UNIV. OF ARIZONA
PQ2631.R63 Z55 1926 mn
Dreyfus, Robert/Souvenirs sur Marcel Pro
3 9001 03790 4888

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/souvenirssurmarc0000robe

SOUVENIRS
SUR MARCEL PROUST

DU MÊME AUTEUR

La Vie et les Prophéties du comte de Gobineau. (Calmann-Lévy).

Quarante-Huit ; essais d'histoire contemporaine. (Cahiers de la Quinzaine).

Alexandre Weill ou le Prophète du Faubourg Saint-Honoré. (Cahiers de la Quinzaine).

Petite Histoire de la Revue de fin d'année. (Fasquelle).

Essai sur les Lois Agraires de la République Romaine. (Calmann-Lévy).

MARCEL PROUST A 21 ANS

(Trouville, les Frémonts, 29 Août 1892)

Dessin inédit de Paul Baignères
retrouvé dans un album du temps.

« *LES CAHIERS VERTS* »

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY

68

SOUVENIRS

SUR

MARCEL PROUST

PAR

ROBERT DREYFUS

Avec des lettres inédites de Marcel Proust

PARIS

BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES

1926

CE SOIXANTE-HUITIÈME CAHIER, LE HUITIÈME DE L ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-SIX, A ÉTÉ TIRÉ A SIX MILLE SEPT CENT QUARANTE EXEMPLAIRES, DONT QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I à XL, PLUS SEPT EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE ; CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE XLI à CXL, PLUS DIX EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE ; DIX EXEMPLAIRES HORS-COMMERCE SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL CRÈME LAFUMA, NUMÉROTÉS H. C. I à H. C. X ; ET SIX MILLE SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ APPRÊTÉ, NUMÉROTÉS DE 141 à 6.740 ; PLUS CINQ CENTS EXEMPLAIRES DE PRESSE NUMÉROTÉS EXEMPLAIRES DE PRESSE 1 à 500.

EXCEPTIONNELLEMENT, IL A ÉTÉ TIRÉ SEPT EXEMPLAIRES SUR VIEUX JAPON A LA FORME, TIRÉS SPÉCIALEMENT POUR LA LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, NUMÉROTÉS VIEUX JAPON 1 à 5 ET I et II ; TREIZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER CHINE, NUMÉROTÉS CHINE 1 à 10 ET I à III ; TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER MADAGASCAR, NUMÉROTÉS MADAGASCAR 1 à 25 ET I à V ; CENT DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE, NUMÉROTÉS HOLLANDE 1 à 100 ET I à X, ET DIX-HUIT EXEMPLAIRES SUR PAPIER OR TURNER, NUMÉROTÉS OR TURNER, 1 à 15 ET I à III.

TOUS LES EXEMPLAIRES CI-DESSUS EXCEPTIONNELLEMENT TIRÉS SONT RÉIMPOSÉS IN-QUARTO TELLIÈRE.

975

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset 1926,

AU DOCTEUR ROBERT PROUST

Chirurgien des Hôpitaux.

CHER AMI,

C'est toi qui m'as encouragé et décidé à rassembler mes souvenirs, à recueillir et à commenter les lettres que j'ai reçues de ton merveilleux frère. Tu as pensé que je pourrais contribuer à mieux le faire connaître, à mieux le faire comprendre, à mieux le faire aimer. Si imparfaitement que mon effort ait pu répondre à ton vœu fraternel, je te remercie de l'avoir formé, car tu m'as conduit à songer longuement, profondément, à l'ami perdu qui, dans la mort, devient de jour en jour plus grand.

Ton vieil ami

R. D.

Novembre 192.

LA JEUNESSE DE MARCEL PROUST

J'ai tant à dire. Ça se presse comme des flots.

Lettre de Marcel Proust à 17 ans.

CHAPITRE PREMIER

MARCEL PROUST AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Au jardin des Champs-Élysées, près du restaurant des Ambassadeurs, le passant qui vient de l'avenue Gabriel contourne d'abord une assez grande pelouse ornée d'une fontaine que surmonte une statue de baigneuse nouant sa chevelure, puis rencontre deux manèges de chevaux de bois, après avoir vu s'éloigner une allée qui longe l'ancien Alcazar d'été. Là s'étend la « place familière », limitée par « la frontière que gardent à intervalles égaux les petits bastions des marchandes de sucre d'orge », — de cette vieille marchande, par exemple, à qui Marcel Proust conte avoir un jour confié, « pour qu'elle la remît à la personne qui venait plusieurs fois par semaine de chez les Swann pour chercher du pain d'épices »,

la lettre pathétique où il exhortait Gilberte à bâtir avec lui une amitié neuve, indestructible, qui devait dater d'un 1er janvier alors tout prochain. — Là, j'ai vu Marcel Proust enfant jouer aux barres ou, plus volontiers, converser avec les petits garçons de son temps et déjà nous réciter à tous des vers, mais nous quitter vite, dès qu'il voyait venir une jeune amie préférée. Là, je ne puis plus passer maintenant par hasard sans évoquer silencieusement tout un petit monde vif et lointain de personnages mêlés pour moi à la genèse de *Swann* et de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, léger groupe à jamais dispersé, mais dont l'image se reflète ou se transpose dans certains chapitres de ces livres inimitables.

Je viens de nommer Gilberte Swann. L'ai-je connue ? Est-elle ressemblante ? Souvent j'ai cherché à la reconnaître et sans jamais y parvenir. Je me souviens pourtant de deux sœurs, élégantes, grandes et belles, dont l'aînée inspirait au tendre Marcel une prédilection passionnée, et, comme elles étaient d'origine étrangère et « fort du grand monde » (eût dit Saint-Simon), je crois qu'il prenait un plaisir infini à révéler

à sa jeune amie les beautés de notre littérature. Je crois aussi que pour composer le visage de Gilberte, il a dû juxtaposer et fondre les traits essentiels de ses très nombreuses amies des Champs-Elysées et d'ailleurs, ainsi que l'atteste l'allusion d'une dédicace qu'il mit sur mon exemplaire des *Jeunes filles en fleurs*, une de ces pages si longues et circonstanciées qu'elles devaient parfois renoncer d'elles-mêmes au rôle de simples dédicaces et se transformer en vraies lettres, dont elles prenaient soudain la tournure. Mais rien ne ressemble moins à une œuvre à clefs que *A la Recherche du Temps perdu*, et il serait vain de citer des noms authentiques auprès de la plupart des figures : dans ces mémoires métamorphosés par l'imagination créatrice, le lecteur ne rencontre guère qu'un seul portrait fidèle, mais celui-là poussé jusque dans ses nuances les plus subtiles et profondes, et c'est le portrait de Marcel Proust lui-même.

Tel on l'a connu plus tard dans sa vie trop brève et comme martyrisée, tel je le revois au jardin qui fut en quelque manière le premier « salon » où brillèrent les dons lumineux de sa magnifique intelligence artis-

tique et de sa délicieuse sensibilité. Être d'exception, enfant d'une précocité originale et vertigineuse, il charmait ses petits camarades souvent bien plus rudes, et il les étonnait un peu. Mais qui Marcel Proust étonnait encore bien davantage, c'étaient les personnes d'âge plus respectable : elles étaient unanimes à s'émerveiller des raffinements de sa politesse, de sa grâce et de sa douceur, des complications de sa bonté. Oui, je le revois, beau et très frileux, emmitouflé dans des lainages, se précipitant au devant des dames vieilles ou jeunes, s'inclinant à leur approche et trouvant toujours les paroles qui touchaient leur cœur, soit qu'il abordât les sujets d'ordinaire réservés aux grandes personnes, soit qu'il s'informât tout simplement de leur santé.

Sa santé, à lui, affligeait déjà tout le monde.

Tandis que son frère cadet Robert (aujourd'hui chirurgien en renom) resplendissait d'exubérante et joyeuse vigueur, Marcel fut toujours délicat et voué à la souffrance physique dès son plus jeune âge. Un intolérable « rhume des foins » faisait chaque année pour lui du printemps une saison atroce,

usqu'à lui interdire le séjour de cette maison
l'Auteuil où l'attirait un vieil oncle qu'il
aimait beaucoup.

Telle fut la double tragédie de son destin.
Marcel Proust adorait la campagne, la mer,
et il ne pouvait subir les émanations de la
nature ni ses forces violentes. Elles lui fai-
saient mal. Au point qu'un jour (bien plus
tard) il dut se décider à quitter Paris *en*
voiture fermée pour aller se promener en Nor-
mandie, parce qu'il ne pouvait plus se passer
de voir les pommiers en fleurs et se résignait
à ne les voir qu'à travers les vitres. Marcel
Proust adorait le « monde » et, pendant
des années entières, il a dû vivre presque
entièrement séparé des humains, cloîtré der-
rière les volets clos de l'appartement qui ne
s'ouvrait à de rares intimes qu'à l'heure des
ténèbres, parce qu'il espérait mieux échapper
à ses crises d'étouffement en reposant le
jour, en vivant et travaillant la nuit. — Qui
sait même si cette morbidesse, cette étrange
hygiène n'ont pas obscurément favorisé l'éclo-
sion, l'irradiation de cette œuvre sans pareille
dont le miraculeux succès de public fut assez
rapide pour que la gloire de Marcel Proust ait
eu, par bonheur, le temps de précéder sa mort?

Aux Champs-Élysées, où je reviens, j'ai le privilège d'avoir connu un Marcel Proust non destiné à s'épanouir, un Marcel Proust de « plein air ». Jamais je n'oublierai nos entretiens de l'allée de l'Alcazar où il m'initiait, avec tant d'indulgente ardeur, à ses admirations natives, qui devenaient aussitôt les miennes. Racine, Hugo, Musset, Lamartine, Baudelaire chantaient déjà dans sa prodigieuse mémoire poétique, et je me souviens d'avoir connu par lui le nom de Leconte de Lisle. Si je ne craignais de commettre un anachronisme de quelques années, j'affirmerais qu'il parlait aussi avec ravissement d'*Anna Karenine* et des romans de Georges Eliot. Et je suis certain de son enthousiasme d'enfant pour Mounet-Sully et pour Mme Sarah Bernhardt, dont il a transmué le génie dans son personnage de la tragédienne Berma...

Parmi les personnes qui s'intéressaient alors intensément à Marcel Proust, je ne saurais omettre ici les filles d'un député du Havre, appelé à devenir président de la République : Mme Lucie Félix-Faure-Goyau, si elle vivait encore, eût assurément gardé sur le développement de son esprit des

souvenirs bien plus importants et précis que les miens.

De ce petit groupe, sans cesse renouvelé, qui vivait en bonne harmonie autour des chevaux de bois, sont sortis des savants, des philosophes [1], des industriels, des négociants, des médecins, des ingénieurs, des économistes, des députés [2], un ambassadeur [3], des jurisconsultes, de jeunes généraux. Mais une statistique bien faite relèverait peut-être dans cette génération la prédominance des aptitudes littéraires : que d' « écrivains en herbe » auprès de nos bosquets ! Avec Paul Leclercq, autre survivant de l'époque, nous nous sommes souvenus qu'à nos jeux et à nos causeries venaient parfois se mêler le brusque, tourmenté et sympathique Louis de la Salle, le spirituel et poétique Jean de Tinan.

Jean de Tinan s'est éteint le premier, à vingt-quatre ans, et les ailes de son influence planent encore sur certaines régions exquises des lettres françaises. Louis de la Salle se fit tuer héroïquement en Champagne ; son fils,

1. Léon Brunschvicg.
2. Paul Bénazet.
3. Maurice Herbette.

héritier de son talent, a comme lui le noble goût de la littérature.

Marcel Proust se survit en pleine gloire et, me penchant sur son enfance, je sens que, dès ce temps là, il y eut en lui du divin.

CHAPITRE II

MARCEL PROUST A DIX-SEPT ANS
(1888)

I. — En Rhétorique.

La plus ancienne lettre de Marcel Proust ue je possède me fut adressée au mois 'août 1888, alors qu'il venait d'achever sa hétorique au lycée Condorcet, où se conti- uait notre camaraderie des Champs-Ély- ées ; il avait dix-sept ans et j'en avais uinze.

Le lycée Condorcet ne fut jamais un bagne. ressemblait, en ce temps-là, à une sorte de ercle dont l'attrait était si subtil que cer- ains élèves — Marcel Proust, par exemple, mes autres amis — tâchaient souvent 'arriver en avance sur l'heure réglementaire : nt nous étions impatients de nous retrouver

et de discourir sous les maigres ombrages des arbres ornant la cour du Havre, en attendant le roulement de tambour qui nous conseillait, plutôt qu'il ne nous imposait d'entrer en classe. La discipline n'était pas cruelle, elle paraissait même un peu trop relâchée à nos familles. Mais ce qui inquiétait surtout les parents, c'était le voisinage du légendaire passage du Havre, considéré par eux comme l'antre des séductions funestes. Il me semble que leurs craintes étaient vraiment excessives : je ne me souviens même pas d'avoir fumé mes premières cigarettes dans ce passage, où je n'ai jamais su découvrir d'autres tentations qu'une papeterie très achalandée, dont nous eussions été désireux d'acquérir toutes les « fournitures de collège », et la boutique d'un confiseur qui vendait des caramels incomparables.

Pourtant les sévères principes des grands établissements universitaires de la rive gauche étaient opposés sans miséricorde aux aimables coutumes de Condorcet. — Louis-le-Grand, Saint-Louis, Henri IV, Stanislas !... Là régnait, disait-on, une discipline de fer ; là se rassemblaient les grands professeurs, dédaigneux des avantages et commodités

de la rive droite ; là se poursuivaient les fortes et sérieuses études. Dans la république des Humanités, nos rivaux prétendaient ne voir en nous que de mélodieux amateurs et Lacédémone, comme toujours, offensait Athènes. L'amitié de ma mère et de Madame Gidel, femme du célèbre proviseur de Louis-le-Grand, m'amenait parfois à pénétrer dans cette vaste forteresse intimidante du latin et du grec. A chaque visite, je me sentais saisi d'angoisse en voyant bondir dans les couloirs et les cours, à l'heure des récréations, ces puissantes cohortes d'internes qu'on disait appelées à nous écraser infailliblement au Concours Général, puis à l'entrée des Ecoles ; mais lorsque la visite était terminée et que j'avais fini de jouer avec mes petits amis Gidel, je n'ai jamais franchi le seuil de Louis-le-Grand sans mieux respirer à l'air frais de la liberté, et je bénissais le privilège du destin qui n'avait songé à faire de moi qu'un frivole externe du charmant et léger lycée Condorcet.

Rentré à la maison, je n'en préparais pas moins de mon mieux, sans trop de découragement, mes devoirs du lendemain ; ou bien, protégé par la solitude du soir, j'agitais

dans un journal intime les émotions déchaînées par mon amour sans espoir pour une radieuse jeune fille blonde, qui pourrait maintenant me reprocher avec raison de n'avoir pas su l'immortaliser comme Gilberte Swann. Mais les tortures de la passion amoureuse la plus intense (n'est-ce pas à quinze ans qu'on apprend presque tous les secrets de l'art de souffrir par les femmes ?) ne me détournaient pas d'être, en somme, un « bon élève », judicieusement préoccupé du choix des bons maîtres. En cet été de 1888, mon grand souci scolaire fut de m'assurer des professeurs de rhétorique à mon goût, en vue de la rentrée d'octobre. Sous le bienveillant principat de M. Julien Girard, notre proviseur, l'administration du lycée consentait à tenir compte de nos préférences, et la classe de rhétorique avait tant de prestige qu'il eût paru sacrilège de s'y engager au hasard, sans mille précautions...

Je résolus, pendant les vacances, de consulter Marcel Proust.

*
* *

Lui-même, bachelier de rhétorique, s'apprêtait à entrer en philosophie, où il allait

être un des disciples préférés de M. Darlu[1], qui fut un admirable formateur et animateur de jeunes esprits.

Les palmarès du temps sont amusants, peut-être même intéressants à feuilleter. Cher Marcel ! déjà sa fragile santé l'obligeait à bien des absences prolongées au cours de l'année ; elle aurait suffi à compromettre la stabilité de ses études, son assiduité aux compositions trimestrielles, même s'il n'avait pas été un élève plein de fantaisie, un insaisissable apprenti de la méditation et du rêve, et si heureusement inspiré en somme par son ravissement à lire, à réfléchir, à sentir, plutôt que par l'ambition répandue de briller dans les distributions de prix. En philosophie, chez M. Darlu, le palmarès de 1889 ne lui attribuera qu'une nomination, une seule, mais la plus belle, le prix d'honneur de dissertation française, comme *nouveau* battant les *vétérans* de sa classe, studieux candidats à l'École normale : on ne sera guère surpris qu'un Marcel Proust se soit essayé en se jouant aux exercices compliqués de la haute spéculation

1. « M. Darlu, le grand philosophe dont la parole inspirée, plus sûre de durer qu'un écrit, a, en moi, comme en tant d'autres, engendré la pensée » (Marcel Proust, *Les Plaisirs et les Jours*, 1896).

morale ou métaphysique. En rhétorique, le palmarès de 1888 enregistre un prix et deux accessits obtenus par lui : le premier prix des *nouveaux* en composition française, un accessit de latin, un autre de grec ; et maintenant que, — grâce à l'étrange, profond et frémissant chef-d'œuvre de sa maturité, — son génie littéraire a lui pour tout le monde, on n'est pas étonné non plus qu'en mathématiques, par exemple, il ait peut-être moins bien réussi que dans l'adroit maniement des vieilles langues classiques ou dans l'intimité des grands auteurs français. Pour être complet, je noterai enfin qu'en 1887 il avait eu le second prix d'histoire et géographie [1], un premier accessit de latin et même un deuxième accessit d' « excellence ». Ces témoignages variés paraissent établir (surtout si l'on considère les défaillances, encore passagères à cette époque, de sa santé) qu'il n'est pas toujours nécessaire de commencer par être un cancre pour devenir un original et luxuriant écrivain.

1. Son professeur d'histoire était alors M. Gazeau. Mais son goût très vif pour l'histoire avait été formé et développé par ses longues causeries avec le regretté M. Jalliffier, maître éminent auquel il conserva le plus fidèle attachement jusqu'à la fin de sa vie, survenue en 1912.

En 1887-1888, Marcel Proust fit sa rhétorique dans la division de MM. Gaucher et Bucheval, qui se partageaient l'enseignement des littératures. Ainsi, pendant près d'une année, il avait eu cette chance de vivre dans la familiarité du maître le plus vif et le plus indulgent de Condorcet, le spirituel Maxime Gaucher, critique littéraire de la *Revue Bleue*, dont la bonhomie malicieuse enchantait ses jeunes auditeurs et qui, homme de goût, les dirigeait avec sûreté. Pendant toute mon année de seconde, je m'étais promis d'intriguer en temps opportun pour tâcher d'être à mon tour accueilli par ce délicieux professeur. Hélas ! M. Gaucher mourut le 24 juillet... Sa disparition, la mise à la retraite de son collègue M. Talbot présageaient un « mouvement universitaire » et le remaniement des trois divisions de rhétorique du lycée. Bientôt, on annonça qu'une des chaires vacantes allait être confiée à un jeune maître, M. Dauphiné, dont le nom était une nouveauté pour nous. Or, j'avais appris que Marcel Proust connaissait déjà M. Dauphiné et le tenait en grande estime. Du village de l'Oise où je passais mes vacances, j'écrivis à Marcel pour lui demander de loin

des renseignements, un conseil, peut-être son appui...

Et je reçus aussitôt sa longue réponse, — tracée d'une écriture fine et ferme, — la plus ancienne lettre de lui que j'aie conservée et dont j'effleure aujourd'hui les feuillets avec une émotion forte et douce, tandis que ma main tremble à recopier cette magistrale « analyse » d'un psychologue de dix-sept ans :

Lettre.

[*Août* 1888] [1]
Mardi.

« MON CHER AMI,

« Le monsieur en question est un petit homme maigre, sec et cérémonieux. Extrêmement intelligent et instruit. Un esprit d'une agilité et d'une acuité merveilleuses. Presque subtil à force de finesse. Enseignement très *distingué*, très nourri, très *vif*. Esprit sévère, vertueux. Beaucoup plus intel-

1. Marcel Proust ne datait jamais ses lettres. Les dates que j'indique sont des dates reconstituées, tantôt grâce au contenu de la lettre, tantôt grâce à une note crayonnée par moi à l'origine ou aux enveloppes timbrées par la poste, lorsque le timbre en est resté par hasard à peu près lisible.

igent et surtout plus intellectuel qu'artiste. l admire cependant Leconte de Lisle. Mais e trouve bien « bizarre » ! Je le vois d'ici, out mouvement, tout flamme, — ses petits eux « vivants », — prenant un air de vivi- ecteur-psychologue — « ce goût de l'étrange, le l'exotique ! » — Mais en somme une dis- ipline d'esprit très ferme et très souple, n cours remarquable, plein de choses et 'idées, le guide le plus sûr et le plus intelli- emment cultivé pour cette année de voyage irculaire d'Homère à Chénier en passant ar Pétrone. Un peu trop « élevé » et « sé- ieux », trop classe, trop revue, mais n'est-ce as, ça ne te fera que du bien, et c'est sans iscussion possible, maintenant que notre auvre Gaucher est mort, *de beaucoup le eilleur* professeur de rhétorique. Je lui avais — sans savoir que tu l'aurais — parlé de toi, y a un an. Je recommencerai dans les êmes termes. Je n'oserais pas te les répéter, arce que je trouve ça presque de l'impu- eur et « physiquement » désagréable de ire ça à bout portant, mais je t'assure qu'il ra prêt à admirer. — Cucheval n'est pas omme lui poli, froid, étriqué, mais grossier vec véhémence et ampleur. Un farouche

maître d'école, fruste, rude, — mais en somme je t'assure que c'est fort agréable. Ce Brunetière, très vert, si « direct », ne manque pas de saveur. C'est assez amusant de se laisser conduire par deux esprits si différents. Quand même tu serais très cuchevalisé, ça ne te ferait pas de mal. Ne te dis pas que c'est un imbécile, parce qu'il fait de l'esprit idiot et que ce sauvage n'est nullement affecté par d'exquises combinaisons de syllabes ou de contours. Dans tout le reste il est *excellent* et repose des imbéciles qui arrondissent leurs phrases. Il ne peut pas, ne sait pas en faire. C'est un pur délice. Il est l'idéal du bon professeur et n'est pas ennuyeux du tout.

« M. Dupré est un homme infiniment plus aimable, plus gentil. C'est une âme très affectueuse et délicate dont j'ai pu apprécier [1] le charme dans un corps de vieux grognard. Mais il est ennuyeux. Il est vrai qu'il connaît Dierx et Leconte de Lisle (les œuvres). Mais à quoi ça te servira-t-il de t'entendre parler d'auteurs modernes par un homme qui ne les aimera qu'avec trop de réserves ? Ça t'embêtera et même ça te fera

1. Pendant la maladie de M. Gaucher, son collègue de rhétorique, M. Dupré, l'avait suppléé jusqu'à la fin de l'année scolaire.

taper du pied et grincer des dents. Vous discuterez à perte de vue, car c'est un très brave homme et pas raide du tout. Eh bien après ? Il en sortira un peu modernisé. Et toi ?

« En somme Dauphiné c'est un cours, Cucheval une classe, Dupré souvent une conversation. Mais le cours est très remarquable, la classe très bonne, et la conversation ennuyeuse.

« Veux-tu être gentil — comme tu l'es souvent — pour me laisser te dire encore un peu quelques petites choses qui me soulageront. Voilà pourquoi. Je te prie de ne te point moquer de moi, car je n'ai nullement la prétention de me comparer à toi [1]. Je t'apprécie trop bien pour cela, et M. Jalliffier peut te dire que ce ne sont pas des « phrases ». Mais ce que nous avons de commun avec quelques autres, c'est que nous connaissons un peu la littérature d'aujourd'hui et que nous l'aimons, que nous avons d'autres façons d'entendre l'Art, et que nous jugeons les traductions des écrivains ou des artistes d'après des règles assez différentes. Hé bien,

1. Ton habituel à Marcel Proust vers cette époque : c'est ce ton, on le verra plus loin, qui agaçait quelquefois et ahurissait toujours ses meilleurs amis.

je t'en prie — pour toi — ne fais pas ce que j'ai fait, ne fais pas de l'apostolat auprès des professeurs. Je l'ai pu faire, grâce à un esprit infiniment libre et charmant, Gaucher. J'ai fait des devoirs qui n'en avaient pas du tout l'air. La conséquence, ça a été qu'au bout de deux mois une douzaine d'imbéciles écrivaient en style décadent, que Cucheval m'a considéré comme un empoisonneur, que j'ai mis la guerre dans la classe, que je me suis fait passer auprès de quelques-uns pour un poseur. Heureusement, au bout de deux mois, c'était fini, mais il y a un mois encore Cucheval disait : « Lui sera reçu parce que ce n'était qu'un fumiste, mais il en fera refuser quinze. » On voudra te guérir. Tes camarades te prendront pour un fou ou pour un imbécile. Pendant plusieurs mois, j'ai lu en classe tous mes devoirs français, on me huait et on m'applaudissait. Sans Gaucher j'aurais été écharpé [1]. — Maintenant, puisque

1. M. Gaucher protégeait le talent naissant de Marcel Proust même contre des inspecteurs généraux de l'Université. M. Eugène Manuel vint un jour inspecter la classe. Marcel Proust fut invité à lire à haute voix son dernier devoir français. M. Manuel, indigné, écouta cette lecture, puis, se tournant vers le professeur : « Vous n'auriez point, lui dit-il, parmi les derniers de votre classe, un élève écrivant plus clairement et correctement en français ? » Mais Maxime Gaucher n'était point d'humeur à s'incliner devant les arrêts de ce haut fonctionnaire, le très médiocre poète des *Ouvriers*, candidat perpétuel à

tu veux bien m'écrire, voici, à vrai dire, le sujet qui m'intéressera le plus. D'abord ce que tu fais. Puis détaille-moi la « sympathique personnalité qui se dissimule mal sous les initiales D. H. »[1]. Intellectuellement je crois le savoir, et M. Jalliffier, qui m'en a causé[2] pendant plus d'une heure, m'a confirmé dans ce que je pensais, mais enfin, que veut-il ? Pourquoi, après avoir été en somme très gentil pour moi, me lâche-t-il *entièrement*, et en me le faisant très clairement sentir, et puis après un mois me vient-il dire bonjour, quand il ne m'adressait plus la parole. Et son cousin Bizet[3] ? Pourquoi me

l'Académie française ; il lança cette mordante réplique : « Monsieur l'inspecteur général, aucun de mes élèves n'écrit un français de manuel... »

1. Daniel Halévy.

2. Le bachelier Marcel Proust eut assurément grand tort d'écrire ci « qui m'en a causé », au lieu de « qui en a causé avec moi ». Si je souligne son erreur sans me permettre de la corriger, — erreur que M. Eugène Manuel lui eût reprochée avec raison, — c'est par crainte qu'un tel exemple ne risque de faire autorité. Mais Marcel Proust lui-même a expressément condamné cette horrible faute dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, à la page où nous apprenons que l'élégant Octave possédait la science de s'habiller « avec une infaillibilité orgueilleuse qui atteignait à la silencieuse modestie du savant, mais ne se doutait pas du cas où on peut ou non employer tel ou tel mot, même des règles les plus simples du français ». Marcel Proust ajoute : « Cette disparité entre les deux cultures devait être la même chez son père, président du Syndicat des propriétaires de Balbec, car, dans une lettre ouverte aux électeurs, qu'il venait de faire afficher sur tous les murs, il disait : « J'ai voulu voir le maire pour lui en causer, il n'a pas voulu écouter mes justes griefs ».

3. Le bon et charmant Jacques Bizet n'avait certainement jamais songé à « lâcher » Marcel Proust, auquel il fut uni, toute sa vie, par

dit-il qu'il a de l'amitié pour moi, me lâche-t-il encore plus ?

« Qu'est-ce qu'ils me veulent ? Se débarrasser de moi, m'embêter, me mystifier, ou quoi ?

« Je les trouvais si gentils !

« Bien entendu je te dis tout cela très secrètement, bien entendu, en ami. N'en dis rien. Mais toi leur ami, tu dois le savoir.

« Et le mien, tu dois me le dire, car quand on ne sait pas à quoi s'en tenir, on risque d'être trop froid ou collant.

« Oh ! collant, ça a toujours été mon cauchemar de l'être. Je crois que je l'ai été dans cette circonstance. Dis-le moi, n'est-ce pas ? tu seras très gentil.

« Crois à ma sincère amitié.

« Marcel Proust.
« 96, rue La Fontaine, Auteuil.

« *P. S.* — Les articles de Desjardins sont très intéressants [1].

« Ce qu'il voudrait réaliser est, il me semble,

une très fidèle amitié. Jacques Bizet si doué, si joyeux, si aimé, qui semblait promis à la vie la plus belle !... Le cruel mois de novembre 1922 l'a emporté, lui aussi, peu de jours avant Marcel Proust.

1. Les articles de M. Paul Desjardins dans la *Revue Bleue* nous plaisaient par leur forme achevée, nous attiraient par leur « moralisme ».

la plus belle chose qu'on puisse faire. Mais (surtout à cause de circonstances récentes) la réalisation m'en semble, — jusqu'à présent du moins, — bien incomplète et hâtive.

« Pardon de mon écriture, de mon style, de mon orthographe. Je n'ose pas me relire ! Quand j'écris au galop. Je sais bien qu'il ne faudrait pas écrire au galop. Mais j'ai tant à dire. Ça se presse comme des flots. »

II. — Un incident diplomatique.

Je les trouvais si gentils !

Murmure anxieux, discret appel à mon activité de médiateur, cette petite phrase, — évocatrice comme la « petite phrase » de la sonate de Vinteuil, qui remue les images enfouies dans le passé de Swann, — résonne soudain et ranime devant moi, comme un appel de la « mémoire involontaire », notre groupe intime de lycéens : Jacques Bizet, Daniel Halévy, Henri Rabaud, Jacques Baignères et moi. Louis de la Salle, Robert de Flers, Marcel Boulenger, Gabriel Trarieux, Alfred Athis s'y mêlaient aussi volontiers (pour nommer seulement ici de futurs

auteurs, sans quoi j'aurais à citer trop de noms devenus notoires, et la crainte d'en oublier). Fernand Gregh ne devait entrer à Condorcet, se joindre à nous qu'un ou deux ans plus tard. — Et parmi nous, très remarqué, très admiré, mais souvent critiqué aussi, et à une légère distance de ses jeunes juges bienveillants mais ironiques, le Marcel Proust affable et inquiet de 1888...

Quand nous bavardions entre nous sur l'énigme attirante de sa nature, le *thème de la gentillesse* nous était familier au point de nous agacer même un peu, comme un thème musical assurément très expressif, mais aussi par trop connu et non dépourvu de banalité. A propos de cette petite phrase insinuante qui le rappelle (« je les trouvais si gentils »), nous aurions très bien pu dire, nous aussi, — en transposant à peine le célèbre passage de *Swann* sur la « petite phrase » de Vinteuil, — que « son sort était lié à l'avenir, à la réalité de l'âme de Marcel, dont elle était un des ornements les plus particuliers, les plus différenciés ». Quoi de plus différencié, en effet, que cette « gentillesse » raffinée, infatigable, mais que nous trouvions parfois un peu fatigante, de Marcel ? Elle était alors

parmi nous, — bien moins « gentils » qu'il ne l'avait espéré, — sa parure et sa faiblesse. Marcel Proust, si proche de nous, était pourtant d'une autre essence que nous ; cela suffisait à allumer notre défiance, nos injustes sévérités. Nous ne pouvions pas croire toujours à tant de délicatesse ; nos doutes concluaient à de l'affectation ! Nous n'avions pas encore senti que ces mots dont il abusait à notre gré — « gentillesse », « tendresse » — traduisaient très sincèrement et dans un langage timide, atténué, comme nous l'avons compris plus tard, son profond besoin de sympathie humaine, ses élans de noble et intelligente bonté. Une nuance de « snobisme » mondain, qui commençait à transparaître, achevait de nous déconcerter. Pouvions-nous deviner, à cet âge, qu'il fût indispensable au futur magicien de *Guermantes* de pénétrer si tôt dans la foire aux vanités, de s'y promener longuement, patiemment, et même de s'y plaire ? Notre amitié s'en alarmait, s'en irritait, s'attardait à de futiles moqueries sur sa complaisance envers les gens titrés, redoutait qu'une recherche trop exclusive des succès de salons ne risquât d'affadir ou de stériliser le subtil talent inné

que nous étions unanimes à lui reconnaître. En somme, nous lui faisions tort par nos pronostics erronés sur son avenir, car nous ne pouvions pas déjà prédire qu'il aurait du génie, et, dans le présent, nos brusqueries ne ménageaient pas toujours assez sa fièvreuse sensibilité.

Bien entendu, « la sympathique personnalité qui se dissimule mal sous les initiales D. H. », c'est-à-dire Daniel Halévy, ne sait plus du tout pourquoi son caprice avait innocemment brimé et affligé Marcel Proust. Moi non plus. Dans ma réponse à la question posée, il est vraisemblable que je dus interpréter l' « incident » par le contraste de leurs natures : la « gentillesse » de Marcel Proust propre à étonner un Daniel Halévy plus froid, plus fermé, sur la défensive, mais qui, après son accès d'humeur et d'impatience, s'était visiblement rapproché de lui sans la moindre arrière-pensée. Or, Marcel, lucide et susceptible, loin d'être apaisé par mon imprudent commentaire, insiste aussitôt pour mieux connaître le sens profond du désaccord, comme « les diplomates ou ces jeunes gens brouillés » dont parlera l'auteur des *Jeunes filles en fleurs*, « qui mettent une bonne

volonté inlassable et vaine à obtenir des éclaircissements que l'adversaire est décidé à ne pas donner » ; il feint de prendre un ton détaché et se fait d'autant plus pressant pour m'interroger :

Lettre

[7 *septembre* 1888].

« (Chiffre de Joyant [1], chez qui je suis à l'Isle-Adam, mais écris-moi à Auteuil où je reviens ce soir).

« MON CHER AMI,

« As-tu voulu poliment me dire qu'Halévy me trouvait brac et toc ? Je te dirai que je n'ai pas très bien compris.

« Je ne crois pas qu'un type est un caractère. Je *crois* que ce que nous croyons deviner d'un caractère n'est qu'un effet des associations d'idées. Je m'explique, tout en te décla-

1. Le papier à lettres est chiffré à l'initiale du prénom de son ami M. Édouard Joyant, qui venait d'être son camarade de rhétorique. Le commentaire relatif à ce chiffre et à l'imminence du retour à Auteuil surmonte les mots « mon cher ami ». Lorsque Marcel Proust tenait à appeler l'attention de son correspondant sur un détail particulièrement important à ses yeux, il prenait souvent la précaution de placer ce détail en haut de la première page de sa lettre.

rant que ma théorie est peut-être fausse, étant entièrement personnelle.

« Ainsi je suppose que dans la vie, ou dans une œuvre littéraire, tu vois un Monsieur qui pleure sur le malheur d'un autre. Comme chaque fois que tu as vu un être éprouver de la pitié, c'était un être bon, doux et sensible, tu en déduiras que ce Monsieur est sensible, doux et bon. Car nous ne construisons dans notre esprit un caractère que d'après quelques lignes, par nous vues, qui en supposent d'autres. Mais cette construction est très hypothétique. *Quare* si Alceste fuit les hommes, Coquelin prétend que c'est par mauvaise humeur ridicule, Worms par noble mépris des viles passions. *Item* dans la vie. Ainsi Halévy me lâche, en s'arrangeant à ce que je sache que c'est bien exprès, puis après un mois vient me dire bonjour. Or parmi les différents Messieurs dont je me compose, le Monsieur romanesque, dont j'écoute peu la voix, me dit : « C'est pour te taquiner, se divertir, et t'éprouver, puis il en a eu regret, désirant ne pas te quitter tout à fait ». Et ce Monsieur me représente Halévy à mon égard comme un ami fantaisiste et désireux de me connaître.

« Mais le Monsieur défiant, que je préfère, me déclare que c'est beaucoup plus simple, que j'insupporte Halévy, que mon ardeur — à lui, sage — semble d'abord ridicule, puis bientôt assommante — qu'il a voulu me faire sentir ça, que j'étais collant, et se débarrasser. Et quand il a vu définitivement que je ne l'embêterais plus de ma présence, il m'a parlé. Ce Monsieur ne sait pas si ce petit acte a pour cause la pitié, ou l'indifférence, ou la modération, mais il sait bien qu'il n'a aucune importance et s'en inquiète peu. Du reste, il ne s'en inquiète que comme problème psychologique.

« Mais il y a la question de la lettre : est-ce x — est-ce y ? Tout est là. Si c'est x (ensemble des phénomènes d'amitié), la brouille n'a l'importance que d'un caprice, d'une épreuve, ou d'un dépit, et tout est dans la réconciliation.

« Si c'est y — antipathie — la réconciliation n'est rien, la brouille est tout.

« Oh ! pardon ! pour t'exposer ma théorie, j'ai pris tout une lettre et Joyant m'appelle. A une autre fois ma lettre. Mais sur cette question tu peux assurer mes investigations psychologiques. Car tu sais bien si Halévy

t'a dit (et je ne lui en voudrais pas) : ce Proust, quel assommoir !

« Ou ce Proust est plutôt gentil.

« Il est vrai qu'il y a la 3e solution, la plus probable :

« Qu'il ne t'en a pas parlé du tout.

« Je ne suis qu'un corps neutre.

« Éclaircis-moi ce petit problème. Je te répondrai sur ce que tu voudras.

« 3 pardons :

« 1° De ne pas t'avoir répondu plus tôt : mais ma mère partait et mon frère. Puis départ chez Joyant.

« 2° Si mal écrit et galopé à tous les points de vue : Joyant m'attend.

« 3° T'avoir embêté avec cela... Ça m'intéresse !...

« Bien à toi.

« Marcel Proust. »

*
* *

Pour me dégager du fleuret enveloppant de Marcel, j'imagine que je dus rompre, puis riposter par des attaques un peu pointues sur le terrain des « investigations psychologiques » où j'étais invité à le suivre. Cela

me valut sur-le-champ une nouvelle lettre qui, dès ses premières lignes, me paraît encore aussi jolie qu'au jour lointain où je l'ai reçue, dans son maniérisme très 1888 et influencé par les écrivains à succès du moment (Paul Bourget, Jules Lemaître...), mais si révélateur aussi du tempérament personnel de leur jeune admirateur Marcel Proust :

Lettre.

[10 *septembre* 1888].

« Mon cher ami,

« Il fait si beau aujourd'hui que j'ai des velléités de grand seigneur. Je voudrais me donner la comédie. Pour moi, c'est recevoir ou voir beaucoup de camarades, sortir de moi-même, être tranquille, ou passionné, ou extravagant, ou obscène, suivant mon envie, les dispositions mêmes de mon corps, et me donner le spectacle non seulement de la bêtise de beaucoup, mais de l'originalité, ou seulement du caractère de quelques-uns. J'aimerais dire à X ou Y que je suis décadent. Ne pouvant me donner ce plaisir

royal aujourd'hui, je veux me compenser cela en allant en voiture aux Acacias. C'est, à mon goût, la fleur de l'esthétique parisienne en 1888. Je l'analyserais volontiers, si j'étais journaliste, ce qui m'amuserait beaucoup, tant que j'ai voulu faire un journal au lycée. Elle s'épanouit sur des épaules vraiment blanches et douces, en caprices d'étoffes vraiment exquises. Telle grande courtisane dont l'évasure de la nuque a précisément la rondeur charmante de ces amphores où les Etrusques patients mirent tout leur idéal, tout leur rêve consolant de grâce, dont le coin de la lèvre est le même que dans ces vierges naïves de Luini (Bernardino) ou de Botticelli, que je préfère de beaucoup à celles de Raphaël — patatras, où en suis-je ? — attends que je relise, ah ! oui, telle courtisane, « dis-je », enferme dans les plis savamment ondulés de sa robe violette plus de charme que beaucoup de « salons » ; surtout c'est plus moderne et très sincère. J'entends qu'elles expriment naturellement, sans esprit d'imitation (comme on fait involontairement en peinture, ou en poésie), sans préférence d'idéalisme ou de brutalité, ce qui leur semble le comble du joli, de l'élé-

gant, avec des matières tout à fait rares et précieuses, des étoffes d'un rose plus adorable que celui du ciel à six heures, des crépons bleus, — qui ont des profondeurs d'eau tranquille. Je crains d'être un peu Georges Ohnet en cela. Ce qui me console, c'est que j'y aime autre chose que Georges Ohnet et que la changeante réalité est par elle-même peu significative.

« Un autre plaisir serait de dire du mal de nos amis. Jouant la comédie, étant autre que moi, j'en puis médire, sans crime. De moi aussi. Je ferais même volontiers mon portrait, un petit coin de mon portrait : « Connaissez-vous X, ma chère, c'est-à-dire M. P. ? Je vous avouerai pour moi qu'il me déplaît un peu, avec ses grands élans perpétuels, son air affairé, ses grandes passions et ses adjectifs. Surtout, il me paraît très fou ou très faux. Jugez-en... »

* * *

...Et le jeu littéraire se poursuit : dialogue supposé entre deux « courtisanes », suivant le terme un peu désuet depuis Balzac, mais

que M. Paul Bourget venait justement de remettre à la mode. Elles trompent l'ennui quotidien de leur promenade à l'avenue des Acacias en potinant ferme sur le « gentil » Marcel Proust qu'on leur a présenté dernièrement. Ces deux « courtisanes », moi aussi, je crois les reconnaître ; elles ont comme un air de parenté entre elles parce qu'elles évoquent un autre visage mieux connu[1]. L'une d'elles ne serait-elle pas cette « Gladys Harvey » si racée, qui « va au Bois avec des chevaux à elle » et dont M. Paul Bourget vient de tracer le « pastel » d'après les indications de son ami Claude Larcher, qui, lui, la connaît à fond : « Il semble qu'il y ait de la courtisane du XVIIIe siècle dans Gladys, et pas trop de la fille férocement calculatrice de notre âge positiviste et brutal. » Et l'autre, qui écoute en silence et accompagne Gladys Harvey comme une ombre, mais c'est Odette

1. Le visage de la future Mme Swann. On lit dans la lettre de Marcel Proust à M. Jacques de Lacretelle (*Hommage de la Nouvelle Revue française*, p. 202) : « Un instant quand elle se promène près du tir aux Pigeons, j'ai pensé pour Mme Swann à une cocotte admirablement belle de ce temps-là, qui s'appelait Closmesnil. Je vous montrerai des photographies d'elle. Mais ce n'est qu'à cette minute-là que Mme Swann lui ressemble ». En effet, Mme Swann rappellerait plutôt la séduisante et spirituelle jeune femme que nous appelions entre nous Gladys Harvey, sans être pourtant son portrait ; il n'y a point de « portraits » dans l'œuvre de Proust, mais seulement des évocations.

de Crécy, qui n'a pas encore épousé Charles Swann !

La « courtisane », — être neuf qui apparaît, à ce moment précis, dans la vie de Marcel Proust et l'accapare. Au lycée, nous savons cela et nous regardons (non sans quelque jalousie de collégiens peut-être) le pastel de Claude Larcher :

Gladys est grande. Ses bras nus, — elle portait sur le droit et tout près de l'épaule un nœud de velours noir, — sont d'un admirable modelé. Sa taille est fine sans être trop mince, son corsage laisse deviner un buste de jeune fille, quoiqu'elle soit toute voisine de sa trentième année ; comme à la manière dont sa robe tombe, sans tournure, on reconnaît la femme souple et agile, la joueuse de *tennis* qu'elle est restée, célèbre parmi les paumiers. Ses rivales les plus jalouses lui accordent une élégance accomplie dans l'art de porter la toilette. Ses mains souples et menues révèlent son origine créole... Cette origine créole est aussi reconnaissable à toutes sortes de traits d'une grâce très personnelle. La bouche est un peu forte. Les yeux noirs, aussitôt qu'ils s'animent, s'ouvrent un peu trop : « Ils sont fendus en amande », dit Gladys en riant, « mais c'est dans l'autre sens !... » L'expression de ces yeux, tour à tour étonnés et tristes, futés et romanesques, la palpitation rapide des narines, le frémissement du sourire, donnent à ce

visage une mobilité de physionomie qui découvre la femme de fantaisie et de passion [1].

Sans « tournure », en 1888 !... Cette Gladys Harvey qui simplifie la ligne de ses robes et devance ainsi la mode du XX^e siècle, c'est une novatrice, une sportive, mais aussi une intellectuelle : elle a un « salon », mitoyen de l'alcôve. Comme nous rions à Condorcet (toujours avec un peu d'envie, je le crains) en apprenant que Gladys Harvey raffole à présent de Marcel Proust, le traîne partout à sa suite, qu'il fréquente chez elle où il est ravi de rencontrer des ducs, des gens de lettres, de futurs académiciens ! Pour définir Marcel à sa guise, cette singulière « courtisane », teintée de préciosité, a choisi pour lui ce surnom : elle l'appelle, nous a-t-on raconté, *mon petit Saxe psychologique*. Cela nous paraissait si comique, mais ce n'était pas si mal trouvé...

*
* *

Le chimérique portrait soufflé à l'intelligente courtisane, Marcel, dans sa lettre, me

1. Paul Bourget, *Pastels ;* ce « pastel » de Gladys Harvey porte la date de février 1888.

recommande naturellement de le garder pour moi seul, hésitant même à me permettre de le montrer à Daniel Halévy, qui l'avait cependant inspiré par sa bourrade, moins encore à son frère Élie Halévy, un peu plus âgé et bien moins agité que nous, qui allait entrer brillamment à l'École Normale et dont Marcel intimidé redoutait le sévère jugement ! Cette inquiète pudeur peut faire sourire par son air de puérilité et pourtant, même après tant d'années, je me sens mystérieusement tenu de ne pas enfreindre le secret exigé par Marcel, qui ne peut plus, hélas ! m'en délier. Les adolescents précoces, tels que lui, sont ainsi faits : ils veulent bien « tout dire » à un ami de leur choix, ils ne peuvent même pas résister au plaisir troublant de la confession audacieuse ; mais à peine ont-ils parlé à autrui comme s'ils se parlaient à eux-mêmes, — ainsi que l'exige le sentiment de l'amitié dont ils n'approcheront sans doute jamais plus à ce degré en aucun autre âge de la vie, — les voici qui tremblent, hantés par la crainte des railleries auxquelles cet indiscret ami va peut-être les exposer. Marcel Proust, en cela, ne péchait même pas par excès de défiance. C'est le

temps (je m'en souviens si bien) où, s'étant une fois égaré dans une brasserie de filles du Quartier Latin, il soupira, en confiant à l'un de nous le récit de son expédition : « J'ai senti que j'avais laissé là *une partie de mon être moral !* » Cette parole, aussitôt colportée, nous parut à tous d'un ridicule achevé. Pourtant, elle traduisait assurément avec une force judicieuse la gêne qui s'empare toujours d'un honnête garçon pénétrant dans un mauvais lieu. Marcel, qui n'ignorait pas nos dispositions irrévérencieuses à son égard, n'avait pas tort d'appréhender nos commérages, même bienveillants.

Il termine sa lettre avec gaîté, en s'amusant à mes dépens :

« ... Si c'est un portrait, il est peu flatté et me flatterait moins que le portrait que je me fais de toi — d'après toi — drapé dans ton mépris du vulgaire et lui donnant le spectacle d'un Dreyfus imaginaire, très ironique.

« Bien entendu, si tu montres cette lettre au nommé D. H., c'est avec défense préalable et formelle d'en dire mot à personne, même et surtout son frère. Je suppose que D. H.,

'il voit ce portrait, dira de moi comme vant : « C'est trop sincère, pour l'être. » Il urait bien raison.

« Car je suis persuadé (c'est une des seules hoses dont je sois persuadé) qu'il est cer- aines choses qu'il serait odieux de dire de oi, à moins que ce ne soit par fumisterie ranscendantale. Encore est-ce de mauvais goût. Aussi aimerais-je mieux peut-être tout le même que tu ne montres pas ça à H.

« A toi.

« Marcel P. »

Autant les premières pages de cette lettre n'avaient charmé en m'offrant le plaisir e posséder un « autographe » de Marcel Proust où se reflétait tout ce qui me parais- ait si précieux, si rare, dans le chatoiement e sa prose irisée et de son imagination exible, autant je me sentis décontenancé ar sa fine caricature de mon propre person- age. Elle n'était pas très piquante, mais e me sentis très piqué. On manque d'équité quinze ans : je ne m'avouais pas sans dépit u'en trois lignes, avec sa maîtrise noncha- nte, Marcel Proust venait de se consoler es misérables traits que mes précédentes

lettres avaient apparemment tenté de lui décocher ; je me vis perdu de ridicule et me plaignis de mon « portrait », aveuglé par la surprise au point de commettre des contresens et de tout avaler de travers ! Mais lui, beau joueur, détourne aussitôt par d'affectueuses protestations ce nouveau petit « incident » qui menaçait de naître :

Lettre

[25 *septembre* 1888].
Isle-Adam.

« Mon cher Dreyfus,

« Un séjour à Chantilly,

« Un séjour à l'Isle-Adam,

« Une passion platonique pour une courtisane célèbre [1] qui s'est terminée par un échange de photos et de lettres,

« Une intrigue très peu compliquée [2] qui s'est terminée très platement par la fin obli-

1. Closmesnil ? — Voir la note précédente sur Odette Swann.
2. Il s'agissait d'une jolie Viennoise qu'il avait connue au cours de danse.

ée et qui a donné naissance à une liaison bsorbante et qui menace de durer un an u moins, au plus grand profit des cafés-oncerts et lieux du même genre où l'on ième ce genre de personnes, — tout cela n'a empêché de recommencer ma réponse ta dernière lettre, réponse que j'ai perdue t que je ne referai pas, que je te ferai ver-alement car c'est trop délicat, qui contient n particulier ceci, c'est que mon « odieux » t ma « fumisterie transcendantale » de ma ernière lettre s'appliquaient à mon portrait ar moi qui était ignoble et non au tien par oi qui était charmant et pas « odieux » moins du monde. Il y a eu malentendu, t j'ai été très peiné du ton fâché que tu as ris. Sache que je t'ai toujours parlé avec *franchise la plus scrupuleuse*, que si avais à te faire un reproche je ne te le éguiserais *nullement* et que, si mes actes et es paroles se contredisent quelquefois (je e m'explique pas, des convenances qui nt presque des devoirs, dirait Labiche, 'y obligent), ce sont mes paroles qu'il faut oire. Mes paroles sont vraies, je t'en donne a parole d'honneur et te serre affectueu-ment la main. Tes lettres qui me font

grand plaisir me manquent. Ecris-moi tout de suite

« chez Mme Duchauffour
« à l'Isle-Adam
« (Seine-et-Oise).

« A la rentrée, mon cher ami. Je te souhaite une très brillante rhétorique et des amis sincères et de belles maîtresses.

« Marcel Proust. »

*
* *

Imperatoria brevitas !

Cette fois, Marcel paraît pressé d'en finir, comme si nos « incidents diplomatiques » venaient, tout à coup, de lui paraître bien enfantins et fort négligeables auprès des importantes intrigues et passions qui l'absorbent. Ce ton cavalier, presque don-juanesque, ce chuchotement d'allusions à des succès flatteurs, à des contradictions mystérieuses, je me souviens encore combien tout cela me parut bizarre, énigmatique ; je n'y comprenais rien. Et cependant, c'était limpide.

Cette lettre préparait, annonçait la métamorphose à la veille de s'accomplir.

III. — Débuts dans le monde.

Marcel Proust, qui n'est plus l'enfant sage des Champs-Elysées, et dont les beaux yeux langoureux ont plu à des « courtisanes », a besoin de se dégager vite des gamins trop jeunes et encombrants qui le taquinent au lycée. D'autres devoirs l'appellent. A la rentrée d'octobre, sa douceur va s'orienter avec beaucoup plus de plaisir « du côté des premiers salons » de sa carrière.

Certes, il ne cessera point pour cela d'être l'ami des fils, mais il préfère décidément la conversation des mères. Le nom de Mme Émile Straus, mère de notre ami Jacques Bizet [1], les noms de Mmes Arthur et Henri Baignères, mères de nos amis Baignères, sont inséparables des débuts de Marcel

1. « Mme Straus, fille et veuve des célèbres musiciens Halévy et Bizet, femme d'Émile Straus, avocat à la cour des Aides, et de qui les admirables répliques sont dans la mémoire de tous. Sa figure était restée charmante et aurait suffi sans son esprit à attirer tous ceux qui se pressaient autour d'elle... On ferait un volume si l'on rapportait tout ce qui a été dit par elle et qui vaut de n'être pas oublié. » (Marcel Proust, pastiche des Mémoires de Saint-Simon, dans *Pastiches et Mélanges*, 1919, p. 79.)

Proust dans le monde : il les étonne, il les enchante, il les amuse ; ses véritables affinités vont se délier à l'ombre de ces protectrices infiniment séduisantes, spirituelles, brillantes ; leur accueil lui ouvre l'accès d'autres maisons élégantes de Paris et lui donne ses facilités pour s'élancer (j'allais écrire : pour se lancer) dans toutes les régions du microcosme dont il brûle avec frénésie de parcourir tous les méandres et de posséder tous les secrets. Plus tard, bien plus tard, dans la retraite de ses années de perpétuelle souffrance physique et de travail acharné, son art interprétera les trésors accumulés par son insatiable expérience et rendra au monde, avec munificence, bien plus qu'il n'a jamais reçu du monde. Mais, pour l'instant, il lui suffit de choisir le climat où il lui plaît de vivre, par raffinement de goût et intense curiosité ; il inaugure ainsi, en jeune amateur très fêté, son stage de contemplateur poétique de la société. Marcel Proust aime encore le monde pour lui-même, il commence seulement à remplir son destin.

On ne me croirait pas si j'allais jusqu'à prétendre que cette évolution passa inaperçue au lycée, mais elle y fut accueillie par nos

ires, plutôt que par notre réprobation. Notre sévère opinion sur Marcel Proust s'en trouvait confirmée : il ne serait jamais qu'un « snob », il allait gâcher son talent et dilapider son intelligence ; c'était désolant, mais qu'y pouvions-nous ? Rien, sauf de le « blaguer », ce dont nous ne nous privions guère. C'est ainsi que les cénacles (et nous composions, au lycée, une sorte de cénacle lilliputien) ont toujours frémi devant le péril mondain, qu'on pourrait appeler le péril rose, jusqu'au jour où les membres vieillis du cénacle se laissent à leur tour tenter. Admirons ici la clairvoyante franchise d'un très spirituel philosophe, M. Julien Benda, qui me disait il y a une vingtaine d'années, avant le grand succès de ses livres : « J'ai découvert pourquoi je ne vais pas dans le monde, c'est parce qu'on ne m'invite pas... ». Depuis on l'a invité, il n'a pas opposé une folle résistance. Mais le cas de Marcel Proust est tout différent, c'est peut-être un cas unique : il n'est pas allé de la littérature au monde, comme la plupart des écrivains de son temps, et, bien au contraire, jamais nous n'aurions pu lire *Un Amour de Swann* ni *Le côté de Guermantes* si, trente années

auparavant, il avait hésité à vivre en mondain excessif et prématuré.

IV. — La « Revue Lilas ».

Ma correspondance avec Marcel Proust, c'est tout naturel, s'interrompt ici pour plusieurs années et, si l'on se proposait de recueillir ses lettres de cette période, j'imagine que la moisson serait plus somptueuse dans les tiroirs de Mme Straus ou de Mme de Chevigné. Mais je retrouve encore quelques feuillets de son écriture, sur lesquels j'avais inscrit la date de novembre 1888. Ce sont des esquisses destinées à la petite revue littéraire que nous nous amusions alors à rédiger au lycée. Elle se nommait la *Revue Lilas*, parce qu'elle paraissait sous la couverture mauve pâle des minces cahiers de deux ou trois sous que nous avions choisis pour elle chez le papetier du passage du Havre.

Voici ces *reliquiæ* de Marcel Proust, — notes intimes, suivies d'un essai de chronique dramatique, — tout cela griffonné sur une petite feuille de vilain papier quadrillé :

Pour la Revue Lilas
sous réserve de destruction ultérieure

A mon cher ami Jacques Bizet.
Quinze ans. 7 heures du soir. Octobre.

« Le ciel est d'un violet sombre marqué de taches luisantes. Toutes les choses sont noires. Voici les lampes, l'horreur des choses usuelles.

« Elles m'oppressent. La nuit qui tombe comme un couvercle noir ferme l'espoir grand ouvert au jour d'y échapper. Voici l'horreur des choses usuelles, et l'insomnie des premières heures du soir, pendant qu'au-dessus de moi on joue des valses et que j'entends le bruit crispant des vaisselles remuées dans une pièce voisine ...

Dix-sept ans. 11 heures du soir. Octobre.

« La lampe illumine faiblement les recoins sombres de ma chambre et met un grand rond de lumière vive, où entrent ma main, tout d'un coup ambrée, mon livre, mon bureau.

Aux murs bleuissent de minces filets de lune entrés par l'imperceptible écartement des tentures rouges. Tout le monde est couché dans le grand appartement silencieux... — J'entr'ouvre la fenêtre pour revoir une dernière fois la douce face fauve, bien ronde, de la lune amie. J'entends comme l'haleine très fraîche, froide, de toutes les choses qui dorment — l'arbre d'où suinte de la lumière bleue — de la belle lumière bleue transfigurant au loin par une échappée de rues, comme un paysage polaire électriquement illuminé, les pavés bleus et pâles. Par-dessus s'étendent les infinis champs bleus où fleurissent de frêles étoiles ... — J'ai refermé la fenêtre. Je suis couché. Ma lampe posée près de mon lit sur une tablette, au milieu de verres, de flacons, de boissons fraîches, de petits livres précieusement reliés, de lettres d'amitié ou d'amour, éclaire vaguement dans le fond ma bibliothèque. L'heure divine ! Les choses usuelles, comme la nature, je les ai sacrées, ne pouvant les vaincre. Je les ai vêtues de mon âme et d'images intimes ou splendides. Je vis dans un sanctuaire, au milieu d'un spectacle. Je suis le centre des choses et chacune me procure des sensations

t des sentiments magnifiques ou mélanco-
iques, dont je jouis. J'ai devant les yeux des
isions splendides. Il fait doux dans ce lit...
e m'endors.

« Vu Jules Lemaître pour la première fois.
olie tête de jeune taureau, face de faune
ongeur avec deux yeux d'un bleu bien pur,
leus comme un reflet de pervenche dans
ne source claire. Ne comprends pas son
ndifférence à l'égard de l'acte délicieux de
Darzens [1] et surtout qu'il ne parle pas de
Iévisto, merveilleux Christ qui a produit à
ous une impression extraordinaire. Presque
gal au divin Mounet, il est au-dessus de
oute comparaison avec n'importe quel autre
ragédien. Pourquoi l'Odéon ne l'engage-t-il
as, au lieu de permettre à l'exécrable X...
e continuer à déshonorer les vers admirables
'Athalie ? (Mlle Weber est admirable en
acharie, Tessandier très faible. Si j'ai le
mps je vous en reparlerai un peu la pro-
haine fois, de cette étonnante Weber.)
Excessivement remarquable, Alice Lavigne,

1. *L'Amante du Christ*, scène évangélique par Rodolphe Darzens, spectacle du Théâtre-Libre. Jules Lemaître venait d'en parler dans son feuilleton du 29 octobre 1888.

dans les *Joyeusetés de l'Année*. Dans la Scène de la Danse, avec un sens merveilleux de l'eurythmie ; très fine la charge vraiment éminente d'un entrechat imperturbablement continué et comme automatique pendant la conversation des deux danseuses. Du contraste, dirait tel maître [1], jaillit un comique imprévu, et des fusées de rire traversent la salle. L'imitation de Paulus est d'une vérité extraordinaire et grâce au corps plus fluet, à la peau plus fine, à la voix plus fraîche de l'actrice, d'un charme extrême. Mlle Y... médiocre en *Mignon*. Pourquoi ajoute-t-elle tant de « roulades » ? Au moment de l' « Air de Ballet », on se croirait vraiment à la foire de Neuilly, comme me le fait remarquer une femme exquise. Noter dans *Cendrillon* les gestes de Thérésa pendant le chœur de la Victoire. C'est bien supérieur à Paulus. Bien faibles les *Pieds de Mouton*. Pour prendre une expression « que je vous cueille sur les lèvres mêmes de Mme Théo » [2], on se tord à *Mimi*. »

1. Francisque Sarcey qui, lorsqu'une pièce l'avait amusé, écrivait invariablement dans son feuilleton du *Temps* : « des fusées de rire ont traversé la salle. »

2. « Que je vous cueille sur les lèvres mêmes... », encore une réminiscence de Sarcey.

*
* *

Le manuscrit de ces « notes de théâtre » est difficile à déchiffrer, à force de surcharges et de ratures. Ont-elles jamais paru, après remaniement, dans la *Revue Lilas* ? Je ne saurais le dire, car la collection de cette vénérable petite revue a péri. Mais cet essai de chronique dramatique n'est-il point curieux ? Par l'admiration de Racine et des grands interprètes de la tragédie classique (*Athalie* ou *Phèdre*, le « divin Mounet », c'est-à-dire Mounet-Sully, la Berma...), son auteur ressemble comme un frère à l'enfant de *Swann*, à qui « la vue de Maubant sortant un après-midi du Théâtre-Français avait causé le saisissement et les souffrances de l'amour » et qui « classait par ordre de talent les plus illustres étoiles (Sarah Bernhardt, la Berma, Bartet, Madeleine Brohan, Jeanne Samary) » ; mais un frère aîné, plus dégourdi, qui fréquente les petits théâtres et lit avec ravissement, chaque dimanche, les délicats feuilletons de ce Jules Lemaître qu'il vient d'avoir le bonheur de rencontrer « pour la première fois » (probablement chez Madame Straus).

A n'en pas douter, il a lu son feuilleton du 6 août 1888, *A l'Alcazar d'été*, et celui du 10 septembre, *Au Cirque d'été* ; il les a trouvés si jolis qu'il s'en inspire et voudrait faire aussi bien... L'impressionnisme de Lemaître, si hardi, si nuancé, alors dans sa fleur, le séduit et l'entraîne. Pris d'émulation, cela le tente de commenter comme lui une danse parodique, une imitation de Paulus, une revue de fin d'année, les gestes de Thérésa, en s'ingéniant à suggérer qu'il s'en dégage autant d'art, plus d'art peut-être, que des nobles spectacles de l'Odéon ou de la Comédie. Avouons-le : ce que Marcel Proust se propose d'offrir ainsi aux lecteurs de la *Revue Lilas*, ce n'est au fond qu'un pastiche de Jules Lemaître. Tandis que l'accent qui est vraiment le sien, restera le sien, se prolongera musicalement à l'entrée des souvenirs de Combray, — ce ton incommunicable, où s'enferme le secret de son impressionnisme personnel, ne colore-t-il pas déjà le court poème en prose dédié à Jacques Bizet sur la tombée de la nuit et l'approche du sommeil ?

*
* *

Dans quelques années, lorsqu'un jeune rudit de la Sorbonne préparera sa thèse le doctorat ès lettres sur l'œuvre de Marcel Proust, la lecture de ce fragment pourra le onduire à de surprenants rapprochements le textes, par comparaison avec les cinquante remières pages de *Swann*, et il en tirera ne intéressante contribution à l'étude du hénomène psychique de la mémoire des nages. Me permettra-t-on un exemple ? dix-sept ans, Marcel Proust écrit :

Tout le monde est couché dans le grand appar-ement silencieux. J'entr'ouvre la fenêtre pour voir une dernière fois la douce face fauve, bien onde, de la lune amie. J'entends comme l'haleine rès fraîche, froide, de toutes les choses qui orment, — l'arbre d'où suinte de la lumière leue...

Et je relis dans *Swann :*

J'ouvris la fenêtre sans bruit et m'assis au pied e mon lit : je ne faisais presque aucun mouvement in qu'on ne m'entendît pas d'en bas. Dehors, s choses semblaient, elles aussi, figées en une uette attention à ne pas troubler le clair de lune, ui doublant et reculant chaque chose par l'exten-

sion devant elle de son reflet, plus dense et plus concret qu'elle-même, avait à la fois aminci et agrandi le paysage comme un plan replié jusque-là, qu'on développe. Ce qui avait besoin de bouger, quelque feuillage de marronnier, bougeait. Mais son frissonnement minutieux, total, exécuté jusque dans ses moindres nuances et ses dernières délicatesses, etc.

Silence de la solitude nocturne, fenêtre ouverte, clair de lune, sommeil des choses, miroitement de l'arbre, toutes ces images à jamais associées et interprétées par Marcel Proust, à dix-sept ans, se raniment en lui toutes pareilles, dans le même ordre de succession, avec le même lien, avec une semblable nécessité, lorsqu'après un saut d'un quart de siècle il rêve à son passé d'enfant. On entend bien que l'auteur de *A la recherche du Temps perdu* ne travaillait point sur de vieilles notes ; ces feuillets de 1888, délabrés, presque indéchiffrables, c'est moi qui les avait gardés : brouillon préservé loin de lui de la destruction, ils ont survécu comme « témoin » de la permanence de ses impressions et même de la continuité de son art. Il n'est pas jusqu'au « bruit crispant des vaisselles remuées dans une pièce voisine »,

té à quinze ans, dont je n'hésiterais guère jurer qu'une patiente recherche devrait retrouver dans *Swann* le rappel presque téral ; ou si par hasard il ne s'y trouve pas, serait plus prodigieux encore, car c'est mme si nous l'entendions...

Cet essai d'exégèse proustienne pourrait se oposer un autre examen critique : après oir isolé les simples images et sensations imitives, on étudierait la transformation s moyens d'expression de l'écrivain entre deux époques extrêmes, l'approfondissement de sa manière, l'enrichissement de sa usée et de ses ressources verbales : à l'esisse de 1888 on comparerait et on préférait la fresque de 1913 ; ou pour parler ıtôt le langage de la musique qui paraît eux approprié, on serait sans doute amené dire qu'à la *Revue Lilas* Marcel Proust sait des arpèges et que ces exercices ciens sont revenus d'eux-mêmes sous ses igts lorsque, projetant à la fin de sa vie ıte son âme dans une immense et déliuse symphonie, il a entrepris de composer ıtroduction de *A la recherche du Temps du.*

Mais que d'originales « idées musicales »,

que de détails heureux dès les exercices de sa dix-huitième année ! Relisons encore : « L'heure divine ! Les choses usuelles, comme la nature, je les ai sacrées, ne pouvant les vaincre. Je les ai vêtues de mon âme et d'images intimes ou splendides. Je vis dans un sanctuaire, au milieu d'un spectacle. »

Ma rétrospective admiration m'abuse-t-elle, ou cela n'est-il pas très beau ?

CHAPITRE III

L'ANNÉE DU « BANQUET »
(1892-1893)

I. — L'Horoscope.

Au mois de janvier 1892, une douzaine
e jeunes gens, dont la plupart venaient à
ine de sortir du lycée Condorcet, se réu-
rent d'abord chez l'un d'eux, puis dans
ne librairie de bibliophiles du passage Choi-
ul (la librairie Rouquette), pour fonder
ne revue littéraire.

Marcel Proust fut convié à ces réunions.
n procès-verbal, rédigé par Jacques Bizet,
suma leurs longs débats mouvementés avec
ne gravité pleine d'entrain et de belle
umeur ; ce procès-verbal existe encore, je
consulterai plus loin.

*
* *

La fureur de se faire imprimer, si contagieuse de notre temps, tourmentait de longue date notre petit clan de Condorcet.

Même avant la *Revue Lilas* de 1888, qui s'était assuré la collaboration de Marcel Proust âgé de dix-sept ans, plusieurs gazettes furent lancées tour à tour sur les bancs du lycée ; elles se firent parfois concurrence et, en ce cas, de vives polémiques attestaient leur vitalité. Je possède quelques rarissimes exemplaires de ces éphémères publications dont l'encre est maintenant bien pâlie, car elles étaient tout simplement polycopiées, mais avec soin.

C'est ainsi que la blanche couverture du *Lundi*, « revue artistique et littéraire » de 1887, s'orne élégamment d'un dessin à la plume figurant deux Amours qui supportent, en manière d'allégorie, un in-folio grand ouvert par le milieu sur deux pages où s'étend cette épigraphe :

Le triomphant éclectisme du Beau.
(Paul Verlaine).

De la *Revue Verte* ou plutôt de ses archives, ne subsiste qu'un feuillet du hardi papier ert dont le pittoresque Eugène Lintilhac, ors professeur de seconde au lycée Condor- t et qui mourut sénateur, imposait l'em- oi à ses élèves, afin de ménager leurs yeux les siens. Mais cette unique page est pré- euse, car, en réponse à une demande for- ulée par Daniel Halévy, elle contient une ngue protestation manuscrite de Marcel roust, qui débutait à ce moment-là en phi- sophie dans la classe de M. Darlu.

Notre journalisme scolaire était encore ns l'enfance, et la *Revue Verte* ne devait s même être polycopiée, mais tirée (si on peut dire) à un seul exemplaire, que les abonnés » s'engageaient à lire très rapide- ent, chacun à son tour. Or, Halévy, — jà très collectionneur à l'exemple de son re, M. Ludovic Halévy, — avait exprimé désir que le premier numéro de la revue i fût confié « aussitôt après son retrait de rculation, pour copier divers articles ». acques Bizet avait appuyé, semble-t-il, le eu de son cousin Daniel. Mais la prudence Marcel Proust, secrétaire de la *Revue erte*, s'éleva contre une telle requête, qu'il

jugeait dangereuse. Groupant les curieux arguments que voici à l'appui de sa résistance personnelle, il les présenta sous forme d'arrêt de justice ou de motion parlementaire :

« Considérant que le *Revue Verte* n'étant ni payante, ni tirée à un grand nombre d'exemplaires, est tout à fait différente des feuilles dites publiques, qu'elle n'existe que pour le divertissement d'un cercle très restreint et tout à fait d'élection, que donc ses directeurs sont libres d'imposer à des lecteurs qu'ils choisissent des conditions qui leur plaisent ;

« Considérant que le but de la Revue est le simple divertissement que peuvent procurer les occupations de rédaction, de discussion, de publication, et qu'en conséquence les articles écrits par manière de jeu ne sont que le reflet inconsistant de la mobilité d'imaginations qui s'amusent ;

« Considérant enfin que ces imaginations, point gênées dans leurs libres jeux par la crainte de la publicité, ni par la réserve qu'imposeraient certains lecteurs, se livrent dans une intimité complète :

« M. le Secrétaire s'oppose formellement à la demande de M. D. Halévy, qu'il ignorait. Son opposition n'est pas inconstitutionnelle

er considérant). Elle a pour but d'empêcher mauvaise opinion qu'on pourrait avoir plus rd, en leur attribuant une importance n'elles n'ont jamais prétendu avoir, de uilles journalières écrites à la hâte [1] ; 2° de specter leur caractère tout privé en les pro- geant contre les critiques de lecteurs en vue esquels elles ne furent point griffonnées. « M. le Secrétaire espère que M. Bizet vou- ra bien, ainsi que M. Halévy, avoir égard sa demande, sans quoi il aurait le regret refuser son concours à une Revue désor- ais tout autre que celle où il pensait colla- orer. »

Le premier numéro de la *Revue Verte* a-t-il mais paru ? Je ne sais trop. C'est apparem- ent pour se consoler que Daniel Halévy fondé depuis la collection des *Cahiers erts.*

Je retrouve aussi la *Revue de Seconde*, qui evint un instant l'organe attitré du « sub- itisme ». Le même Daniel Halévy venait se proclamer l'inventeur et le chef de tte audacieuse école littéraire ; il n'avait

. Cette protestation, dont le manuscrit m'est communiqué par Daniel Halévy, fut elle-même *improvisée* à la hâte, écrite d'un l jet dans la fièvre d'une discussion entre jeunes gens, presque sans ures.

pas tout à fait seize ans. Mais les tendances subtilitistes furent vite désavouées, au nom de la vieille clarté française, par d'autres rédacteurs influents et, d'après le nº 13 de cette revue (mars 1888), Daniel Halévy se retira en « menaçant de fonder un nouveau journal ». Heureuse scission ! A la rentrée d'octobre, elle donna naissance à la *Revue Lilas*, qui nous a légué des vestiges de la première activité littéraire de Marcel Proust.

Quatre ans plus tard, en 1892, les lycéens sont devenus des étudiants et se dispersent à la Sorbonne, dans les Facultés de Droit et de Médecine. Jacques Bizet devient externe à l'Hôtel-Dieu. Daniel Halévy apprend l'arabe à l'École des Langues orientales. Fernand Gregh, poète lyrique, prépare sa licence ès lettres. Henri Rabaud, élève de Massenet au Conservatoire de Musique, aura bientôt son prix de Rome. Marcel Proust prend ses inscriptions de droit, suit des cours à l'École des Sciences politiques, hésite sur le choix d'une carrière.

Tous ces jeunes gens ont un goût très vif pour les Lettres : leurs tendances les unissent comme leur amitié, et déjà ils forment une sorte de petit « groupe littéraire ». Un groupe

assurément très libre, peu discipliné, qui n'accepterait pas volontiers la tutelle d'un chef, mais sait reconnaître d'évidentes supériorités. Et ce groupe juvénile, — fier de son poète, Fernand Gregh, — gémit de constater que Marcel Proust, détourné d'un labeur sévère par sa funeste obsession mondaine, semble se condamner d'avance à rester toujours un incomparable amateur !

*
* *

Telle fut notre erreur d'optique au sujet de Marcel Proust : aucun de nous n'attendait de lui l'œuvre tourmentée et puissante qu'il a accomplie avant de mourir.

Je plaiderai ici pour mes compagnons abusés. En ce temps-là, Marcel Proust paraissait bien plus occupé de pénétrer dans certaines maisons aristocratiques que de se vouer à la littérature, et cette préférence étonnait par sa singularité. Autour de lui, loin de méconnaître les dons merveilleux de notre aîné, nous cédions tous à l'affectueuse crainte qui ne s'est effacée qu'au déclin de sa vie, devant la soudaine gloire de son nom et l'imprévue popularité de ses livres. Depuis

les débuts littéraires de Marcel Proust jusqu'à l'heure éclatante mais tardive où sa renommée devint brusquement universelle, l'erreur des témoins de sa jeunesse fut de croire que son art, particularisé à l'excès, abonderait sans doute en notations exquises et profondes, mais fugitives, sans être apte à se propager largement sur les ondes de l'inspiration créatrice. Nous doutions de son pouvoir d'enfanter, de construire une œuvre. Et nous aurions aussi juré que les raffinements extrêmes de sa sensibilité ne seraient jamais entièrement perceptibles au public, mais que, pour comprendre un Marcel Proust, tolérer ses bizarreries et subir sa grâce, il serait toujours indispensable de le bien connaître en personne[1] et même (comment n'en point faire l'aveu ?) d'avoir quelquefois souri de ses extravagances : croyance trompeuse, d'autant plus folle qu'en apparence elle était parfaitement raisonnable.

Cette méprise, nous y sommes tombés à

1. On voit que je n'hésite pas à confesser en cela notre erreur collective et très explicable. Pourtant je n'irais pas jusqu'à dire avec M. Benjamin Crémieux, dont l'opinion sur ce point me semble un peu paradoxale, que « pour juger Proust à sa mesure, c'est peut-être un grand privilège de ne l'avoir pas approché » (*Nouvelles littéraires*, 11 septembre 1926, *Autres Réflexions sur Marcel Proust*). — A vingt ans, nous étions prêts à juger Proust à sa mesure, mais naturellement il ne l'avait pas encore entièrement donnée.

vingt ans. Mais, longtemps après, de plus savants que nous ne l'ont-ils point prolongée, sans même que l'on puisse équitablement leur en faire grief ? N'aurait-on pas vite fait de dénombrer les critiques extra-lucides qui surent démêler dès 1913 (lorsque *Swann* parut timidement en librairie) [1], — ou même en 1919, lorsque les *Jeunes filles en fleurs* accompagnèrent *Swann* réimprimé [2], — que de tels livres méritaient de rallier tout un peuple d'admirateurs épars en France, dans plusieurs pays d'Europe, au delà de l'Atlantique, et que partout la foule des gens qui n'ont jamais connu Marcel Proust approcheraient son œuvre avec une intelligence égale à leur avidité ?

Le secret de cette réussite extraordinaire et à peu près imprévisible est assurément

1. A ma connaissance, il y eut deux de ces divinateurs : M. Paul Souday (feuilleton du *Temps*, 10 décembre 1913) ; M. André Chaumeix (feuilleton des *Débats*, 25 janvier 1914). — D'après M. Paul Souday (*Temps* du 12 novembre 1925), « M. Albert Thibaudet avoue loyalement qu'il ne comprit pas d'abord *Du côté de chez Swann*. Erreur vénielle, et bientôt réparée ! » Je me souviens aussi combien ma première lecture de *Swann*, en 1913, me laissa perplexe.

2. Au lieu du silence, cette fois, la colère. (Voir Léon Pierre-Quint, *Marcel Proust, sa vie, son œuvre*, p. 106.) Le prix Goncourt, hardiment décerné à Marcel Proust en novembre 1919, forçait l'attention de la presse. M. Valéry Larbaud a noté ce jugement d'un journal : « L'Académie Goncourt a donné son prix à un auteur vraiment inconnu, il l'est et le restera. » Auprès de cette prophétie à rebours, quelques bons articles, mais tous dus à des amis personnels.

dans la force et la vérité des types humains qui surgissent de la vaste galerie de portraits réunis par Marcel Proust [1], où ils entourent son propre portrait incroyablement fouillé par lui-même. Sans comparer Proust à Balzac, — parallèle qui obligerait à faire ressortir presque autant de contrastes que d'affinités, — il ne semble pas excessif de prétendre que depuis l'auteur de la *Comédie Humaine*, aucun grand écrivain français n'a créé plus d'êtres vivants que l'auteur de *A la Recherche du Temps perdu*. Ce triomphe est devenu maintenant assez notoire pour encourager le lecteur le plus novice à affronter sans trop d'effroi la forêt mystérieuse où l'enchanteur Proust enfouit les talismans de son art magique sous des fourrés d'allusions moqueuses et de négligences presque feintes.

Mais reportons-nous par le souvenir à notre ingénu petit groupe de 1892 : à cette date, Marcel vacille encore, il est comme ébloui par ce qu'il voit ; on l'eût peut-être

1. Je citerai ici le trait, qui m'a vivement frappé, d'une dame étrangère, très cultivée, très spirituelle, qui a *spontanement* lu et aimé les livres de Proust. Bien que la baronne V*** parle à merveille le français, il lui arrive parfois, étant étrangère, d'employer un mot pour un autre, et elle exige qu'on lui signale aussitôt « ses fautes ». Comme je venais de lui faire un ou deux aveux de ce genre, elle devint songeuse et murmura gravement : « Je suis comme le portier de l'hôtel de Balbec ! »

épouvanté en lui faisant pressentir qu'il porterait un jour en lui tout un monde de pensées et de personnages. Est-il surprenant qu'en présence de ses flottements maladifs, de l'apparente frivolité de ses ambitions, de son besoin de plaire, ses camarades aient pu douter de l'ampleur de son destin ?

Un grand poète que Marcel Proust commença d'admirer pour toujours au temps où lui-même ne se mesurait pas encore, Mme la comtesse Anna de Noailles [1] s'est écriée au lendemain de sa mort :

Cher Marcel, ce que je veux rappeler ici [2], c'est l'époque enjouée, poétique, rapide et distraite de la jeunesse, où, doué surabondamment, mais souffrant, fatigué, flâneur, ignorant sans doute ce que serait un jour votre puissant talent qui a construit d'immortels édifices, vous aviez choisi de ressentir, de figurer, de mimer, dirai-je, la naïve et incommensurable modestie !... Ah ! certes, l'ironie qui se mêlait à votre sincère et ravissant jeu d'humilité ne se laissait pas ignorer, et vous saviez bien que les appréciations enivrantes que vous sembliez confus d'apporter à une jeune fille poète étaient reçues dans son cœur avec réflexion profonde et gratitude.

1. « Mme de Noailles avait autant de beauté que de génie » (Marcel Proust, *Pastiches et Mélanges*, 1919, p. 77).
2. *Hommage de la Nouvelle Revue Française*, 1923, p. 19.

Loin des rives heureuses où Marcel Proust adolescent encensait une enfant de génie, sa déconcertante suavité ne nous égarait pas non plus, nous autres jeunes gens, et si nous interrogions en vain l'horoscope de notre ami, du moins savions-nous qu'il convenait de le mettre au premier rang parmi nous.

II. — Le choix d'un titre.

J'appris avec joie que Marcel Proust acceptait de collaborer à la nouvelle revue qu'allaient lancer mes plus proches contemporains. Jacques Bizet, Daniel Halévy, Fernand Gregh m'avaient amicalement confié leur important projet, l'attrait varié qu'il exerçait sur chacun d'eux.

Fernand Gregh, « homme de lettres » entre nous tous, était le plus ardent d'imprimer enfin (il allait avoir dix-neuf ans !) sa prose ailée et ses beaux vers. Cette impétuosité charmante et persuasive de Gregh à l'appel de la renommée, elle renaît dans cette page de ses souvenirs de jeunesse :

J'avais fondé en 1892 une petite revue nommée *le Banquet*, en souvenir de Platon, avec Marcel Proust, Louis de la Salle tué à la guerre en 1915, Jacques Bizet, mort hélas ! lui aussi, Daniel Halévy, Robert Dreyfus, Henri Rabaud, Robert de Flers, à qui vinrent s'adjoindre Gabriel Trarieux, Léon Blum, Henri Barbusse, Amédée Rouquès, G.-A. de Caillavet, etc. Nous donnions chacun 10 francs par mois pour faire paraître un fascicule du *Banquet*, imprimé à l'Imprimerie du *Temps* par le fidèle ami de Jacques Bizet, Eugène Reiter qui signe encore aujourd'hui le grave journal comme imprimeur. C'est là que tous ceux que je viens de nommer ont débuté en 1892-93. La collection des huit numéros du *Banquet* est des plus rares, le numéro 2 quasi introuvable : j'avais été effrayé en effet des dépenses trop fortes (cent francs par numéro !) et restreint le tirage du numéro 2 à 200 exemplaires seulement au lieu de 400, pour faire des économies [1].

(Ce que Gregh omet discrètement de rappeler, c'est que le nº 2 du *Banquet* « fit sensation » grâce à un article intitulé *Frédéric Nietzsche*, qui projetait les premières lueurs qu'on ait reçues en France sur le philosophe-poète dont l'originalité parut aussitôt si forte et si émouvante : cet article, dû à la

1. « Hommage à Marcel Proust » (*Nouvelle Revue Française*, janvier 1923, p. 41).

collaboration de Daniel Halévy et Fernand Gregh, était suivi de fragments de Nietzsche, traduits par les deux amis.)

Ce joli titre classique — *le Banquet* — ne fut point choisi d'emblée. Daniel Halévy le suggéra à la dernière minute, mais auparavant, sur cette grave question du titre à donner à la jeune revue, il y avait eu bien des tiraillements, des controverses passionnées... Au point qu'à la fin de la première réunion j'avais proposé d'appeler notre revue *le Chaos*. A ma grande surprise, on était si las de se quereller en vain depuis deux heures que ce titre farceur parut un instant acceptable ; on s'était séparé en disant : « Pas si mal peut-être, après tout, *le Chaos !* » Heureusement, le bon sens reprit ses droits à la réunion suivante, dont le procès-verbal (rédigé par Jacques Bizet) parle ainsi :

Le Chaos ne nous plaît décidément pas.

Après une longue discussion où sont successivement proposés les titres suivants :

Les Divergences, Opinions et Variétés, l'Anarchie littéraire, Varia, Revue timide, Revue des Opinions, l'Indépendance, le Toupet périodique, Revue des Futurs et Conditionnels, Aperçus littéraires et artistiques, Chemins dans la Brume, les Tâtonnements, Vers la Clairière, les Guitares, etc.

Nous fixons définitivement notre choix sur un tre :

Le Banquet.

Cela se fait en forçant un peu la main à MM. Fer-and Gregh et Robert Dreyfus.

N. B. — Quelques minutes après, M. Gregh se lliait, enthousiaste, à notre titre et, deux heures us tard encore, M. Dreyfus, qui me cherchait artout, finit par me rencontrer dans la rue, et lui ussi déclarait notre titre « très bien », éloge peu anal dans sa bouche.

Un ton de cordialité blagueuse animait, n le voit, ces réunions : rien de guindé, pas moindre pédantisme. Nous entassions les laisanteries sur l'ambition de notre entre-rise ; personne n'aurait pu nous reprocher e nous prendre trop au sérieux.

L'irrespectueux procès-verbal de Jacques izet dit encore :

Un comité de lecture, composé de MM. Daniel alévy, Robert Dreyfus et Marcel Proust, est ommé. Sur leur avis toujours discutable d'ailleurs, s articles seront reçus ou refusés.

Toujours discutable d'ailleurs... — Je crains ue les fondateurs du *Banquet* n'aient eu u'à un degré fort insuffisant le sens de l'au-orité.

Toutefois, dans la pratique, les décisions

du Comité de lecture ne furent jamais contestées, et cela par l'excellente raison que, ne fonctionnant pas, il n'en prit jamais aucune. Miraculeusement, *le Banquet* se fit tout seul, ou plutôt grâce à un seul d'entre nous. Au début, il avait été convenu qu'à tour de rôle chaque rédacteur assumerait la tâche de « faire le prochain numéro », c'est-à-dire de trouver les articles nécessaires pour nourrir les trente-deux grandes pages de la revue. C'est ainsi que Fernand Gregh se chargea d'alimenter le nietzschéen n° 2, dont on sait déjà qu'il prit soin de limiter exceptionnellement le tirage pour la joie future des bibliophiles prévoyants. Or, il s'acquitta si brillamment de sa mission et prit tant de goût à ce rôle consulaire que personne ne s'avisa plus de le lui disputer. Au surplus, Fernand Gregh fut un bon tyran : il forçait ses compagnons à travailler, mais faisait honneur à sa propre signature, multipliant au besoin ses pseudonymes de poète et de prosateur. En quelques semaines, la dictature de Fernand Gregh se trouva substituée à l'inertie du Comité de lecture, à la mollesse des personnages irresponsables. Au dehors, on s'habitua vite à considérer le poète Gregh

à bon droit, il se considérait lui-même
mme le véritable « directeur » du *Banquet*,
i s'était naïvement flatté de se passer
un directeur : éclatante revanche des saines
éthodes de gouvernement.

Le Banquet, — titre en rouge sur élégante
uverture bleuâtre, imitée des livres de
Ludovic Halévy, — se vantait d'être
e « publication mensuelle ». Pourtant, les
it numéros de la collection complète s'es-
cent sur plus d'une année (mars 1892-
ars 1893). Et comme cette année fut de
uze mois suivant l'usage, il faut bien
nvenir que le service du *Banquet* ne s'effec-
ait pas avec une régularité exemplaire.
près le huitième numéro, notre revue dis-
rut sans dire pourquoi : la caisse était
de, — et puis nous avions assez joué...

Dans ce numéro sans lendemain, Robert
Flers commençait la publication d'une
légende » de sa fantaisie, *la Comtesse de*
ripoli. Aussi peut-on lire, à la dernière page
Banquet, sa signature précédant les mots
à suivre », — comme si un souriant génie
t médité d'avertir énigmatiquement le
cteur qu'il aurait « à suivre », plus tard, les
ux noms encadrant cette gracieuse légende

inachevée : *la Comtesse de Tripoli*, par Robert de Flers, était dédiée à Marcel Proust.

III. — Pages retrouvées.

A l'exemple de ces égyptologues dont les fouilles révèlent les trésors sacrés d'un Tout-ank-Amon, comment ne serait-on point tenté de descendre dans l'hypogée proustien pour en retirer quelques pierreries ? Je propose une promenade dans les ruines du *Banquet*, en interrogeant surtout les pages que Marcel Proust a dédaigné de recueillir dans *les Plaisirs et les Jours* et qui sont ainsi restées comme ensevelies.

*
* *

Mars 1892. — Premier numéro du *Banquet*. Au sommaire, *Conte de Noël*, par Marcel Proust. Titre un peu trompeur. En réalité, il s'agit des méditations de Marcel Proust sur un conte de M. Louis Ganderax, publié deux mois auparavant dans la *Revue des Deux Mondes*.

Pourquoi aimons-nous les contes de Noël ? Marcel Proust va nous l'expliquer :

La plus douce peut-être de ces fleurs du sentiment que la réflexion flétrit bien vite est ce qu'on urrait appeler l'espérance mystique en l'avenir. amant malheureux qui, rebuté aujourd'hui comme l'était hier, espère que demain celle qui l'aime, et i ne l'aime pas, se mettra tout d'un coup à imer, — tous ceux qui, les yeux levés vers Orient, attendent qu'une clarté soudaine, en quelle ils ont foi, vienne illuminer leur ciel élancolique, — tous ceux-là mettent en l'avenir e espérance mystique...

Mais leur rêve s'écroule au douloureux pprentissage de la vie quotidienne :

Hélas ! un jour vient où nous n'attendons plus chaque instant une lettre passionnée d'une amie squ'ici indifférente, où nous comprenons que les ractères ne changent pas tout d'un coup, que tre désir ne peut pas orienter à son gré les volontés s autres, tant elles ont de choses derrière elles i les poussent et auxquelles elles ne peuvent sister ; un jour vient où nous comprenons que main ne saurait être tout autre qu'hier, puisqu'il est fait.

(Cette fatalité des événements déterminés r les caractères ne sera-t-elle pas un des èmes favoris de *Swann* ou de *Albertine*

disparue ? Autour de la « lettre passionnée » qu'on attend et qui ne viendra pas, il me semble que la variation brodée par Marcel dans *le Banquet* ne serait point déplacée dans *les Jeunes filles en fleurs*, à propos des silences têtus de Gilberte, qui la lui ont peut-être directement inspirée : si peu d'années séparent, dans sa vie, les Champs-Élysées du *Banquet !*)

Et voici pourquoi nous aimons les contes de Noël :

... Quelquefois, le soir de Noël, un grand artiste se plaît, bon jardinier des cœurs, à arroser les espérances prêtes à s'ouvrir. Il justifie aux yeux de la raison les téméraires affirmations du sentiment dans une sorte de petit conte à la fois vraisemblable et mystérieux, où quelque bonheur jusque-là rêvé se réalise dans la nuit de Noël. Cette année nous n'avions pas eu de conte de Noël. On ne peut pas donner ce nom, au sens d'ailleurs tout arbitraire où nous l'avons pris, à l'admirable *Procurateur de Judée* de M. Anatole France. — Mais la *Revue des Deux Mondes* nous a apporté, le 1er janvier, un tardif mais authentique et délicieux conte de Noël, *les Petits Souliers* de M. Louis Ganderax, que vous n'avez pu lire sans attendrissement et sans admiration.

Le conte de M. Ganderax paraît si beau, si émouvant à Marcel Proust parce que « la

itié s'y mêle à la volupté comme pour la endre plus douce encore »; il nous en évoile le sujet :

A la fin de cette nuit de Noël-là, d'invisibles cas-lettes répandirent l'encens et la myrrhe dans le eur de M. de Nieulles, et la dernière partie du nte en est embaumée d'une odeur divine. Les aroles d'un petit enfant le touchèrent assez pour u'il changeât de vie et pour qu'il retournât auprès e sa femme qu'il avait abandonnée.

Reprenant sa théorie du conte de Noël, larcel Proust espère que « les belles délaissées ui lisent la *Revue des Deux Mondes*, celles u'un mari ou un amant a trahies, ont dû ecevoir de ce conte un divin réconfort »; il s'attendrit sur ces nobles victimes qui ont rêver en pleurant de « réconciliations sque-là crues impossibles ». Enfin il s'atarde à contempler, non sans extase, le chic » trop longtemps impassible de M. de ieulles, le mari :

Pendant sa vie terrestre, bien chétive sans doute, resque irréelle auprès de celle dont son poète nima, il rencontra souvent M. Ganderax « dans monde ». Derrière le plastron de sa chemise, telle ne cuirasse sans défaut, derrière le monocle dont bouchait son œil, seule ouverture sur son cœur par où l'on aurait pu entrer dans cette place

bien gardée, derrière ses attitudes composées pour la défensive, il se croyait impénétrable ; mais l'esprit de M. Ganderax, etc.

(De tout temps, ce banal accessoire de toilette, le monocle, semble avoir étrangement occupé l'attention de Marcel Proust : il a doté d'un monocle ses plus élégants personnages masculins de la soirée Saint-Euverte et, dans sa lettre à M. Jacques de Lacretelle sur les « clefs » de *Swann* [1], il y a quinze lignes pour expliquer que le monocle de M. de Saint-Candé n'est pas le même que le monocle de M. de Forestelle, ni du général de Froberville, ni de M. de Bréauté, ni de M. de Palancy, mais que chacun de ces monocles si personnels se rattache particulièrement au souvenir de tel ou tel « homme du monde » qu'il a connu et qu'il nomme... Enfin, mon ami le docteur Robert Proust, frère de Marcel, m'annonce que, dans *le Temps retrouvé*, Bloch portera, lui aussi, un hautain et confortable monocle. Peut-être y aurait-il une assez amusante petite étude à esquisser sur les significations variées du monocle, d'après Marcel Proust.)

1. *Hommage de la Nouvelle Revue Française* (janvier 1923, p. 202).

Héroïnes et héros du conte de M. Louis anderax vivent « dans le monde ». Cela aît à Marcel Proust, et il n'en fait point ystère :

C'est que l'art plonge si avant ses racines dans vie sociale que dans la fiction particulière dont on vêt une réalité sentimentale très générale, les œurs, les goûts d'une époque ou d'une classe ont uvent une grande part et peuvent même en aviver gulièrement l'agrément. N'était-ce pas un peu ur des spectatrices de la cour, voluptueusement rturées par la passion, que Racine, quand il vou- t, dans des jeux mêlés de délices et de crimes, urer l'accomplissement de tragiques destinées, oquait de préférence les ombres des princesses des rois ?

« Dans des jeux mêlés de délices et de imes », Marcel Proust se propose peut-être jà d'évoquer de préférence, à son heure, ntourage des duchesses de son temps, flet d'une société plus composite à la vérité 'au siècle du Grand Roi. — Tant nos ûts changent peu ! La fée de la Mondanité st assise au berceau de Marcel. Je crois en l'avoir entrevue autrefois, elle venait regarder jouer aux Champs-Élysées.

*
* *

Avril 1892 (*n*° 2 « *du Banquet* »). — Quatre *Etudes* de Marcel Proust :

I. Les maîtresses de Fabrice. — II. Cydalise — III. Les amies de la comtesse Myrto. — IV. Heldémone, Adelgise, Ercole.

On pourra relire dans *les Plaisirs et les Jours* ces parfaits petits morceaux d'anthologie :

La maîtresse de Fabrice était intelligente et belle ; il ne pouvait s'en consoler...

Témoin d'une scène un peu légère, Ercole n'ose la raconter à la duchesse Adelgise, mais n'a pas le même scrupule devant la courtisane Heldémone...

Dans ce même numéro, Marcel Proust publie une chronique où il défend vivement les élégances féminines contre une curieuse plaquette intitulée *Sens dessus dessous*, dont l'auteur anonyme, mais fort connu (M. Édouard Delessert), soutenait que « la toilette, ce fléau de la société française, a peu à peu ébranlé les bases de l'édifice social » et que ce fléau tire son origine de « la tendance démocratique et égalitaire, au sens le plus vulgaire du mot ».

Marcel Proust s'élève contre ce divertis-
nt paradoxe, cite des textes anciens,
voque les poètes Alexis et Théocrite, puis
s *Quinze Joies du Mariage*, les *Sermons*
e Maillard, la *Toilette d'une Dame romaine*
u siècle d'Auguste et *Lysistrata*, pour dé-
ontrer que, « si la toilette est un fléau, ce
éau n'a pas attendu le XIX^e siècle pour
vir » ; il ajoute que le trousseau célèbre
une dame d'honneur de la cour des Valois,
écrit par l'érudit M. de Laferrière, « laisse
in derrière lui les trousseaux des plus élé-
antes juives de notre temps, trousseaux dont
description donne tant d'intérêt à la lec-
ıre des journaux catholiques » ; il se de-
ande si, sous la vieille monarchie, les
gards « tournés en haut » contemplaient
un spectacle bien édifiant d'inélégance et
e simplicité » ? Enfin, bien que lui-même
e fût nullement antisémite, ainsi que l'a
ouvé sa conduite au temps de l'Affaire,
arcel Proust offre un gage à l'antisémitisme
es salons par cette pointe encore spirituelle
légère, mais qui appuiera plus tard avec
ien moins de douceur et d'agrément dans
rtaines pages de ses livres :

Comme on ne peut pourtant plus contredire jusqu'à la fin un homme d'autant d'esprit et de talent que l'auteur de *Sens dessus dessous*, nous lui citerons un fait que rapporte M. Théodore Reinach. Les femmes juives de Lyon vivaient au XIII^e^ siècle dans un luxe si excessif et sacrifiaient tant à l'élégance qu'on fut obligé de prendre contre elles des arrêtés très rigoureux. Il faut accorder à l'auteur de *Sens dessus dessous* que celles de Paris jouissent aujourd'hui d'une plus large tolérance.

*
* *

Mai 1892 (*n*° 3 *du* « *Banquet* »). — Autres *Etudes*, recueillies dans *les Plaisirs et les Jours*[1]. Flânons devant l'une d'elles, digne d'attirer les amateurs de « clefs ».

Au printemps de 1892, Marcel admirait éperdûment M^me^ la comtesse Adhéaume de Chevigné et, dans l'espoir de lui plaire, il s'essaya à ce portrait :

Esquisse d'après Madame***.

Comment pouvez-vous préférer Madame*** aux cinq autres que je viens de dire et qui sont les plus incontestables beautés de Paris ? D'abord, elle a

1. Sous le titre de *Cires perdues*, parmi les *Fragments de Comédie italienne*. Le portrait de Madame ***, légèrement retouché, devient celui d'Hippolyta, beauté de Vérone.

e nez trop long et trop busqué. Ajoutez qu'elle a a peau trop fine, et la lèvre supérieure trop mince, e qui tire trop sa bouche par le haut quand elle lit, en fait un angle trop aigu. Pourtant son rire n'impressionne infiniment, et les profils les plus urs me laissent froid auprès de la ligne trop busuée à votre avis, pour moi si émouvante, de son ez qui rappelle l'oiseau. Sa tête aussi est un peu 'un oiseau, si large du front à la nuque blonde ; lus encore ses yeux perçants et doux. Souvent, u théâtre, elle est accoudée sur le bord de sa loge ; on bras ganté de blanc jaillit tout droit, avec la erté d'une tige jusqu'au menton, appuyé sur les halanges de la main. Son corps parfait enfle ses outumières gazes blanches, comme des ailes eployées. On pense à un oiseau qui rêve sur une atte élégante et grêle. Il est charmant aussi de oir son éventail de plume palpiter près d'elle et attre de son aile blanche...

Elle est femme, et rêve, et bête énergique et élicate, paon aux ailes de neige, épervier aux yeux e pierre précieuse, elle donne avec l'idée du fabuux le frisson de la beauté.

Et Marcel, par un coup de pinceau imité e la fable, qui répand sur ce tableau un ayon de lumière vénitienne, étend la comaraison à la parenté du modèle, parle de sa race sans doute issue d'une déesse et 'un oiseau ».

Mme de Chevigné regarde maintenant avec

autant d'étonnement et d'émotion que de fierté cet ancien portrait évocateur d'une admiration qu'elle avait accueillie avec scepticisme et qui s'affirme pourtant dans l'impérieuse ressemblance que prennent ainsi son propre visage et le visage de la duchesse de Guermantes, lorsque cette grande dame entre dans la baignoire de sa cousine, à l'Opéra, contemplée de loin par un timide adolescent qui sera plus tard son historien et, dès ce moment, devient son peintre :

... La duchesse n'avait dans les cheveux qu'une simple aigrette qui, dominant son nez busqué et ses yeux à fleur de tête, avait l'air de l'aigrette d'un oiseau. Son cou et ses épaules sortaient d'un flot neigeux de mousseline sur lequel venait battre un éventail en plumes de cygne...

D'autres passages de *Guermantes* souligneraient au besoin la ressemblance avec le portrait du *Banquet* : par exemple, « l'instantané » de la duchesse guettée dans la rue et qui passe, pareille à un oiseau, dans ses fourrures comparées à un plumage épais et fauve ; ses yeux sont « perçants et bleus ».

Certes, au moral, la physionomie très composite de la duchesse de Guermantes évoquera, non pas une seule, mais plusieurs

mmes célèbres, elles aussi, par leur beauté, ur charme, leur esprit : Marcel Proust a nalgamé les traits essentiels de la personna- é diverse de ses modèles pour composer caractère de son personnage de prédilec- on. Mais le profil perdu de la duchesse, nergeant de la baignoire d'Opéra dans la ige d'un flot de mousseline, imite à s'y éprendre le profil de la séduisante specta- ce « aux coutumières gazes blanches » de 92, accoudée sur le bord de sa loge et qui dû prêter pour un soir son éventail de gne à M^me^ de Guermantes, son *double.*

*
* *

Le même numéro du *Banquet* contient un ticle politique de Marcel Proust, *l'Irreli- on d'Etat* : il s'attaque à l' « école sans eu », déplore que « la négation d'une igion ait le même cortège de fanatisme, ntolérance et de persécution que la reli- on elle-même », déclare que « c'est à des prits comme élevés au-dessus d'eux-mêmes r le Christianisme que la France doit ses us purs chefs-d'œuvre, soit dans le domaine l'action, soit dans le domaine de la spé-

culation », s'effraie des progrès du socialisme, conclut que, « si on ne peut pas réfuter sérieusement une philosophie aussi vaine que celle de M. Homais, les faits se chargent de développer ses conséquences dans la pratique, que c'est comme celle de tous les imbéciles, une doctrine de destruction et de mort ».

*
* *

Juillet 1892 (*n*° 5 *du* « *Banquet* »). — Autres *Etudes*. Réflexions de moraliste : « L'ambition enivre plus que la gloire, etc. » « Les paradoxes d'aujourd'hui sont les vérités de demain, etc. » (Voir *les Plaisirs et les Jours*.)

*
* *

Novembre 1892 (*n*° 6 *du* « *Banquet* »). — Un très beau fragment sur *la Mer*, à rapprocher des paysages marins de Balbec. Une étude de femme[1] : « Nicole unit à des grâces italiennes le mystère des femmes du Nord... »

1. Autre portrait d'une dame élégante de l'époque, très fêtée et très séduisante, dont le charme fut aussi célèbre que la beauté ; je ne retrouve pas ce portrait dans *les Plaisirs et les Jours*.

*
* *

Février 1893 (*n*° 7 *du* « *Banquet* »). — conte et une chronique. Le conte, *Vio-te ou la Mondanité*, pastiché des contes Voltaire et dédié à Anatole France, a été ueilli dans *les Plaisirs et les Jours*. La ronique est consacrée à la *Conférence lementaire de la rue Serpente*.

Les étudiants en droit de ma génération souviennent d'avoir suivi, au moins en ieux, les débats de ce Parlement minus-e, soustrait à l'insécurité du suffrage uni-sel par son président-fondateur, M. André oon, alors professeur à l'École des Sciences itiques, qui devint ensuite un vrai ministre préside aujourd'hui d'importants conseils dministration. Marcel Proust fut sans ute entraîné rue Serpente par ses camarades e chez Boutmy ». J'imagine que le spec-le dut le rendre malade d'un de ces fous s qui souvent l'agitaient comme une e d'asthme, au moment de lui suggérer e chronique humoristique et complimen-se, si révélatrice de son propre tempéra-nt.

Le sens de la caricature était en lui bien trop vivace, trop irrésistible, pour pouvoir jamais se réfréner entièrement sous sa constante crainte d'affliger les gens. Aussi essayait-il toujours de s'arrêter juste à la limite au delà de laquelle son ironie eût risqué de tourner à la médisance et, à cet instant, par un revirement d'abord insensible, mais qui le menait très vite dans les parages de la fadeur, il se mettait à assassiner de louanges, presque aussi redoutables que des sarcasmes, ses victimes inquiètes et d'autant plus déconcertées qu'il devenait alors à peu près impossible de démêler les nuances confondues de sa force comique et de son étourdissante bienveillance.

Dans cette chronique de la rue Serpente son « truc » consiste à masquer son irrespect de l'institution sous son respect des orateurs.

L'irrespect, d'abord :

Avec, peut-être même avant la gloire de l'acteur la gloire de l'homme politique est à la fois la plus retentissante et la plus directe, la plus prodigieusement enivrante qui soit. Il était donc tout naturel de voir les « gens du monde » désirer d'y participer et qu'après la comédie de société nous ayons

rlementarisme de salon — ou de conférence —, des jeunes gens avides — et exempts — d'honurs ou au moins de fonctions publiques, se donraient la joie de voter des lois, de constituer, de ıverser des cabinets, d'être enfin hommes poliues par plaisir, comme ils seront demain cochers ıateurs, et de conduire chacun à son tour dans voie de son rêve le mail de l'État. Ils connaîıt les joies de l'homme politique, celles de cteur aussi. qui, bourgeois paisible ce matin, a, ce soir, au Châtelet, général en chef, mais ıs armée, éloquent et inobéi, qui piquera fièreıt les flancs d'un cheval de cirque avec des épeıs en papier d'argent. Mais, dans une assemblée rlementaire fictive, la part d'illusions qui entre cément dans ce pouvoir de chacun et dans la e de tous, se tourne aisément en symbole, et le ectateur impartial qui entend proposer par un uvernement sans réalité, voit voter par une ambre chimérique des lois que personne ne songe exécuter, se demande s'il ne s'est pas trompé porte et s'il n'est pas en face du vrai Parleıt...

Le scrupule d'avoir infligé de trop cuisantes ratignures commence à s'insinuer ici dans me charitable de Marcel, mais continue lterner encore un peu avec de moqueuses resses ; il jure que « ces remarques faciles » sauraient s'appliquer à la conférence de rue Serpente, dont il a « d'excellentes

raisons pour ne dire que du bien », mais il se reprend aussitôt et rentre, comme involontairement, dans le ton enjoué et fantaisiste :

On ne me croirait pas si je disais que, même en m'exceptant, tous les membres sont doués d'un vrai génie politique, d'un sérieux sans bornes et d'une modestie sans exemples. Mais il y a une proportion très forte de jeunes gens très intelligents. Si l'on osait se permettre sur eux une seule plaisanterie bien sympathique d'ailleurs, ce serait à l'endroit de leur puissance d'illusion, de la persistante gravité et du naturel parfait avec lequel ils disent « Monsieur le président du conseil », « mon cher collègue », « mon long passé politique », « les haines séculaires du parti que vous représentez », « le gouvernement qui siège sur ces bancs a la France avec lui », toute une phraséologie à peine comique et très touchante, qui semble impliquer que, par un miracle hebdomadaire, la personne de ces députés, pas tous majeurs, se prolonge tout à coup le lundi soir dans le passé, s'enrichit de l'âme ardente et obstinée de leur parti depuis la Révolution... au moins. J'ai vu une fois, au bord de la mer, des petites filles qui jouaient. L'une, courant à petits pas, faisait une princesse en voiture. Une autre la rattrapait pour lui apporter un manchon oublié et elle criait de toutes ses forces : « Madame, Votre Altesse Royale a oublié son manchon. La Princesse a oublié son manchon. Votre manchon, ma Princesse. » La petite fille remerciait d'un sou-

e et prenait le manchon sans étonnement. Tel député de la rue Serpente à qui l'on dit : « Monur le ministre, prenez ce portefeuille. » Mais s ne sourient pas, c'est qu'ils travaillent au fond s sérieusement et que, sous l'éminente direction n homme supérieur, M. André Lebon, leurs ides ont pris beaucoup d'ampleur, de force et nme de valeur historique...

A ce tournant de chronique, Marcel s'enge résolument dans la voie des cajoleries paratrices ; il félicite cette jeunesse de se ontrer « beaucoup plus tolérante, beaucoup us pénétrée de l'importance de l'idée reliuse que la génération précédente » ; il umère ses orateurs et caractérise leur quence en termes choisis :

Le président du conseil, qui vient d'être renversé ur avoir soutenu les lois scolaires, M. Paisant, nonce et chante ses discours avec une force ace et calme qui est délicieuse. Il est le plus oile, le plus insinuant et fuyant tour à tour, le s harmonieusement changeant des orateurs de ue Serpente. On peut dire qu'il y exécute, avec ucoup de grâce et de souplesse, la danse Sertine. Ce qui ne l'empêche pas de savoir ce qu'il t et de sacrifier très généreusement son portelle à ses idées. M. de Calan est le grand leader la droite, d'une énergie sombre, d'une dialecue enflammée. M. de Torrès, le nouveau prési-

dent du conseil, est aussi très apprécié pour sa réell action sur l'auditoire. Mais M. de Soussay, trè fin, très énergique aussi, d'une grande élévatio de pensée, est peut-être plus modéré, plus ingé nieux, plus raisonnable. J'en dirai autant d M. Zevallos.

Mais j'aurais voulu savoir chanter les louange de M. Payen, qui a été le triomphateur de la der nière séance et de qui l'on ne saurait trop admire les idées si élevées, le talent si puissant et si char mant, la belle tenue à la tribune. Son discour était un chef-d'œuvre et une promesse de beaucou d'autres merveilles. Il semble que ce doive être u penseur, un orateur, un homme politique, simple ment.

MARCEL PROUST

P.-S. — On me dit que M. de Peyerhimof s'est à la dernière séance où je n'assistais pas, révélé u dialecticien et un orateur hors ligne.

M. P.

*
* *

La direction du *Banquet* s'émut, elle piqua sous l'article cette note sévère :

(1) *Le Banquet* croit intéressant de donner ce quelques renseignements sur cette assemblée où s trouvent sans doute quelques-uns de nos futur gouvernants. Mais il reste bien entendu que le

pinions exprimées dans un article n'engagent que signataire.

N. D. L. R.

Cette petite note en dit long sur la suspi-on qui, depuis l'origine du *Banquet*, pesait ır le trop « gentil » Marcel, accusé de com-romettre la dignité de notre Revue par des olitesses (que nous appelions des « flatte-es ») destinées à servir ses visées mondaines : s jolis portraits de femmes à la mode avaient it sourire, les innocents encouragements rodigués aux députés de la rue Serpente arurent blâmables.

A vingt ans, nous trouvions commode et ut simple de nous être hardiment emparés une parcelle du quatrième pouvoir, la resse ! Mais au même instant, par une justice singulière, il n'entrait point dans otre entendement que l'égale précocité de os émules, — dont les goûts s'orientaient lutôt vers les jouissances de l'exécutif, du gislatif, — pût mériter mieux que d'être ournée en dérision. En discernant les pro-esses de leurs jeunes talents, en leur décer-ant des éloges qui n'avaient rien d'immérité omme on l'a vu depuis par leurs carrières),

Marcel Proust, à notre gré, se faisait leur vil courtisan. Ah ! aucun d'entre nous n'eût été tenté de lui dire, comme le fraternel disciple de Daniel d'Arthez à Lucien de Rubempré : « Tu n'as que trop les qualités du journaliste : le brillant et la soudaineté de la pensée. Tu ne te refuserais jamais à un trait d'esprit, dût-il faire pleurer ton ami. » Nous lui adressions plus volontiers ce reproche : « Tu ne te refuserais jamais à un compliment, s'il devait te valoir un nouvel ami. »

Je ne sais si Marcel se sentit blessé par la petite note de désaveu. En tout cas, son nom ne figure pas au sommaire du numéro suivant, qui fut le huitième et dernier numéro du *Banquet* ; son abondante, poétique et spirituelle collaboration s'interrompt sur cette chronique, qui me ramène au souvenir de nos rudesses et de son aménité.

*
* *

A travers ces pages réveillées, on suit certains linéaments de l'œuvre future de Marcel Proust, et, de même que les cartons des grands peintres annoncent et permettent de commenter leurs tableaux célèbres, de même

s improvisations du *Banquet* peuvent four-r à son scoliaste d'utiles éléments de glose. est ainsi que je retrouve encore une ving-ine de lignes en petit texte qui m'avaient abord échappé : simple compte-rendu bliographique de *Tel qu'en songe*, caché à fin du numéro de novembre 1892. Ren-ant hommage à l' « admirable volume de ers » de M. Henri de Régnier, Proust écrit ne page digne d'alimenter les récents *Eclair-ssements* de M. l'abbé Bremond [1] au sujet la « poésie pure » :

... *Tel qu'en songe* prépare aux personnes qui aiment pas la poésie une déception plus cruelle core que l'inévitable déception inséparable pour ut bon esprit de la lecture d'un poème. Car géné-lement la poésie contient plus ou moins en disso-ion des éléments étrangers et qui font son aire... Mais, cette fois, rien de matériel où se crocher, rien qu'un infini bruissant et bleuâtre, létant l'éternité du ciel, vierge comme la mer, ns un vestige humain, sans un débris terrestre. ais aussi, ceux qui aiment la poésie y pourront ver sans fin comme s'ils voguaient sur la mer sur les vers de Baudelaire, de Lamartine ou de gny. Car Henri de Régnier est le pair de ces nds poètes et siégera dans notre admiration

. « Certes oui ! », répond M. l'abbé Henri Bremond dans *Prière et sie*, où il commente cette page « dénichée » de Marcel Proust.

bien au-dessus des Parnassiens en apparence inaccessibles...

Au-dessus de ce qu'on appelle généralement intelligence, les philosophes cherchent à saisir une raison supérieure une et infinie comme le sentiment, à la fois objet et instrument de leurs méditations. C'est un peu de cette raison, de ce sentiment mystérieux et profond des choses que *Tel qu'en songe* réalise ou présente [1]. — M. P.

Cette « raison supérieure » qui dépasse l'intelligence, ce « sentiment mystérieux et profond des choses », ne convient-il pas de voir là aussi « l'objet et l'instrument » des méditations de Marcel Proust, telles que lui-même les réunira dans *A la recherche du Temps perdu* ?

IV. — Avertissements.

Hélas ! j'ai relu aussi mes articles du *Banquet* ; ils sont détestables et je rougirais de leur médiocrité si, par bonheur, mon cas

1. Fernand Gregh m'écrit : « La fin de l'article sur Régnier doit être corrigée ainsi : « réalise ou *pressent* ». Je me rappelle que j'avais trouvé *in petto* que cela faisait pléonasme, *réalise* ou *présente*, et Proust m'avait expliqué qu'il y avait faute d'impression ».

L'avouerai-je ? ce *pressent* ne me satisfait qu'à demi, car il mène à « pressentir un sentiment », ce qui ne paraît pas excellent. N'importe : voici, grâce au fidèle souvenir du poète, une faute d'impression corrigée après trente-quatre ans ; c'est un record.

ersonnel n'était dépourvu de toute impor-ance. Mais je me vois contraint de parler le l'un d'eux dans la mesure strictement écessaire pour rendre intelligible la clair-oyante lettre de remontrances que ce téméraire article m'attira de la part de Marcel Proust.

En 1892, il régnait une grande animation armi la jeunesse que se disputaient différentes écoles littéraires. Le *Mercure de France* demeurait la citadelle imprenable des meilleurs poètes symbolistes. La *Revue blanche* des frères Natanson allait bientôt s'attacher, comme secrétaire de rédaction, le mallarméen Félix Fénéon, illustre par la précision de son langage et la qualité de son sourire : elle groupait déjà Paul Adam, Lucien Muhlfeld, Léon Blum, Romain Coolus, Camille Mauclair, André Picard, Alfred Athis, Maurice Beaubourg, et s'annexait le satirique *Chasseur de Chevelures*, rédigé par Tristan Bernard et Pierre Veber; sa prédilection allait aux auteurs scandinaves. A l'antipode de la *Revue blanche*, Maurice Pujo, dans *l'Art et la Vie*, lançait au Quartier Latin un néo-romantisme : son grand homme était le mystique Novalis. Au *Banquet*, le nôtre fut un autre poète et mora-

liste allemand, Frédéric Nietzsche. Et pourtant, Fernand Gregh expliquerait mieux que moi que *le Banquet*, fondé en réaction contre le symbolisme, se proposait de renouer avec la pure et riche tradition française, par une intelligente fusion du classicisme et du romantisme.

Je crus probablement servir la cause du *Banquet* en publiant un article intitulé *la Situation en littérature*. Cet abracadabrant « manifeste » débutait par une pétulante défense de Maurice Barrès contre ses adversaires du moment, les paladins de la « renaissance idéaliste » ; s'étendait en considérations affligées et véhémentes sur la banqueroute de toutes les écoles (symbolisme, naturalisme, dilettantisme) ; invoquait le « mâle bon sens » de Sarcey, loué avec excès pour avoir poussé ce cri frénétique : « Assez de Shakespeare, assez d'Ibsen, assez de Tolstoï, assez de Mæterlinck. Rentrons en France, que diable ! » Enfin, l'article offrait au lecteur une salade de noms stupéfaits d'être réunis par mes goûts disparates — Frédéric Nietzsche, Paul Radiot, Maurice Barrès, Edmond About — et terminait en fanfare, sur un couplet à la gloire de Voltaire.

Ce résumé, dont je m'excuse, était indis-ensable pour éclairer l'utile et mordante çon de critique que, sous forme de lettre, reçus aussitôt de Marcel Proust exaspéré :

Lettre.

[*Juillet* 1892].
Ce vendredi.

« Mon cher Ami,

« J'ai lu ton spirituel article du *Banquet* pensant que tu te moquais un peu de nous l'écrivant. Pourtant, comme je n'en suis s sûr, je veux t'en parler un peu. Je pense mme toi que toutes ces écoles qui pré-ndent ruiner la précédente ne valent pas and'chose. La raison, je pense, c'est qu'elles font une idée trop matérielle de la souve-ineté littéraire. Zola dit très naturelle-ent : « Je suis sûr de rester encore assez ngtemps au pouvoir. Les autres partis téraires n'ont pas assez de cohésion pour llier les suffrages. Comment s'empare-nt-ils de la place ? » D'autres fois, ce nt des comparaisons commerciales. Souvent ssi la critique de l'école précédente est

une sorte de débinage, comme dans une conversation mondaine (il y a d'ailleurs ici une action réciproque du monde sur la littérature.) Mais alors je ne comprends pas que tu juges précisément la littérature de cette façon dans un article là-dessus. Les images sont toutes aussi matérielles. A la fin encore, l'allusion à l'abbé Sieyès montre que tu n'as pas bougé de ce point de vue. A moins que ce ne soit une pure fumisterie, je ne peux pas comprendre tout cela. (Il est vrai que l'éloge de Sarcey semble indiquer que c'est plutôt une fumisterie, mais j'invoquerai ici l'autorité de cet écrivain si délicat et je te dirai avec lui : « Nous aimerions bien savoir sur quel pied danser. ») Enfin cet éloge de Voltaire a l'air d'appliquer la recette : admirer les choses démodées est encore plus élégant que d'être à la mode, et d'ailleurs cela devient très vite la mode. Ainsi, quand on commença à admirer Wagner, les ex-wagnériens préfèrèrent Beethoven, puis Bach, puis Haendel. Après cela je ne sais plus [1]. C'est tou-

1. Comparer ce passage de *Guermantes* : « Je savais que ce n'était pas seulement entre les œuvres, dans la longue série des siècles, mais jusqu'au sein d'une même œuvre que la critique joue à replonger dans l'ombre ce qui depuis trop longtemps était radieux et à en faire sortir ce qui semblait voué à une obscurité définitive. Je n'avais pas seulement vu Bellini, Winterhalter, les architectes jésuites, un ébéniste

ours cette conception matérielle (si j'ose par-
er un instant comme ton Sarcey) de la littéra-
ature et de l'art. Enfin tu es bien dur pour
Desjardins. Sans m'arrêter à ce qu'il y a
'irrévérencieux dans « l'éteignoir de la foi »,
e penses-tu pas que celle de Desjardins
st une lumière de la raison à côté du scep-
icisme de Barrès ? Au moins c'est la Raison
ui décide : ne nous fions pas à la raison.
Et c'est énorme auprès de ce que dit la raison
e Barrès.

« Mais tu dois bien rire en lisant tout cela,
uisque sans doute tu as voulu seulement
laisanter et user de ton autorité pour « relan-
er » About et pour tomber Desjardins.

« Ton bien dévoué

« Marcel Proust. »

Sur un point, Marcel se trompait : sa lettre
e me fit point rire ; elle me fit prendre au
ontraire mon malheureux article en dégoût,
'aurais voulu pouvoir l'arracher de la col-
ection du *Banquet*.

e la Restauration, venir prendre la place de génies qu'on avait
ts fatigués, simplement parce que les oisifs intellectuels s'en étaient
tigués, etc. » (*Guermantes*, t. II, 1921, p. 145.)

*
* *

Cette lettre n'est pas le seul « autographe » que j'aie sauvé cette année-là. Un jour, sans y trouver personne, Marcel Proust était passé deux fois dans les bureaux du *Banquet*, où il griffonna un billet destiné à celui d'entre nous qui surviendrait le premier. C'est moi que le hasard amena, et il me tendit son billet inachevé :

LE BANQUET
PUBLICATION MENSUELLE
71, *passage Choiseul*, 71

Paris, le ..... 189...

« Venu ce matin à midi moins le quart.

« Venu cette après-midi. Resté une heure. J'ai cherché la maison de Gregh dans tout le boulevard Haussmann.

« Amitiés.

« Marcel Proust.

« Je voudrais faire une chose en collaboration avec Gregh ou Halévy, en collaboration assez distincte : par exemple, chacun un discours académique, Halévy (Daniel) me recevant à l'Académie par exemple. Que le jeune... »

Marcel Proust, à peine majeur, songeait-il l'Académie française ?

Ce billet me rendit rêveur : je compris ur la première fois que ses légitimes aspi-ions n'étaient pas seulement mondaines ; 'il avait fait choix du métier d'écrivain ; 'il ne se résignerait pas à rester classé, ute sa vie, comme un délicieux amateur.

CHAPITRE IV

OMBRES CHINOISES AU « CHAT-BOURBON »

(Mars 1897*)*.

Les *Plaisirs et les Jours* parurent en 1896.

A ce charmant livre de début d'un jeune homme très doué, on ne pouvait guère reprocher qu'un certain abus de délicatesse ou de maniérisme, mais l'ouvrage semblait réunir mille attraits suffisants pour capter le suffrage des salons. Marcel Proust avait naïvement tout mis en œuvre pour leur plaire, ce qui n'est pas toujours le plus sûr moyen de les conquérir.

Mme Arman de Caillavet, qui prit constamment un noble plaisir à aider ses jeunes amis, avait discerné qu'un Marcel Proust valait d'être introduit dans la littérature sous le patronage du grand écrivain qui régnait dans sa maison. Grâce à sa clair-

oyante influence, Anatole France consentit écrire une préface complaisante et un peu sse. Imprimé sur beau papier, le livre était lustré par Mme Madeleine Lemaire. Des èces pour piano, par Reynaldo Hahn, nveloppaient de leur commentaire musical s chantantes modulations des *Portraits* en ers de peintres flamands, que Marcel avait êlés à ses proses du *Banquet* et à des contes édits. Le prix du volume fut fixé à 13 fr. 50, mme considérable pour l'époque, car le franc e ce temps-là était vraiment l'équivalent de ne sais combien de milligrammes d'or.

Malgré sa générosité célèbre, Marcel Proust vit contraint de renoncer à la dépense cessive que lui eût infligée l'envoi d'une luxueuse publication à tous ses amis déjà op nombreux. Souhaitons que les belles mes favorisées par lui en 1896 aient commis que l'hommage de son premier livre, ns l'édition originale [1], avec une somptueuse dédicace de l'auteur, représentait une politesse » plus précieuse pour leur gloire ue le don de quelques roses ou d'un sac de arrons glacés !

. *Les Plaisirs et les Jours* ont été réédités en 1924 par la « Nouvelle vue Française ».

La foule des amis sacrifiés dut se contenter d'excuses compliquées, infinies, mais si douloureusement sincères et ingénieusement éloquentes que, par un curieux phénomène de mimétisme, le profond et irrémédiable désespoir témoigné par Marcel gagnait peu à peu ses interlocuteurs : on se sentait en faute, on était tenté de s'excuser à son tour du chagrin qu'on lui avait involontairement causé en s'abstenant de le remercier d'un envoi qu'il n'avait pas pu vous faire.

*
* *

Grâce à Jacques Bizet, alors étudiant en médecine, heureux d'accueillir et de fêter ses amis, notre petit groupe de jeunes gens possédait un nouveau centre de réunion depuis la disparition du *Banquet*.

Non loin de son hôpital, l'Hôtel-Dieu, Jacques Bizet avait découvert et loué, au dernier étage d'une vieille maison respectable de l'île Saint-Louis, un petit atelier dont la fenêtre ouvrait sur une étroite terrasse, d'où la vue sur Paris était sublime. Il en fit son cabinet de travail et sa « garçonnière ». Chaque vendredi soir, il y recevait ses amis

t les amies de ses amis. Tout se transforme, ien ne dure : la continuité des soirées du Quai-Bourbon ne s'est guère maintenue qu'un n ou deux. Mais cette brève période a suffi our qu'un grand nombre de passants soient nontés un soir à l'atelier de Jacques Bizet, ù l'on fumait des cigarettes en bavardant ur la politique et la littérature du moment, armi de gais compagnons et d'aimables eunes femmes insouciantes. Je me souviens 'une jolie bouquetière qui adorait le maître lu logis, d'une petite actrice au fin museau le souris dont l'attrait piquant suscitait de andides rivalités. On respirait là une saine tmosphère de confiance réciproque et de ibre intelligence, — l'air de Paris, — et, 'il ne fallait consulter que les survivants de otre génération maintenant décimée, la ieille maison respectable de l'île Saint-ouis aurait assurément droit à sa petite laque commémorative.

Bien entendu, les amis de la première eure, — ceux de Condorcet et ceux du *Banquet*, — formèrent le noyau des visiteurs dèles qui ne manquaient jamais une réu-ion du vendredi soir et venaient volontiers âner au Quai-Bourbon dans l'après-midi,

en sortant d'un cours ou d'un laboratoire. On y rencontrait aussi des étudiants en médecine, nouveaux intimes de Jacques Bizet. La présence d'invités de choix avivait souvent l'animation de ces soirées : Jean de Tinan, Ernest La Jeunesse ne se déplurent point parmi nous ; on réussit même à attirer Alfred Jarry. Enfin Jacques Bizet venait de se lier d'amitié et il nous lia tous avec un jeune poète pas encore célèbre, André Rivoire, dont les autres poètes du cénacle, — Fernand Gregh, Amédée Rouquès, Louis de la Salle, — s'accordaient à trouver le talent exquis.

Je ne crois pas que Marcel Proust ait jamais paru à l'atelier de Jacques Bizet : il se sentait apparemment plus de goût pour les salons du faubourg Saint-Germain, où il commençait à rencontrer les jeunes gens titrés dont il a plus tard ranimé la physionomie dans son personnage de Saint-Loup : ceux-ci l'intéressaient davantage en le renseignant sur les usages ou les anecdotes de ce « grand monde » qu'il se disposait à étudier avec la patience d'un entomologiste penché sur les coutumes de certaines tribus aristocratiques de fourmis. Peut-être éprouvait-il aussi près d'eux la douceur d'un

ccueil plus enthousiaste, plus affable, plus ıdulgent, moins raboteux que le nôtre, et insi plus compréhensif. Mais si la nécessité que nous ne parvenions pas alors à nous xpliquer) s'imposait à lui de s'engager avantage « du côté de Guermantes », — ındis qu'à son gré nous glissions vers la ohème, — nous ne cessions point pour cela e suivre son ascension à distance, d'un œil musé ; nos regards ne se détachaient pas e sa fascinante personnalité ; notre souriante mertume d'être « snobés » se teintait, à ose égale, d'admiration et d'ironie.

Cette combinaison de sentiments se traıisit, non sans éclat, dans un épisode de otre vie d'étudiants, épisode qu'il me faut ɔnter pour que le lecteur puisse saisir la uance du désaccord qui cheminait entre Iarcel Proust et le petit groupe dont son bsorbante vocation d'analyste des mœurs ıondaines l'obligeait à se libérer.

*
* *

Jacques Bizet eut un jour l'idée de transɔrmer son atelier en théâtre d'ombres chiɔises. Il fit l'achat d'une superbe lanterne

magique, dont la lumière était produite par un gros tube d'acétylène, que nous contemplions tous avec une crainte respectueuse car il affirmait que, si ce tube recevait un choc, la maison sauterait en nous ensevelissant sous ses décombres. Cette perspective sans agrément, mais que notre optimisme refusait d'envisager avec sérieux, bien qu'à tout prendre elle parût assez plausible, n'avait pu nous détourner de nous associer à un projet si attrayant pour nos loisirs.

Un théâtre doit porter un nom. Or, il s'agissait de baptiser un théâtre d'ombres chinoises. Le grand souvenir du *Chat-Noir* dictait notre choix : notre théâtre s'appela le *Chat-Bourbon*.

Un théâtre doit avoir une affiche. Jacques Bizet s'offrit à monter un charmant poème d'André Rivoire, *Berthe aux grands piés*, « légende illustrée en une vingtaine de tableaux », et me proposa de collaborer avec lui à une revue de fin d'année.

Nous décidâmes, Jacques Bizet et moi, d'écrire une revue très libre, très impertinente, très « aristophanesque » enfin, pour employer l'adjectif qui a toujours séduit la secrète ambition de tous les revuistes.

l'exemple de cette plèbe antique qui ne ménageait point ses lazzis aux généraux vainqueurs, notre satire ne devait pas épargner les jeunes triomphateurs littéraires de l'année, qui, par une heureuse rencontre, étaient presque tous des habitués de l'atelier de l'île Saint-Louis. L'an 1896 avait vu se fixer sur le poète Fernand Gregh ces « premiers regards de la gloire » qui, selon Vauvenargues, sont plus doux que les feux de l'aurore : le retentissement d'un brillant article de M. Gaston Deschamps, critique du *Temps*, sur son printanier volume de vers, *La Maison de l'Enfance*, d'une fraîcheur si capiteuse, fit instantanément resplendir sa renommée. Au même moment, Ernest La Jeunesse était devenu un paradoxal prince balzacien de la Chronique et du Boulevard ; on pouvait espérer que le bizarre garçon, qui mérita mieux que son sort, aurait la chance de voir se renouveler le succès de son premier livre, d'une amusante effronterie, *Les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires Contemporains*. Sans crainte du tumulte, notre ami Lugné-Poe (encore un « ancien » de Condorcet, disciple de M. Jallifier) avait osé représenter, à l'Œuvre, le

cocasse ou sublime *Ubu Roi*, d'Alfred Jarry Enfin Marcel Proust poursuivait au loin un sorte de carrière aérienne, offrait aux salon *les Plaisirs et les Jours*... Que de « scènes d revue » tentèrent notre imagination !

La revue s'intitula *les Lauriers sont cou pés*... Je me garderai bien de m'appesanti sur cette fantaisie d'atelier, dont les trait ont subi l'injure du temps. Silhouettes e décors furent dessinés, découpés par de artistes amis, J.-L. Forain, Jacques-Émil Blanche, de Ochoa, Paul Baignères, Loui Bouwens, Henri Evenepoel, Amédée et Charle Rouquès. La troupe se composait de nou tous et de deux gentilles petites chanteuses Les rôles furent distribués à chacun suivan ses talents, et notre ami Léon Yeatman, qu imitait à s'y méprendre la voix et les into nations de Marcel Proust, accepta cet emplo important (après un peu de résistance toute fois, car il craignait de fâcher Marcel). Notr premier acte eut pour décor allégorique l parc de la Maison de l'Enfance, où défilaien des ombres profilant François Coppée, Gasto Deschamps, Fernand Gregh, Ernest La Jeu nesse, Marcel Proust, Napoléon Ier, Mauric Barrès, Jacques Blanche, Henri de Régnier..

e hasard d'une scène évoquant les débuts
téraires de Marcel Proust pourrait seul
uver d'un oubli total ce divertissement
hémère.

Mais à quoi bon l'analyser, cette scène ?
le fit de la peine à Marcel Proust, voilà ce
'il suffit de retenir. En vérité, notre pas-
che de son langage et de sa politesse dans
monde, nos plaisanteries sur son « sno-
sme » ou sur le prix inabordable de son
re [1], tout cela était fort anodin : « Il y a
petits défauts, a dit La Bruyère, que l'on
andonne volontiers à la censure, et dont

. Pour que le lecteur n'ait aucun doute sur l'innocence de nos sseries », je citerai ici le passage le plus vif de la scène :

ROUST, *s'adressant à Ernest La Jeunesse.* — Est-ce que vous l'avez mon livre ?

A JEUNESSE. — Non, Monsieur, il est trop cher.

ROUST. — Hélas ! c'est ce que tout le monde me dit... Et toi, gh, tu l'as lu ?

REGH. — Oui, je l'ai découpé, pour en rendre compte.

ROUST. — Et toi aussi, tu as trouvé que c'était trop cher ?

REGH. — Mais non, mais non, on en avait pour son argent.

ROUST. — N'est-ce pas !... Une préface de Monsieur France, ancs... Des tableaux de Madame Lemaire, 4 francs... De la musique Reynaldo Hahn, 4 francs... De la prose de moi, un franc... Quelques s de moi, cinquante centimes... Total treize francs cinquante, ça ait pas exagéré ?

A JEUNESSE. — Mais, Monsieur, il y a bien plus de choses que ça s l'*Almanach Hachette*, et ça ne coûte que vingt-cinq sous !

ROUST, *éclatant de rire.* — Ah ! que c'est drôle !... Oh ! que ça me mal de rire comme ça !... Comme vous avez de l'esprit, monsieur Jeunesse ! Comme ça doit être amusant d'avoir de l'esprit comme s ! Est-ce que vous voyez toujours beaucoup Napoléon ?

a scène évoluait ensuite sur le cas d'Ernest La Jeunesse. Ces agues » peuvent paraître un peu grosses, mais leur gaieté était sans

nous ne haïssons pas à être raillés : ce son de pareils défauts que nous devons choisi pour railler les autres. » Jacques Bizet e moi, nous avions choisi, pour les railler, le « petits défauts » de tous nos personnages Mais, surtout lorsqu'il s'agissait de Marce Proust, cette tentative dénotait l'imprudenc d'un âge sans pitié. Notre amitié, notr admiration, une psychologie plus nuancé auraient dû nous interdire à son égard de moqueries même affectueuses, en considé ration de ce qu'il y avait d'exceptionnelle ment tendre et d'ultra-sensible dans s nature. Mieux armé que personne au mond pour faire rire d'autrui s'il l'avait voulu Marcel Proust ne cédait qu'à regret à c penchant condamnable, et je ne crois pa qu'il ait jamais volontairement raillé aucu de ses amis en public ; mais, par un légitim besoin de réciprocité, il souffrait de l moindre ironie comme d'une injustice dou blée d'une sottise. Échappant en cela au dia gnostic de La Bruyère, il « haïssait à êtr raillé », fût-ce sur de petits défauts, qu'i n'abandonnait point volontiers à notre cen sure.

Il avait trop de dignité pour faire entendr

cune plainte, mais il s'abstint d'assister spectacle du *Chat-Bourbon*. Ce spectacle donné trois soirs de suite — les 18, 19 20 mars 1897 — avec assez d'applaudisse-nt pour récompenser Jacques Bizet d'avoir t branle-bas dans son atelier, en osant nvier Tout-Paris à l'île Saint-Louis. Le ccès de cette fête insulaire inspira à *la e Parisienne* un écho flatteur, qui caressa licieusement notre vanité : nous avions ıt juste vingt-quatre ans, et nous n'étions s des auteurs blasés. Fernand Gregh tint piano, trois soirs de suite ; il avait composé e « musique impromptue » pour *Berthe x grands piés*, la poétique « légende » de n rival André Rivoire, au seizième tableau laquelle on entendit une mélodie d'Henri baud, alors pensionnaire de la Villa Mé-is, qui m'écrivait de Rome pour se plaindre 'on le laissât sans nouvelles de nos soirées. tte récitation de *Berthe aux grands piés* chanta l'assemblée et « lança » très heu-ısement le nom du tendre et subtil poète dré Rivoire. Après l'entr'acte, Fernand egh revenait s'asseoir au piano pour compagner la revue, ce qui lui donna ccasion de montrer son excellent carac-

tère ; car je puis bien convenir à présent que nos couplets de revue, sans être méchants, mettaient assez vivement à l'épreuve la patience du jeune et célèbre auteur de *la Maison de l'Enfance*. Or, l'humeur de Gregh ne s'assombrit que vers la fin de la première soirée, ou « répétition générale » : dans une taverne de Montmartre où nous étions allés souper, il y eut un débat orageux, mais qu'apaisa l'habile et conciliante intervention d'un témoin narquois, le souriant Jean de Tinan... Tout s'acheva dans un joyeux vacarme nocturne de serments d'amitié, et le lendemain soir Fernand Gregh, spirituellement héroïque, reprit sa place de martyr au piano du *Chat-Bourbon*.

Trente ans ont passé sur ces chansons, la prescription est acquise, et je ne me soucie plus guère d'avoir, en compagnie de Jacques Bizet, — qui fut un cœur d'or, de la plus joyeuse et délicate bonté, — taquiné notre ami Gregh : il était apte à se rebiffer et ne dut point souffrir à l'excès d'une satire qui n'était, à tout prendre, que la très honorable rançon de sa gloire rapide. Mais je me suis repenti et me repens encore d'avoir affligé Marcel Proust : il ne fallait jamais affliger

rcel Proust, son affliction était trop intense;
n'y avait point de commune mesure entre
frivolité de nos brimades et le sérieux de
inquiétude pensive.

*
* *

Pourtant, dans notre petit clan amical,
x moments divers de notre jeunesse, une
te de fatalité a souvent poussé tel ou tel
nous à quelque offensive entreprise sans
ention de nuire, mais dont les suites deve-
ent un instant funestes (je dis un instant
lement, afin de ne rien exagérer) pour le
os de l'être d'exception sur lequel notre
gement, condamné à un pénible état
nstabilité perpétuelle, oscillait sans cesse.
s jeunes gens préfèrent pouvoir classer
nmairement les compagnons de vie que
r destine le hasard des générations : ils
ulent des affinités complètes ou des anti-
hies intégrales, c'est bien plus commode !
, en présence de Marcel Proust, rien de
eil n'était possible : il nous irritait presque
ant que nous l'admirions, ce qui n'est
peu dire, et chaque fois que d'instinct
us l'avions heurté, nous nous sentions

contraints de reviser intérieurement notre sentence.

Je récapitule ici nos torts collectifs à son égard, ou du moins les torts dont j'ai conservé le souvenir. — A Condorcet, en 1888, c'est le lycéen Daniel Halévy qui « mystifie » le lycéen Marcel Proust en s'abstenant, pendant un mois, de lui dire bonjour. Proust, encore novice dans ses déceptions d'amitié, prend un médiateur, m'adresse ces lettres pathétiques où de bons juges ont vu s'annoncer, se torturer déjà cette « susceptibilité » d'écorché qui l'a supplicié toute sa vie. — Un peu plus tard, en février 1893, c'est la petite « note de la rédaction », due à la plume experte de Fernand Gregh, qui dégage *le Banquet* des louanges prodiguées par le chroniqueur Marcel Proust aux « députés de la rue Serpente ». Cette fois, Proust se tait, mais ne collabore plus. — Nous vieillissons de quelques années, et le spectacle du *Chat-Bourbon* avive le malaise de Marcel, blessé d'être pris pour cible : Jacques Bizet et moi, nous portons la responsabilité de l'anodine caricature. Cette fois encore, Proust se tait, évite de se plaindre à nous, disparaît. Mais Paris est petit et nous renvoie l'écho

sa tristesse. Comme à dix-sept ans, j'ima-
ne qu'il dut murmurer son cri éploré :
e les trouvais si gentils ! »

Peut-être ces nuages vite dissipés, bientôt
formés, pour s'évanouir puis se reformer
core, sont-ils restés visibles à Marcel Proust
ns le lointain, lorsqu'il écrivit dans *Guer-
ntes*, à propos de « brouilles intermit-
ntes » entre ses propres personnages, que
'opinion que nous avons les uns des autres,
rapports d'amitié, de famille, n'ont rien
fixe qu'en apparence, mais sont aussi
ernellement mobiles que la mer ». Et je
rais tenté de découvrir une excuse à nos
patiences de jeunesse envers un être si
re, dans la sérénité de sa remarque des
unes filles en fleurs : « La variété des
fauts n'est pas moins admirable que la
nilitude des vertus. Chacun a tellement les
ns que, pour continuer à l'aimer, nous
mmes obligés de n'en pas tenir compte
de les négliger en faveur du reste. La
rsonne la plus parfaite a un défaut qui
oque ou qui met en rage. »

Oui, vers la vingt-cinquième année, les
perfections de Marcel Proust nous « cho-
aient », nous « mettaient en rage » (vou-

lions-nous donc qu'il fût parfait ?) Nous avons réussi, par bonheur, à comprendre plus tard que, pour continuer d'aimer, d'admirer sa personne et son œuvre, il fallait oublier ces imperfections, « n'en pas tenir compte et les négliger en faveur du reste ». Mais, lorsque nous avons enfin senti cela pleinement, nous qui avions eu cette chance imméritée de le connaître à ses débuts et qui aurions pu contribuer à rendre sa jeunesse plus douce, Marcel Proust allait entrer pour toujours au séjour des Immortels, au véritable Royaume des Ombres.

MARCEL PROUST
PEINT PAR LUI-MÊME

Je vis dans un sanctuaire, au milieu d'un spectacle.

M. P.
(Revue Lilas)

CHAPITRE V

AMITIÉ ET LES LETTRES DE MARCEL PROUST

Lorsque je me souviens de tant de petits sauts livrés, entre la seizième et la vingt-quième année, à la sensibilité de Marcel oust, trop différent de mes autres amis de moi-même, je suis surpris que nos brouilles intermittentes » n'aient point généré un jour en une grande brouille ns pardon. Cela ne s'est pas produit, par racle, et j'attribue ce miracle au génie l'amitié qui habitait son âme.

Dans la vie de la plupart des hommes, moment survient où le passage de la jeu-sse à la maturité, dénouement morose l'agréable période des travaux désinté-ssés et des joies faciles, la diversité des rrières, le hasard des amours, oui, un oment où tout cela risque de séparer

à jamais les meilleurs amis d'enfance et de collège. Pour employer des locutions toutes faites, mais bien faites, chacun « cherche à faire sa vie », adopte des amis nouveaux, « perd de vue » les autres, les rejoint à l'occasion sans trop de plaisir ni de déplaisir, s'extasie près d'eux au mirage des jeunes années mortes, jure qu' « il faudra se revoir », retourne le lendemain à d'absorbantes occupations. La vie des humains est trop fugitive pour le loisir d'accumuler les amitiés de plusieurs âges. Mais quelle récompense trouvent en elles-mêmes les amitiés qui réussissent, par exception, à durer autant que la vie !

La vie de Marcel Proust fut encombrée et brève. Le renouvellement de ses amitiés fut une loi de cette existence dominée par la curiosité de connaître à fond le secret des cœurs dissemblables. Mais la puissance des premiers sentiments éprouvés par lui à l'éveil de l'être s'est prolongée spontanément au point de renaître, sans le moindre effort, dans ces deux cents premières pages de *Swann*, qui contiennent assurément la plus extraordinaire résurrection d'impressions d'enfance que possède aucune littérature, et qui resteront peut-être son plus incontes-

able chef-d'œuvre. Et comment l'auteur es *Jeunes filles en fleurs* ne se serait-il pas ouvenu qu'aux Champs-Elysées j'avais été témoin de son « flirt » innocent avec Gilerte [1], le confident de ses premières admiations littéraires, le cadet qu'il se plaisait guider dans la lecture des poètes ? Je me appelle bien, moi dont la mémoire n'eut amais la plénitude de la sienne, un papier riffonné par lui vers treize ou quatorze ans, ù deux mots parurent si jolis, si vrais, si leins de rêve à mon imagination d'enfant ue je puis les citer encore, en me doutant ien que le lecteur sourira peut-être de ces xagérations : Marcel avait simplement noté « granit rose » de l'Arc de Triomphe, sous n effet de crépuscule. Je me rappelle aussi os premières émotions d'ordre historique, orsqu'un jour on nous nomma aux Champslysées le duc d'Aumale qui passait en se irigeant vers l'avenue Gabriel ; puis, une utre fois, le maréchal Mac-Mahon, qui faisait promenade à pied avec la maréchale. e suppose que Marcel avait enregistré tous

1. Il s'en est souvenu ; mon exemplaire des *Jeunes filles en fleurs* rte cette dédicace : « A Robert Dreyfus, en souvenir des jeunes es des Champs-Élysées et des bals, etc. », avec une allusion au nom ritable de la jeune fille qu'il aimait aux Champs-Élysées

ces lointains enfantillages comme autant de bons points à mon actif et que plus tard, dans la vie, s'il continua de me témoigner toujours tant d'affectueuse sollicitude, c'est parce qu'il devinait que je n'avais pas oublié non plus l'intimité de notre enfance et parce qu'il savait que, malgré les dissentiments passagers de notre jeunesse, je ne méconnaîtrais jamais la valeur de son amitié.

J'ai très rarement revu Marcel Proust, entre l'époque du *Banquet* (1892-1893) et sa mort (novembre 1922). Mais, pendant ces trente années, un lien subsista entre nous : sa correspondance.

*
* *

Marcel Proust est probablement l'écrivain de ce temps qui aura laissé la plus grande abondance de lettres intimes. Et quelles lettres ! Des lettres où il voulait toujours tout dire, comme dans ses livres, et où il y réussissait grâce à une infinité de parenthèses, de sinuosités et de repentirs. Des lettres où sa volonté d'enjôler la vanité du destinataire cédait soudain à l'irrésistible élan d'une flèche d'ironie partie toute seule,

ais guidée par sa clairvoyance, qui entrait fond dans la cible de cette vanité. L'archer i-même ne paraissait pas s'en apercevoir ; moins pourtant que, par un raffinement e feinte ingénuité, il ne s'avisât d'inter-réter sa propre moquerie en lui donnant n tour si paradoxalement complimenteur ue le pauvre destinataire effaré se sentait evenir, sans rémission, le plus ridicule per-nnage du monde. Des lettres insensées et eriques, qui fondaient sur vous à l'impro-iste, alors que depuis des mois ou des nnées on n'avait plus entendu parler de arcel Proust, avec qui on se trouvait rusquement engagé dans une correspon-ance inopinée, impérieuse, interrogante, aletante, — les lettres succédant sans pit aux lettres, les malentendus de détail enant se greffer sur l'échange de vues ini-al, — jusqu'au moment où le destinataire bloui, mais épuisé, demandait grâce et se écidait à donner raison en tout à Marcel, utôt que de prolonger un débat inextri-ble qui menaçait d'accaparer la vie entière ; près quoi tout rentrait, pour longtemps, ns le silence accoutumé. Des lettres ingé-euses, spirituelles, profondément affec-

tueuses, qu'il terminait volontiers par une formule de « tendresse », mot usuel de sa part et qui s'imposait à son choix comme le mieux ajusté à la douceur, à la bonté de sa nature. J'ai rarement reconnu dans le courrier du matin mon adresse tracée sur une enveloppe par la longue et flexible écriture de Marcel Proust sans ressentir aussitôt le plaisir d'une surprise mêlée, l'avouerai-je ? de quelque inquiétude : « Que veut-il encore ? Que va-t-il me dire ? Il faudra lui répondre ! A quelle tâche excédant mes forces va-t-il contraindre ma paresse ? »

A propos des *Lettres à la Fiancée*, de Victor Hugo, un poète me disait un jour en souriant : « Visiblement, le père Hugo n'aimait pas à écrire des lettres ; moi non plus... ». Bien différent de ce poète et de Victor Hugo, Marcel Proust n'aurait certainement pas pu se livrer à une telle profusion de correspondance, s'il n'en avait pas retiré de magnifiques satisfactions.

L'art épistolaire semblait avoir été inventé pour l'épanouissement de ses facultés discursives ; mais, en outre, un courrier lourd et varié le divertissait de son emprisonnement de malade, préparait à sa pensée un

mulant aussi nécessaire et moins nocif
e la caféine. On sait qu'au cours des vingt
rnières années de sa vie, sa déplorable
ité, une hygiène bizarre ont à peu près
ranché Marcel Proust de la vie sociale.
r un étrange renversement de la grande
naturelle qui commande aux hommes
régler leur activité sur la marche du soleil,
e persuada — vers 1902 ou 1903 — qu'il
fallait se claustrer le jour, n'ouvrir sa
rte qu'en pleine nuit pour recevoir quel-
es intimes, plus rarement pour sortir lui-
me. Cette décision fut-elle prise sous l'em-
e d'une suggestion purement imaginative,
en pleine intelligence d'un organisme qui
ouait toute la sage expérience de la science
dicale ? En tout cas, Marcel Proust crut
ılager de cette manière, et peut-être sou-
eait-il réellement la souffrance de ses
focations chroniques par la seule méthode
pût lui convenir, parce qu'il l'avait
entée.

l fallait que la tentation fût bien forte
ır qu'il acceptât de renoncer ainsi à la
iété de presque tous les êtres diurnes.
ıls, de rares amis purent fidèlement s'ac-
ıtumer à venir lui insuffler un peu d'air

du dehors en sortant du spectacle, ou après un dîner en ville. Je connais une maison où l'on chérissait Marcel Proust comme un fils, mais où l'on tremblait un peu lorsqu'il faisait téléphoner dans la soirée par Céleste, pour demander la permission de venir à une heure très tardive : on savait d'avance qu'ignorant de la durée il prolongerait indéfiniment sa visite ; amusant et tendre comme il était, jamais on ne se résoudrait à écourter — en le congédiant — le plaisir de sa présence, et l'on pressentait déjà la fatigue du lendemain...

Un tel genre de vie eût été extravagant si, — conditionné par le régime qu'il s'imposait pour essayer de se procurer un peu de bien-être physique, comme tout le monde, — cela n'eût été si pitoyable. Marcel Proust et ses amis y ont beaucoup perdu dans le domaine des joies de la conversation, où il fut un maître. Mais il leur a restitué, par ses admirables et incomparables lettres, le privilège d'amitié dont les dépouillait son exil en plein Paris. Pendant vingt ans, la correspondance de Proust resta son lien élastique avec le monde des vivants : il tendait, distendait ce lien suivant le caprice de l'heure, et nous tous, — ses « correspondants occa-

onnels », comme disent les journaux, — ous devenions, au bout du fil, les marion-ettes appelées sur le théâtre de sa solitude our alimenter la fantaisie de ce reclus aux oûts mondains.

*
* *

J'ignore si jamais on publiera la *Corres-ondance générale* de Marcel Proust. Qui sait , par ses dimensions, elle ne rivaliserait as avec celle de Voltaire, bien que Voltaire t vécu quatre-vingt-trois ans ? Et il con-iendrait d'y annexer un ou deux volumes e ces *Dédicaces* pareilles à des épîtres fami-ères et sinueuses, qu'il se plaisait à déve-pper sur la page de garde de ses livres.

Cependant on doit reconnaître que les ttres de Voltaire ont une portée plus géné-le. M. de Voltaire adresse sa lettre (il le ut bien !) à un ami ou à un roi, mais destine s idées à tout le monde. Au contraire, Marcel Proust écrivant une lettre concentre s ressources de son esprit sur une seule ersonne : le correspondant qu'il s'attache à terroger, cajoler, remercier, morigéner, im-régner de ses sentiments et de ses opinions,

dans l'instant où il lui parle. Loin de souhaiter qu'on fasse circuler ses lettres, il est constamment obsédé par la crainte que le destinataire n'observe pas sur elles une discrétion rigoureuse ; je ne jurerais pas qu'il n'eût point jugé son correspondant indiscret de les relire ensuite lui-même, pour son propre agrément.

Jamais auteur de lettres si ornées de grâces, si débordantes de sensibilité sincère, n'a moins « posé pour la postérité » en les improvisant. Lorsque Mme de Sévigné écrivait à sa fille ou à son cousin ses ravissantes lettres, d'un tour si aisé, si enjoué, si naturel, pouvait-elle oublier tout à fait qu'elle avait en eux ses plus sûrs agents de propagande ? Prosper Mérimée, dans son élégant souci de perfection épistolaire, on se le représente assez bien corrigeant, du haut des cieux, un recueil posthume de lettres ironiques et galantes à une dame masquée. L'auteur des *Lettres à Mélisande* (et pourquoi Mélisande serait-elle, après tout, plus « fictive » que l'Inconnue de Mérimée ?) ne dissimule guère que, s'il embellit avec tant de soin et d'heureux scrupule les allées de son jardin intellectuel, c'est qu'il espère voir s'y promener, sur les

as de sa turbulente élève, le docile essaim
e toutes les autres jeunes femmes tour-
entées de philosophie. — Mais Marcel
roust !...

Le premier chiffon de papier qui traîne à
ortée de sa main, près de son lit de malade,
le saisit pour y broder « au galop » les ara-
esques de son invention continue : « Je sais
ien qu'il ne faudrait pas écrire au galop.
Mais j'ai tant à dire. Ça se presse comme des
ots. »

Ce cri de la dix-huitième année, — que
emprunte à sa lettre d'août 1888 sur nos
rofesseurs de Condorcet, — retentit sur
on œuvre entière, fait assister à l'éclosion
e sa correspondance et même de ses livres.

* * *

Qui n'hésiterait à présenter au public des
ttres si essentiellement personnelles ?

J'ai longtemps résisté au conseil de publier
s lettres que j'ai reçues de Marcel Proust,
es lettres qui représentent maintenant pour
oi plus de trente ans de « temps retrouvé [1] ».

1. La lettre d'août 1888 est la plus ancienne. La dernière est du octobre 1920.

Je n'aurais pas pu m'y résoudre sans les décisifs encouragements de son frère cadet, le docteur Robert Proust, vieil ami qui ne m'en veut plus de m'être tant battu avec lui autrefois aux Champs-Elysées.

Oh ! je ne retombe pas, — au sujet de ces lettres, — dans l'ancienne erreur qui m'entraînait jadis à croire que le charme des livres de Proust risquerait d'échapper à quiconque ne l'a point connu en personne. A cet égard, je me sens tranquille, très tranquille : les lettres que j'ai reçues de Marcel Proust captiveront le lecteur, j'en suis persuadé, comme s'il les avait reçues lui-même. Et c'est bien là ce qui me force à reconnaître que je n'ai pas le droit de conserver un tel dépôt pour moi seul, car ce serait thésauriser.

Mais ces lettres privées ne forment pas seulement un ensemble d'une rare richesse documentaire pour aider à comprendre le caractère intime de Marcel Proust, qui intéresse à un si haut degré la légitime curiosité du public ; elles appellent aussi les regards du lecteur sur la personne du destinataire que cela met dans un vif embarras. Marcel Proust m'a souvent écrit à l'occasion d'un

vrage ou d'un article au sujet desquels il arrivait de me décerner des louanges dont croyable excès me ramenait mieux encore modestie que les sévérités d'autres juges de moi-même. Ces éloges accablants, mul-liés, terribles, — comparables à ceux que Titan Hugo fit subir à tant de *poetæ nores*, coupables seulement de lui avoir mis leurs vers, — n'abusèrent jamais sonne (ou presque personne). Tous les is de Marcel Proust les ont éprouvés nme moi, sans y attacher d'importance. tait sa manière : on le savait sincère, mais gérateur. Il y avait en lui tant de puis-ce du cœur qu'en appelant un instant à propre niveau les élus de son amitié ou son imagination, il les élevait aux nues nme par jeu ; mais il leur laissait le soin rester à jamais dupes de sa générosité, de savoir redescendre à terre. Souvent si, par bonheur, son ardent besoin de e la vérité l'emportait encore sur son ir de plaire ; il devenait, à lui seul, Alceste Philinte. Alors il mêlait à l'éloge une ide moquerie aiguë et dense, enveloppée rtant de précautions si indulgentes qu'on lui était pas moins obligé de remettre les

choses au point par ses doux sarcasmes qu
de vous étourdir par ses compliments.

Moqueries et compliments fusionnent tro
dans les lettres que je m'apprête à publi
pour me permettre d'assurer qu'il me se
toujours possible d'élaguer les compliment
de ne reproduire que les doux sarcasme
Mais j'adjure le lecteur de me croire s
parole : l'impossibilité où je me vois d'effac
mon obscure personne de ces pages plein
de sortilèges qui ont bien pu me griser u
peu quelquefois, mais sans réussir à me fai
perdre entièrement la raison, sera le calvai
de ma tâche d'éditeur, et je serais tenté
plaindre le lecteur trop défiant qui ne n
croirait pas.

CHAPITRE VI

« SÉSAME »

I. — Une tempête approche.

Reprenant mon paquet de lettres inédites de arcel Proust, je retrouve ce billet par lequel il annonce le succès d'un examen [1], — billet qui rite, semble-t-il, plus de commentaires qu'il n'est g :

[5 *août* 1892] [2].

Mon cher Ami,

J'ai été reçu avec de bonnes notes. Je grette donc de n'avoir pas voulu que tu e recommandes. Qu'il m'eût été agréable

. Il s'agit, très probablement, de sa licence ès lettres. Le docteur ert Proust se souvient, en effet, que son frère fut reçu licencié ettres vers cette date, « avec de bonnes notes ». Je rencontrais, emps en temps, Marcel à la Sorbonne ou à l'Ecole de Droit.

. Je rappelle que Marcel Proust ne datait jamais ses lettres. Toutes dates que j'indique pour la commodité du lecteur sont des dates nstituées.

de te les devoir. Mais je te dois le sentiment bien agréable d'une sympathie, rare au moment d'un examen et d'une recommandation.

Vois, je t'en prie, dans mes remerciements extrêmement vifs tous mes sentiments les plus sincères.

MARCEL PROUST.

Hum ! un tel billet peut s'interpréter de plus d'une manière... Essayons de choisir :

Première interprétation : *l'ironie raffinée.* — Apparemment, j'avais fait du zèle, un peu trop de zèle. Marcel ne me l'envoie pas dire. Il s'est passé de ma protection. Il est reçu tout de même. Avec de bonnes notes : « Qu'il m'eût été agréable de te les devoir. » Oui, mais... il ne me les doit pas, et il se pourrait qu'il n'en fût pas non plus très fâché.

Autre interprétation : *la gratitude exquise.* — Cette gratitude se concentre expressivement dans la logique du mot *donc*, à la deuxième phrase du billet : « Je regrette DONC de n'avoir pas voulu que tu me recommandes. » Essayez de supprimer ce tout petit mot, — le regret devient banal, comme chuchoté du bout des lèvres, et la phrase se vide. Au lieu que *donc* vivifie les mots qui l'entourent, ouvre d'étonnantes perspectives sur la délicatesse, la rareté du regret ressenti. L'ingénieux monosyl

be laisse entendre que si, par hasard, Marcel rait été refusé à son examen, il regretterait moins, ı ne regretterait pas du tout, d'avoir décliné ma uissante recommandation. Mais il est reçu et ne console pas de m'avoir privé de la satisfaction illusoire — de me croire l'auteur de son succès... Décidément, il n'est guère facile d'éliminer tout ome d'ironie, même dans l'hypothèse de la gra- ude exquise. Mais si peu vraisemblable que cela uisse paraître, — sauf à ceux de nos contemporains ui ont *vécu* comme moi les « complications » de arcel Proust, — il se pourrait encore que cette onie fût à peu près involontaire et que le billet ut entier lui eût vraiment été dicté par je ne sais uelle naïve crainte rétrospective de m'avoir blessé se faisant recevoir tout seul... Ce que nous pre- ns pour de l'ironie ne serait, en ce cas, que la action de notre propre scepticisme en présence une inquiétude si extraordinaire

Comment choisir, pourquoi choisir entre ces terprétations ? Interpréter, c'est simplifier. Or, cune simplification ne peut être vraie dès qu'il git de Marcel Proust, des ondulations impalpables sa pensée. Il n'eût pas été lui-même si, à l'aide touches confondues de manière à produire l'im- ession composite qu'il se proposait *peut-être* de ggérer, il n'avait pas trouvé moyen d'unir et de aduire *simultanément*, dans leurs moindres nuances, sentiments que le commun des hommes a cou- me et besoin de séparer. De l'ironie, de la candeur aie, de la candeur feinte, de l'humilité, de la uteur, de la politesse, de la défiance et de l'amitié,

il y a tout cela dans les cinq phrases de son billet...

Dans le domaine psychologique, Marcel Proust possédait le don d'ubiquité.

*
* *

Les années suivantes contribuèrent à nous éloigner. Pour la plupart des anciens camarades de Condorcet, du *Banquet* et du *Chat-Bourbon*, ce furent des années de service militaire [1]. Louis de la Salle et Daniel Halévy partirent les premiers, pour aller tenir garnison à Fontainebleau. L'an d'après, je rencontre à Reims Fernand Gregh, Alfred Athis, Marcel Boulenger, Paul-Adrien Schayé, André Foulon de Vaulx, pour ne nommer ici que les futurs littérateurs, et bien d'autres vieux amis encore, parmi lesquels Robert Proust, alors interne des hôpitaux, qui préludait à sa carrière chirurgicale en ne dédaignant point de soigner parfois nos ampoules ; mais je n'entendais plus parler de son frère que de loin en loin.

Au retour du régiment, je reprends mes études de droit. Ayant à mon tour triomphé à quelque examen, je reçois tout à coup ce billet :

1. Marcel Proust avait devancé l'appel pour faire son volontariat dans l'infanterie à Orléans, dès 1889-90. C'est alors qu'il rencontra pour la première fois le canonnier Robert de Billy, aujourd'hui ministre de France à Bucarest. (Voir *Une amitié de trente-deux ans*, par Robert de Billy, dans l'*Hommage de la Nouvelle Revue Française*, 1923, p. 31.)

[*Août* 1896].

Cher Ami,

J'apprends avec un véritable plaisir le
au succès de tes examens et je t'en félicite
tout cœur.

Ton ami

Marcel Proust.

Présente, je te prie, mes respectueux hom-
ages à Madame Dreyfus, dont je comprends
joie.

Je me permets d'appeler l'attention du lecteur
ce *post-scriptum* : on sait quelle affection pro-
ade Marcel Proust a toujours vouée à sa mère ;
aucune occasion de la vie, il ne négligea jamais
penser à la mienne.

Mes autres amis et moi, nous n'avions point
abitude d'échanger de telles congratulations sur
résultat de nos examens de fin d'année, qui nous
paraissaient comme les événements les moins
citants de l'existence. Si l'un d'eux m'avait
ressé ce billet, je me serais dit : « Qu'est-ce qu'il
prend ? » Mais, de la part de Proust, aucune
usion d'amitié n'étonnait, — ou plutôt elles
nnaient toujours, tant elles étaient constamment
entives, imprévues, raffinées, touchantes. Et qui
t si son incroyable mémoire ne ressuscitait point
vant lui l'énigme du billet lancé sur moi quatre

ans plus tôt, à propos de ses « bonnes notes », pour l'amener aussitôt à saisir l'occasion d'effacer le pénible souvenir que je pouvais en avoir gardé, à entreprendre d'apaiser mon ressentiment hypothétique en s'associant « de tout cœur », sans la moindre arrière-pensée cette fois, au « beau succès » de mes examens !

Billet réparateur et encourageant : n'attestait-il point la volonté, chez Marcel Proust, d'oublier les mesquines brimades dont nous l'avions tous abreuvé — moi comme les autres ? Il ne tenait qu'à moi de répondre désormais à ses généreuses dispositions par la réciprocité d'une sympathie sans épigrammes.

C'est une éclaircie. Ce n'est qu'une éclaircie. Une tempête approche, où je risque d'être foudroyé...

*
* *

En ce temps-là, je ne me sentais jamais la conscience tout à fait tranquille vis-à-vis de Marcel Proust : je m'accusais d'injustice, si j'étais hostile ; d'insincérité, quand je m'efforçais d'être aimable.

Or, au début de 1897, Marcel, qui venait de publier *les Plaisirs et les Jours*, fut insulté dans un journal. Il envoya des témoins, le peintre Jean Béraud et M. Gustave de Borda. On se battit au pistolet, fort heureusement sans résultat. M. Béraud, qui a vu tant de duels, garde un souvenir très net de cette pluvieuse matinée d'hiver à la Tour de Villebon : « Proust, m'écrit-il, malgré sa faiblesse physique, fut très crâne. »

Je fis comme tout le monde, je cornai une carte. Et je reçus cette lettre :

[*Février* 1897].

Mon cher Dreyfus,

Tu ne trouveras peut-être pas gentil que e réponde par des reproches à une marque le sympathie qui, je commence par te le lire, m'a vivement touché et dont je te remercie de tout mon cœur. Mais je crois au contraire plus affectueux de profiter de cela pour te parler de quelque chose qui, je te le promets, avec cette lettre fermée, sera définitivement oublié et qui sans cela serait resté en moi à l'état de mauvaises dispositions à ton égard. Je dois donc te dire que j'ai été stupéfait quand on m'a dernièrement répété que tu étais très malveillant pour moi. J'ai toujours parlé si gentiment de toi à tout le monde, et, sans avoir pu jamais te le prouver, j'ai toujours [tellement] profité de toutes les occasions pour te marquer ma sympathie que j'avais considéré ta conduite comme fausse et j'en avais été très froissé. Je pense, puisque tu as pris la peine de venir dimanche, que tu es revenu à de meilleurs sentiments. Il ne me reste plus qu'à te demander pardon

de t'avoir parlé d'une chose qui est désormais comme si elle n'avait jamais été, à te remercier de tout cœur de ta bonne pensée, et à te prier de compter sur mon amitié.

Marcel Proust.

Relisant cette lettre aujourd'hui, — trente ans après, — je sais bien comment il convenait de l'accueillir. Il fallait répondre à Proust : « Ta lettre est amicale, franche et noble. Elle détruit à jamais les préventions que je m'étais forgées sur ton caractère et tu dois compter, toi aussi, sur mon amitié. C'est vrai qu'il a pu m'arriver de tenir sur toi des propos d'une sévérité stupide. Chose bizarre, presque inexplicable, au moment même où je les tenais, ces propos, je sentais leur injustice et j'étais tenté de me contredire moi-même. Mais on a eu tort de te parler de malveillance : je n'ai péché que par incapacité d'imiter envers toi cette ineffable bienveillance que tu répands sur tous les êtres, et dont tu me fais bénéficier. Tu es un séraphin, mais tu vis parmi les hommes, sur la terre. Ne sois pas surpris, toi qui comprends tout, qu'on ne puisse pas toujours te comprendre, et pardonne à ceux qui se donnent tant de peine pour tâcher d'y réussir. »

Mais je ne sus pas adresser cette prière à Marcel Proust. Je retrouve, épinglée à sa lettre, une copie de ma réponse, écrite sur un ton niaisement irrité, presque agressif.

Marcel dédaigna de répliquer.

II. — Les nuages se dispersent.

Notre petite altercation épistolaire de février 1897
e tirait guère à conséquence et, l'année suivante,
omme je venais de soutenir ma thèse de doctorat
n droit, je n'hésitai pas à adresser à Marcel Proust
n exemplaire de cet ouvrage intitulé *Essai sur les*
is agraires de la République romaine.

En pareil cas, Marcel Proust ne faisait jamais
ttendre ses remerciements. Or, il ne m'écrivit pas
out de suite. Intrigué par son silence, j'en voulus
émêler la cause : soit afin de savoir si ses vieux
riefs duraient encore, soit sous l'empire de cette
npatience naturelle aux jeunes gens, qui les porte
croire que l'envoi d'un livre — de leur premier
vre ! — impose aux privilégiés de leur choix le
evoir de lire ce volume inespéré, toute affaire
essante, et de complimenter l'auteur avec autant
'abondance que de rapidité.

Le succès passa mon espoir ; je reçus, à la fois,
eux lettres de Proust.

Lettres.

[9 *novembre* 1898].

Cher Ami,

J'arrache cette page d'une page de travail
our te demander bien pardon. Le soir même

de la réception de ton livre, je t'avais écrit le mot ci-joint. Je le croyais arrivé. Il n'était pas parti [1]. Ton mot me l'a fait rechercher, retrouver. Je fais un retour épouvanté sur le passé : depuis le jour où maman est entrée cet été dans cette maison d'opérations, j'ai laissé s'entasser les livres reçus. Je n'ai pas encore commencé à y répondre. Si un silence de 15 jours t'a étonné, que doivent penser les autres, j'en suis bien ennuyé. Je n'ai pas pu lire de nouvelles choses de ton livre, excepté le merveilleux Cicéron. Et j'ai relu la fin qui est superbe. Au reste, l'écho de mes louanges t'est peut-être parvenu. Je te demande encore pardon et te prie de croire que j'ai au contraire été très touché d'une dédicace qui semble mettre fin à une période dont je n'étais pas heureux. C'était l'épitaphe de ces sentiments de méfiance qui un jour paraissent bizarres comme les animosités et les sympathies de collège. Tu vois que je devais en être heureux, et que je me l'exa-

1. Dans la dernière lettre écrite par Marcel Proust, en 1922, peu de temps avant sa mort, à Mme la duchesse de Clermont-Tonnerre, je vois presque identiquement la même phrase : « Madame, je retrouve avec désespoir une lettre pour vous, elle n'a pu vous arriver, elle n'est pas partie » (E. de Clermont-Tonnerre, *Robert de Montesquiou et Marcel Proust*, 1925, p. 246). Ce désespoir, Marcel Proust a dû l'éprouver, l'exprimer souvent dans sa vie.

érais au contraire, car nous ne changeons amais complètement, et un jour vient où ous retrouvons nos préventions du premier our, nos antipathies instinctives. Enfin je e remercie bien de l'intention, et de l'attenion, comme on écrit au *Journal des Débats.*

Ton dévoué

MARCEL PROUST.

A cette lettre était jointe la lettre oubliée :

[*Octobre* 1898].

CHER AMI,

Je te remercie infiniment d'avoir bien oulu m'envoyer ton livre. Je te récrirai, si e n'est pas abuser, quand j'aurai lu. Mais éjà j'ai été frappé par la grandeur et la implicité du début. La phrase sur la terre t sur l'or (je n'ai pas le livre près de moi) st d'une poésie mystérieuse qui m'a ravi. Très doué comme quelques-uns de notre énération, il me semble que, seul, tu sembles voir trouvé une œuvre où le montrer. Car ous autres, que faisons-nous ? Mais toi, eut-être *exegisti monumentum.* — *Monumentum adolescentiæ* : je ne sais si cela peut e dire. Il me semble que tout cela est écrit

avec bien de la force. « Catastrophes politiques (ou un autre mot violent) et transformations sociales !... » Et « les idées, etc., c'est-à-dire les circonstances ». Je te remercie aussi de ta dédicace, qui résume une période historique qui, pour être moins importante pour l'humanité que les Lois Agraires, a pourtant son intérêt pour moi, a eu son amertume.

Bien affectueusement à toi.

MARCEL PROUST.

J'ai déjà averti le lecteur que Marcel Proust savait faire des compliments. Outre l'agrément de ces deux lettres pour mon amour-propre de débutant, elles m'apportaient un apaisement qui me fit sans doute plus de plaisir encore, en me prouvant que la « période historique » de nos « brouilles intermittentes » avait pris fin.

L'orage de l'année précédente était suivi d'un arc-en-ciel.

*
* *

De rares billets épars jalonnent les quatre ou cinq années qui viennent.

Billets.

[*Juin* 1901].

Cher Ami,

Si tu ne fais rien demain mercredi dans la soirée, j'ai un peu de monde et serai naturellement ravi de te voir.

Ton dévoué

Marcel Proust.

Que ne suis-je allé à cette soirée ? Cela embellirait mes souvenirs. Mais, sans trop savoir pourquoi, je préférais me tenir à l'écart des réceptions devenues aujourd'hui fameuses, presque historiques[1], que Marcel Proust se plut à donner chez ses parents d'abord, puis au Ritz : je le trouvais « gentil » de m'inviter, mais je me figurais (peut-être à tort) qu'au fond il devait mieux aimer réserver ses soirées aux habitués de ce qu'il est si commode, à présent, de nommer le « milieu Guermantes » ; en somme, c'était de ma part une survivance de ce vieux soupçon de « snobisme » attaché à lui dès l'adolescence.

Le billet suivant afflige, car Marcel y fait, pour la première fois, allusion aux tristesses de sa santé,

1. Voir les biographes de Proust (Léon Pierre-Quint, E. de Clermont-Tonnerre, *passim*).

à son effort pour équilibrer au mieux son régime de jour et de nuit :

[10 *août* 1902].

Mon cher Ami,

Je t'ai attendu tous ces temps-ci. Maman m'avait annoncé ta visite. Mais je crois que je vais à partir de demain changer de régime (ce n'est pas sûr) et ne plus garder le lit le soir. Ainsi tu ne serais plus sûr de me trouver. Mais *ce soir dimanche* en venant vers 9 heures, 9 heures 1/2, 10 heures (le plus tôt serait le mieux), tu me trouverais encore. Comme je sais que c'est très ennuyeux de se déranger inutilement, j'ai voulu te prévenir et j'espère bien te serrer la main.

Bien affectueusement.

Marcel Proust.

L'an d'après, à propos du mariage de son frère, le docteur Robert Proust, je reçois ce billet :

[*Fin janvier* 1903].

Mon cher Ami,

Comme nous sommes prédestinés aux rapports compliqués, voici que sur les lettres envoyées pour le mariage de mon frère on

rend compte qu'une centaine (!) n'est pas rivée. J'espère que tu n'es pas dans ce ombre et que tu as lettre et carte depuis jours. Mais enfin à tout hasard je te rap- elle que nous comptons sur toi lundi à midi Saint-Augustin et ensuite, 6, avenue de essine, chez Mme Dubois-Amiot. Hélas, je pourrai pas écrire à toutes les personnes i n'ont *peut-être* pas reçu. Et avec combien rai-je fâché !

Mille amitiés.

MARCEL PROUST.

Si tu voyais Daniel Halévy tu pourrais i dire la même chose, bien qu'il ait dû avoir lettre.

Enfin, de l'automne 1903, une simple carte de site à grand bord de deuil : « Bien touché de ta mpathie pour ma peine, mon cher Robert. » Mes amis Marcel et Robert Proust venaient de rdre leur père, le docteur Proust.

III. — Autour de Gobineau.

Le hasard d'une lecture allemande m'ayant un ur révélé le nom du comte de Gobineau, qui me rut digne d'être mieux connu en France, j'avais

proposé à la regrettée Mlle Dick May, fondatrice de l'École des Hautes-Études sociales, quelques conférences sur la vie et l'œuvre de ce grand homme.

Ces causeries commencèrent en novembre 1904 ; je fis envoyer une invitation à Marcel Proust.

Billet.

[*Décembre* 1904].
Vendredi.

Cher Ami,

J'ai été bien touché de ta pensée et je t'assure que, si j'étais en état d'aller à tes leçons, ce serait une grande joie pour moi. Je n'y pense pas seulement avec un violent désir et infiniment de sympathie, mais avec une curiosité extrêmement vive. Cela m'a fait grand plaisir de savoir que c'était absolument remarquable et que tu avais produit une profonde impression. Mais j'aimerais voir « le monstre lui-même ».

Tout à toi,

Marcel Proust.

Bientôt, une jeune revue littéraire, fondée par Jean-Louis Vaudoyer et ses amis, — *les Essais* — accueille et publie ma première causerie. Marcel

Proust la lit, me prodigue aussitôt ses encouragements.

Lettre.

[18 *décembre* 1904].

Cher Ami,

J'ai reçu ce matin — je ne sais si c'est toi qui me les as fait envoyer — *les Essais*. Et j'ai lu ces pages délicieuses, d'une extraordinaire élégance, même dans les profondeurs. C'est vraiment tout à fait remarquable. Avec une espèce de curiosité stendhalienne, de goût pour les petits faits sociaux, tu recueilles, assembles, concentres toute la saveur éparse de ton personnage. Et dans l'évocation du système tu es prodigieux. Et de qualités tout autres. Me voici gobinien. Je ne pense qu'à lui. Tu ne sais pas si le prince Edmond de Polignac l'a connu ou commenté [1]. Si peu que je sache de Gobineau, il me semble impossible — si un rayon de l'un a pu s'égarer jusqu'aux yeux de l'autre [2] — qu'ils

1. Cette phrase devrait s'achever, semble-t-il, sur un point d'interrogation. Mais j'ai pris pour règle de me conformer autant que possible à la ponctuation négligente et si personnelle de Marcel Proust. C'est tout au plus si je me permets de semer çà et là, pour faciliter la lecture, quelques virgules indispensables.

2. Sur l'intérêt inspiré à Marcel Proust par le vieux prince, voir de Clermont-Tonnerre, *ouvrage cité*, p. 236 : « Polignac était musi-

n'en aient pas été tout spécialement affectés. Je flaire là des parentés mystérieuses. Quant au nationalisme intégral, j'avoue que je suis extraordinairement peu ferré là-dessus. De sorte que je ne sais pas de qui tu veux parler et si au fond, malgré tes protestations, tu n'accuses pas de plagiat. Mais qui ? Barrès ? Léon de Montesquiou ? Maurras ? Comme cela devait être gênant pour toi d'avoir à prononcer tant de guillemets. J'imagine comment se prononce gobinisme, mais « gobinisme ». Crois-tu que c'est bien français de dire : ce cours sera réuni en volume. En tous cas cela n'a aucune importance. Je trouve la démonstration qui nous conduit de Gobineau historien par force à Gobineau s'annexant la littérature une merveille.

Mille amitiés,

MARCEL PROUST.

Deux remarques :

1° A l'époque de *Swann*, Proust reconnaîtra mieux la commodité de cet artifice des guillemets

cien, Swann était amateur d'art. Proust se souvenait sans doute des enseignements de Polignac lorsque, à propos de la fameuse sonate, il explique, mieux qu'un musicographe, la beauté des *leitmotiv* wagnériens. » — (Avant d'écrire les célèbres pages de *Swann* sur la « petite phrase de Vinteuil », je suppose que Marcel Proust dut aussi consulter Reynaldo Hahn.)

our traduire typographiquement certaines nuances e la parole ; il ne trouvera plus du tout « gênant » – pour Swann — « d'avoir à prononcer tant de uillemets » ; il écrira, au contraire : « Je remarquai ombien cela m'avait frappé dans des conversations vec les sœurs de ma grand'mère que quand il arlait de choses sérieuses, quand il employait une xpression qui semblait impliquer une opinion sur n sujet important, il avait soin de l'isoler dans ne intonation spéciale, machinale et ironique, *omme s'il l'avait mise entre guillemets.* » (Je n'ose ie flatter que mon « gobinisme » — entre guille- iets — se soit ainsi trouvé à l'origine des réflexions ui amenèrent plus tard Marcel Proust à guille- ieter si souvent les propos de Swann...)

2° Je m'étais étonné que les principaux théori- iens du nationalisme n'eussent jamais revendiqué obineau comme un de leurs ancêtres ; mais, en ême temps, je proposais une interprétation pure- ient idéologique de ce silence, qui excluait expres- ément et en toute sincérité, pour eux tous, l'absurde oupçon de plagiat. Le doute de Marcel me parut izarre, plus bizarre encore quand je le vis renaître travers le « potin » conté dans une prochaine ttre.

*
* *

Charles Péguy entretenait d'amicales relations vec l'École des Hautes-Études sociales, sa voisine e la rue de la Sorbonne, à peine séparée par uelques maisons de la petite boutique des *Cahiers*

de la Quinzaine. Julien Benda, Daniel Halévy parlèrent à Péguy de mes causeries sur Gobineau ; il offrit de les éditer. Cela devint un gros « cahier » intitulé *la Vie et les Prophéties du comte de Gobineau*, qui parut au printemps de 1905.

Marcel Proust lit ce cahier, ses lettres se précipitent :

Lettres.

[*Mai* 1905].

Tu es trop gentil et je te remercie de tout cœur. Je suis de cœur avec toi pendant que tombent les dernières bandelettes [1] qui cachent encore à presque tous Gobineau par toi ressuscité.

MARCEL PROUST.

1. *Bandelettes*, mot d'une justesse frappante, car Péguy avait pris soin d'emmailloter ce gros « cahier » avec un art digne des antiques Égyptiens. On connaît le goût et les scrupules du fondateur des *Cahiers de la Quinzaine* pour les plus humbles devoirs de sa librairie. Proust, qui n'avait jamais vu Péguy, venait de saisir intuitivement l'originalité professionnelle de ce grand écrivain, qui se vantait avec raison d'être un grand éditeur, un maître-artisan capable de maintenir et de renouveler la tradition des illustres imprimeurs d'autrefois ; il y aurait une curieuse étude à écrire sur Péguy libraire et typographe.

Proust et Péguy ne se sont point connus ; je doute qu'aucun d'eux fût doué pour goûter les écrits de l'autre, et Proust, dans une lettre à M. Louis de Robert *(Comment débuta Marcel Proust)* se montre fermé à l'œuvre de Péguy. Leurs préoccupations dominantes les séparaient par autant de contrastes que leur formation intellectuelle, morale et sociale. Pourtant, s'ils avaient plus longtemps vécu, on les eût peut-être aidés à se rapprocher, à reconnaître entre eux des affinités imprévues, certains traits de ressemblance lointaine mais profonde.

[*Mai* 1905].
45, *rue de Courcelles.*
Dimanche.

Cher Ami,

Je te récrirai certainement au sujet de ce vre enchanteur, non pour te faire plaisir, ais parce que je sens que je vais être engo-inisé (quitte à avoir plus tard un peu de égobinage), et que tout le temps je voudrai arler de lui et apprendre des choses sur lui. ais j'ai encore les yeux malades, un long rticle pour la *Renaissance latine* du 15 juin [1], n gros volume de Ruskin pour octobre [2] je ne pourrai lire ton livre que lentement. je suis raisonnable. Mais le serai-je ? Car l'ai reçu tout à l'heure et je ne peux pas 'en dépêtrer. Le portrait de Gobineau, liminaire », est charmant (je parle du por-ait par Mme de la Tour) [3]. Mais il y aurait à avoir aussi le tien : il est vrai que « dans os esprits », comme tu dis, nous faisons de i un portrait fort beau. Car l'extraordinaire

1. Son essai sur *la Lecture*, qui devint la préface de sa traduction *Sésame et les Lys*.
2. En septembre 1905, Marcel Proust perdit sa mère ; la publication retardée de plusieurs mois.
3. Ce portrait, que Mme la comtesse de la Tour m'avait autorisé reproduire, a été légué par elle au musée Gobineau de Strasbourg.

retenue avec laquelle tu contes et tu juges, cette espèce de ferveur froide, de malice inexprimée, de tendresse contenue, de minutie négligente, cette mesure exquise où (avec calembour) il y a toujours quatre silences pour deux croches, pour deux triples croches, ces larmes refoulées, cette brièveté stupéfiante quand le sujet devient « à éloquence », mais souverainement éloquente elle-même, une conclusion de cinq lignes et une préface de quatre, tout cela est d'une « distinction », comme on dit, et d'une personnalité extrêmes [1]. Ce vieux fou (ce n'est pas toi, mais Gobineau) m'enchante. Sa conception historique des traditions orales qui consiste à interroger un « cavalier nomade » sur les mœurs d'un roi fabuleux [2] ! son côté collectionneur de pierres gravées et amateur de perruches, son insolence avec les gens du monde, son irritation d'être appelé toujours bon Gobineau, tout cela me plaît à un point ! Ce qu'il dit d'Hérodote est du pur Ruskin (autre vieux fou charmant), — « plût au

1. Après avoir hésité à recopier ce passage trop bienveillant, je m'y décide en vue de montrer combien il pouvait être agréable d'avoir Marcel Proust pour ami et pour lecteur.

2. Allusion au passage de l'*Histoire des Perses* (II, 2), où Gobineau consulte un « cavalier nomade » de la tribu des Kourdbatjehs, au sujet du tyran Zobak, contemporain du roi Ninus, et de son harem.

iel » est touchant et beau [1], — la page sur Michel-Ange est vraiment belle [2], le jugement le Camille Doucet roulant [3]. (A qui cela ne pourrait-il pas s'appliquer ? Tu ne dis rien, nais je pense que tu ris en le transcrivant). Je suis sûr que j'ai vu *(chez Madame Straus)* M. de Basterot [4] qui, dans ma pensée, s'orthographiait *Bastro*. C'était un ami de Mme C*** et de Bourget. Madame Straus te dira cela. Mais je n'ai guère de souvenir. Mérimée remonte dans mon estime [5] où du reste il était assez haut. Mais je ne veux pas t'assommer de tout cela. Je t'admire.

Tout à toi, MARCEL PROUST.

Qu'est-ce que cela veut dire que Viollet-le-Duc « a beaucoup écrit pour un artiste [6] ». Est-ce un reproche ?

1. « Plût au ciel qu'Hérodote eût été plus crédule et plus superstitieux encore qu'on ne lui a reproché, il nous eût raconté plus de mythes, fait connaître plus de croyances ! » (GOBINEAU, *Perses*, II, 1.)
2. Dans la « Scène finale » de *la Renaissance* de GOBINEAU.
3. *La Renaissance* fut couronnée par l'Académie française (Prix Gordin, 1878). Voici le jugement émis par M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, dans son rapport : « Avec des noms et des personnages historiques, M. de Gobineau a composé une série de tableaux qui ont leur mérite et leur charme et dont l'ensemble constitue une lecture agréable et intéressante. »
4. Ami de Gobineau, auteur de l'excellente notice biographique publiée dans la réédition de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* (1884).
5. En raison de son amitié et de son estime pour Gobineau.
6. Déplorable phrase enfouie dans une note de mon livre. Marcel Proust lisait les notes

IV. — Sur la Russie.

La lettre suivante interrompt, un instant, la série des lettres gobiniennes ; elle se rattache pourtant au souvenir que Proust avait gardé de ma passagère collaboration aux *Essais*, qui avaient publié ma première causerie sur Gobineau ; il m'y connaissait des amis, comptait sur leur influence.

Lettre.

[*Mai* 1905].

Mon cher Robert,

Un de mes amis, qui vient d'Allemagne et de Russie, a fait un article sur la situation en Russie qu'il est assez bien renseigné pour bien connaître [1]. Cet article n'a rien d'étonnant, mais il est très raisonnable et juste, et cela me ferait très grand plaisir de le faire insérer dans un journal ou une Revue, même modestes. Mais l'article est fort dur pour la famille du czar, pour les grands-ducs, ce qui le rend assez difficile à caser dans une

1. En 1905, la Russie fermentait sous l'influence des désastres de la guerre contre le Japon. Nicolas II songeait à doter son Empire d'institutions constitutionnelles, à évoluer dans le sens d'un « tsarisme libéral ».

euille « bourgeoise ». D'autre part il met ans la bonté du czar des espérances que je ne crois pas partagées par les socialistes et ui peut-être lui rendraient impossible l'accès e *l'Humanité*. Voilà assez longtemps que je ai et je veux m'en occuper, mais je viens l'être tellement malade que cela m'a été mpossible. Est-ce que tu as des accointances vec des journaux et des revues où cela te emblerait possible, à la rigueur même des evues de jeunes gens comme les *Essais*, bien ue toute la valeur littéraire de cette revue oit indifférente à mon ami, qui vit très en ehors de la littérature. Si tu pouvais t'en ccuper tu serais doublement gentil en répaant par ta hâte mes retards. Si tu ne vois ien de possible ou si tu n'as pas le temps 'y penser, ce n'est pas la peine que je te envoie. Il faudrait que tu me le retournes, ela ne ferait que te déranger. Si au contraire u aperçois en principe un débouché quelonque, je te l'enverrai aussitôt.

J'aurais[1] bien mieux aimé te dire tout ela de vive voix, mais je suis trop malade

1. Cet alinéa n'est point dans le manuscrit. Dans ses lettres comme ns ses livres, Proust écrivait d'un seul élan, n'allait presque jamais la ligne. Je ne crois pas commettre une profanation en introduisant, ur « donner de l'air », quelques alinéas légitimes.

en ce moment pour pouvoir recevoir personne. Je sors une fois par mois à peu près pendant une heure et j'ai ensuite — sans parler des crises d'asthme — une semaine de lit, de fièvre, etc. Quant à mon ami, je ne puis te mettre en rapports avec lui, si cela est utile, que par correspondance, car il habite la Savoie et ne vient presque jamais à Paris, bien qu'il doive s'y fixer un jour. J'espère que la vie t'est douce et que tu es heureux dans un travail fécond. Moi, puisque tu as la gentillesse de t'y intéresser, je ne suis pas trop malheureux en ce moment. Je peux travailler un peu — sauf cependant depuis mes dernières terribles crises — et je mène une vie très douce de repos, de lecture et de studieuse intimité avec Maman.

Tout à toi, MARCEL PROUST.

V — Autour de Gobineau *(Suite)*.

Lettre.

[*Mai* 1905].

CHER AMI,

Tu es bien gentil. Je te demande pardon de t'avoir embêté pour rien et dans un

noment pareil[1]. Je te suis bien reconnaissant, e t'assure. Primoli n'est pas « un de nos ompatriotes », quoique très digne de l'être 'ailleurs [2]. Potin ! (mais garde cela pour toi ar je ne le sais pas directement ne l'ayant as vu depuis plus d'un an) Barrès est ennuyé e ce que tu as dit qu'il a interprété comme ne accusation de mauvaise foi (ce n'est pas accusation qui est de mauvaise foi, il croit ue tu l'accuses de démarquer Gobineau). e te le dis à tout hasard mais te demande a discrétion. Si tu insistais pour que non, lors je demanderais à ma source si tu peux n manquer.

Très affectueusement à toi,

MARCEL PROUST.

Je n'ai pas regobiné depuis l'autre jour, yant terminé un article pour la *Renaissance atine* (15 juin) que je t'enverrai quand il era paru — fort égoïstement — pour que u le corriges et me dises ton avis.

1. J'avais sans doute échoué dans ma tentative pour faire accepter rticle sur la Russie.

2. En énumérant les Français amateurs de « gobinisme », j'avais mmis l'erreur vénielle de mentionner le comte Joseph Primoli, des- ndant de Lucien Bonaparte, Italien de naissance, Français par le eur et les souvenirs.

*
* *

Potin !

Oui, en vérité, cela ne pouvait être qu'un « potin » quelque propos dénaturé ou détourné de son vra sens. Loin d'accuser Maurice Barrès de « démar quer » Gobineau, j'avais ainsi commenté un pas sage de *Leurs Figures* : « De ce fragment, il résult bien que M. Maurice Barrès sait le nom de Gobi neau, les données de son œuvre maîtresse, *mai nullement qu'il ait lu cette œuvre, ni surtout médit sur elle.* »

Barrès connaissait, de longue date, l'admiratio que lui avait toujours vouée notre petit groupe du *Banquet*. Sur les bancs du lycée, à seize ans, nous pressentions déjà sa maîtrise, en un temps où son *dandysme* effarait encore les « bourgeois [1] ». Admiration assez réfléchie, assez ferme pour lui être restée fidèle, — il le savait bien, — même en des temps fort troublés, pendant les années de véritable guerre civile où nous aurions pu être tentés de ne voir en lui qu'un implacable adversaire. Et

1. A Condorcet, l'usage était de faire une fois par an, dans chaque classe, une vente de charité aux enchères. Les élèves offraient des lots, le professeur faisait le commissaire priseur. En rhétorique, à l'une de ces ventes, Daniel Halévy avait donné un autographe de Maurice Barrès, inconnu de la plupart des élèves et peut-être du professeur. A la sortie, Halévy et Bizet me crièrent dans la cour : « Regarde ce *nouveau*, il arrive du lycée de Vanves et il a poussé l'autographe de Barrès ! » Je regardai le nouveau, dans sa tunique étriquée de collégien, maigre et noir comme un autre Bonaparte. Un nouveau, qui nous tombait de Vanves au milieu de l'année scolaire, et qui avait lu, qui admirait Maurice Barrès !... Pour nous, dès ce jour, Fernand Gregh — c'était le nouveau — fut un homme célèbre.

il m'aurait cru capable, envers lui, d'une injuste et puérile offense ! Cela me semblait invraisemblable et me rendit sceptique sur la valeur du « potin » de source mystérieuse, que me confiait l'amitié de Marcel Proust.

Deux bienveillantes lettres de Barrès lui-même, au sujet de mon livre, achevèrent bientôt de me rassurer. Mais, dans l'intervalle, Marcel Proust continuait de s'inquiéter pour moi.

Lettre.

[*Juin* 1905].

Mon cher Robert,

Tu dois trouver que ma fatigue d'yeux, de poumon, etc., ne saurait justifier mon silence. Et en effet. En deux mots, comme je suis brisé, voici. Cherchant comment te voir, comme après mille péripéties M. de Montesquiou vient lire chez moi pour cinq ou six personnes un fragment de son nouveau livre et qu'il faudra bien que je sois levé ce soir-là, je lui avait écrit pour lui demander, en dehors des quelques personnes désignées par lui, d'adjoindre deux ou trois de mes amis, dont l'éminent historien de Gobineau. Mais j'ai eu fin de non-recevoir absolue du conférencier pour tout le monde, trouvant

que cela changerait trop le caractère de sa lecture, etc., et comme je n'ai reçu son refus (qui ne s'appliquait pas à toi, mais à tous) qu'à l'instant, je n'ai pu t'écrire plus tôt [1].

Ma source, je ne l'ai pas revue et son nom n'a pas été agréé non plus. Quant à la personne à qui j'aurais pu en parler, bien qu'elle ignore la chose, mais parce qu'elle est amie à la fois de Barrès et de moi, Madame de Noailles, je ne l'invite pas non plus pour cette lecture et il y aura dans 15 jours un an que je ne l'ai pas vue. Le mieux, je crois, quand mon plus fort moment de fièvre de foins sera passé, sera de demander à Madame de Noailles de m'inviter avec Barrès et, accessoirement, de lui dire la chose. Je crois du reste que rien ne vaudra une rectification publique. Car je me rappelle un cas semblable il y a plusieurs années. *La Libre Parole* avait dit qu'un certain nombre de jeunes juifs, entre lesquels M. Marcel Proust, etc., honnissaient Barrès. Pour rectifier il aurait fallu dire que je n'étais pas juif et je ne le

1. Bien entendu, c'est de lui-même que Marcel Proust avait sollicité — en vain — cette faveur pour moi ; j'ignorais tout de cette « lecture » et n'avais nullement aspiré à faire partie de l'auditoire.

oulais pas [1]. Alors j'ai laissé dire aussi que avais manifesté contre Barrès, ce qui n'était as vrai. L'ayant rencontré, je lui ai dit : J'ai trouvé inutile de démentir. » Mais j'ai ien senti qu'il ne trouvait pas que ç'aurait té inutile. Nous reparlerons de tout cela, ais si tu désirais quelque chose d'immédiat, suis à tes ordres pour écrire à ma source, i confesser mon potin et lui demander si le t'autorise ou m'autorise à dire à Barrès ue j'ai tout répété. Si tu aimes mieux autre hose, je suis à tes ordres aussi. Pour tout, u reste, c'est bien simple.

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

Je ne désirais que le silence et n'avais rien à ctifier. Au surplus, grâce aux lettres que je reçus entôt de Barrès, l'incident ne tarda pas à se énouer le mieux du monde, et je m'empressai rtainement d'en convaincre Marcel Proust, en ême temps que je le félicitais de son admirable ticle sur *la Lecture*, que je venais de lire dans la *enaissance latine*.

. Marcel Proust était né d'un père catholique, le docteur Proust, l'une mère juive, Mlle Jeanne Weil de son nom de jeune fille. Lui-me fut élevé dans la religion catholique.

VI. — Autour de Ruskin.

C'est à présent qu'il faut relire l'essai *Sur la Lecture* [1], pour entrevoir dans sa fleur l'inspiration de *A la recherche du Temps perdu* et comprendre à quel point Marcel Proust fut toujours et spontanément lui-même : son œuvre entière est à sa propre ressemblance, il lui a suffi d'écouter sa nature pour créer son art.

Ces pages contiennent une ébauche très poussée des souvenirs de *Combray* ; elles ouvrent une infinité d'autres horizons encore. Marcel Proust, traducteur de Ruskin, en fit la préface de *Sésame et les Lys*, qui succéda en 1906 à sa traduction de la *Bible d'Amiens* publiée deux ans plus tôt et accompagnée, elle aussi, d'une préface très « proustienne [2] » sur Ruskin et les Cathédrales.

Bien entendu, l'article de la *Renaissance latine* n'atteignit point le grand public, mais son originalité touffue intéressa par ses accents nouveaux les critiques les plus intelligents. André Beaunier

1. Marcel Proust l'a recueilli, presque intégralement, dans *Pastiches et Mélanges*, sous ce titre : *Journées de lecture*. — M. Benjamin Crémieux, dans sa remarquable étude critique sur Marcel Proust (*XX^e siècle*, p. 15), place avec raison cette méditation sur la lecture « à la base de l'œuvre de Proust », voudrait qu'elle fût reproduite en tête de la future édition définitive de ses œuvres.

2. Une lectrice de la *Bible d'Amiens* a très heureusement noté sa première impression immédiate : « La merveilleuse préface, déjà toute remplie de Proust, eut pour moi un effet dynamique. Il fallut sauter en auto et, pendant une semaine ensoleillée d'août, faire un pèlerinage à la cathédrale d'Amiens » (E. DE CLERMONT-TONNERRE, *ouvrage cité*, p. 95).

gnala cet article, sans perdre une heure, aux lec-
urs du *Figaro*, où il sut juger le style de Proust
ec une rare clairvoyance : « Ces longues phrases,
combrées de tous les détails et de toutes les
constances, ont un charme étrange et délicieux :
st la méticuleuse vérité qui le leur donne, *et*
es inquiètent, à cause de ce qu'a de terrible la
oindre vérité tout à fait vraie[1]. » Beaunier, dans
e de ces rapides analyses que son talent prodi-
ait au jour le jour, semble avoir été le premier
pressentir, ce jour-là, la puissance de Proust :
rien sacrifier, dût-il déplaire, pour être vrai.

Lettre.

[4 *juillet* 1905].

Cher Ami,

Tu es trop gentil de me tenir compte des
onnes intentions que je n'ai pu réaliser dans
ncident Barrès. J'espérais toujours voir
adame de Noailles et chez elle Barrès. Mais
epuis le 17 juillet dernier, cela fera dans
uelques jours un an que je n'ai pas été en
at d'aller chez elle ni de la recevoir chez
oi. Je reste à ta disposition si je pouvais
être utile. D'ailleurs Madame de Noailles

1. *Figaro* du 19 juin 1905, sous la rubrique *Journaux et Revues*.

n'était pas « ma source ». Cette mystérieus
source accepterait, j'en suis sûr, que je
nomme à toi. Mais je n'ai pas pu demand
l'autorisation, puisque tu m'as interdit d
dire que je t'avais dit... [1].

Tu es bien gentil pour *la Lecture.* C'es
l'article que je voulais t'envoyer. Puis, quan
il a été paru, il m'a tellement dégoûté qu
je n'ai plus osé. J'ai pensé que toi qui sa
dire tant de choses dans une demi-ligne, l
phrases qui en ont une centaine t'exasp
reraient. Ah ! comme j'aimerais savoir écri
comme Madame Straus [2] ! Mais je suis bie
obligé de tisser ces longues soies comme
les file, et si j'abrégeais mes phrases ce
ferait des petits morceaux de phrases, p
des phrases. De sorte que je reste comm
un ver à soie, dont d'ailleurs j'habite l
températures, ou plutôt comme un ver
terre (« amoureux d'une étoile », c'est-à-di
contemplant la concision de Madame Stra
comme une inattingible perfection). A prop
de Madame Straus, le désir de la revoir v
je pense, me forcer à changer un peu m

1. C'était prudent !
2. Voir, au chapitre II, le portrait de Mme Straus, extrait du pasti
de Saint-Simon par Marcel Proust.

ures. Dès que cette réforme, si elle doit ıssir, sera accomplie, je t'écrirai pour ;her de nous joindre enfin.

Affectueusement à toi,

MARCEL PROUST.

*
* *

Jn an après, la traduction de *Sésame et les Lys* aît enfin en librairie [1], accompagnée de la préface *la Lecture* et d'annotations d'une richesse uise.

es notes maintenant presque oubliées, que Marcel ust va traiter ici de « pur bavardage », je me mets d'en recommander la lecture à toutes les sonnes qu'intéresse la formation de son génie romancier-philosophe.

Lettre.

[*Vers le* 10 *juin* 1906].

MON CHER ROBERT,

Que je voudrais, non pas que tu penses ce e tu me dis (car j'en suis persuadé), mais

[1] Aux éditions du *Mercure de France*,

que je voudrais le penser moi-même ! Je n
peux pas dire que j'en serais heureux. Depui
la mort de maman [1], c'est un mot qui n'
plus de sens pour moi (et qui en avait beau
coup avant, car j'étais plaint bien à tor
menant une vie qu'on croyait très triste e
qui était douce). Mais enfin, à ce sentimen
atroce que j'ai de lui avoir toujours fait tan
de chagrin par ma santé, se mêlerait celu
d'avoir fait quelque chose de bien, qui aurai
pu lui faire plaisir. Du reste elle a conn
cette Préface, car je n'ai pas besoin de t
dire que tout cela a été fait avant sa mor
et allait paraître quand elle m'a tout d'u
coup quitté.

Ta lettre est ravissante et je te jure qu
je ne te le dis pas par réciprocité. Nou
pensons chacun l'un de l'autre ce qu'il sera
tellement plus utile et agréable que nou
pensions nous-même, car les encouragemen
les plus formels de ceux à qui notre admira
tion reconnaît la compétence la moins con
testable ne peuvent pas suppléer ce sentimen
direct, cette sorte de conscience du tale
que certains de nos amis ont le bonheu

1. Septembre 1905.

'avoir à un si haut degré, du reste avec le alent lui-même. Ce que tu me dis de ma réface m'enchante et, en effet, il y a là es choses qui me paraissent assez appro- ondies, quoique en général j'aie l'impression 'écrire tellement moins bien qu'à l'époque es *Plaisirs et les Jours*. Quant aux notes, 'est du pur bavardage, et j'aimerais mieux ravailler sérieusement. Mais un minimum e bien-être physique est nécessaire, non eulement pour travailler, mais même pour ecevoir des impressions poétiques du monde xtérieur. Et quand le malaise cesse une econde et qu'elles se produisent, alors on n jouit comme d'un plaisir de convalescent ans que les forces, occupées incessamment réparer les ravages du mal, puissent être étournées et disponibles pour l'incarnation e ce qu'on a senti.

Je ne vois pas bien le moyen de te voir. 'oici pourquoi. Il a été possible à un moment endant un mois de me voir tous les jours ù je n'étais pas mal de 6 à 7. Mais main- enant mes heures sont redevenues déte- ables et je dors souvent à cette heure-là. près le dîner serait à la rigueur possible ers 10 heures. Seulement voilà sept mois

non seulement que je ne suis sorti, *mais même que je n'ai pu m'habiller*. Très affaibli par cette claustration, je vais faire de toutes petites sorties, probablement sans m'habiller, et compte précisément commencer demain. Les premiers temps elles me donneront de telles crises que même si j'arrivais à les faire vers 9 h. 1/2 et à rentrer à 10 heures, il me serait impossible de recevoir qui que ce soit. Et les lendemains sont encore bien pires. Mais je suis décidé l'année prochaine à sortir tous les jours et à m'habiller ; je pourrai donc, si je vis encore, te voir de temps en temps, ce qui me ferait extrêmement grand plaisir. Si, te disant que mes projets de sortie peuvent être retardés par un incident de santé, tu voulais quand même, ces jours-ci, tenter de me voir vers 10 heures, tu peux l'essayer, mais en te demandant alors si par hasard cela coïncidait avec un moment où je rentre, de ne pas me faire ouvrir la bouche dehors en rentrant et de ne pas rester. Si au contraire j'étais chez moi sans être sorti et sans crise, naturellement je te recevrais, si tu n'as pas de parfums, ni ne fumes pas. Mais je crois qu'il serait plus raisonnable peut-être pour moi de remettre cela à un

moment où ma vie sera réorganisée. Tu n'as pas le téléphone ?

Tout à toi,

MARCEL.

Je suis bien heureux de ce que tu me dis que Beaunier aime mon livre. Il a été tellement incroyablement gentil pour moi que je suis malheureux de ne pas savoir comment le remercier. Si jamais tu croyais que je puisse faire quelque chose qui lui fasse plaisir, ce serait un vrai bonheur pour moi [1].

Si tu vois par hasard quelquefois Daniel Halévy, dis-lui que dernièrement dans la *Chronique des Arts*, à propos d'une traduction des *Pierres de Venise*, j'ai fait une allusion d'une demi-ligne à son article sur Venise de *la Revue de Paris* [2].

*
* *

L'affectueux appui de M. Ludovic Halévy fit attribuer, presque au même instant, par ses con-

1. Dans *le Figaro* du 5 juin, Beaunier, en sa qualité de chef des Échos, avait donné un « Instantané » de Marcel Proust, c'est-à-dire un petit portrait à la plume se détachant en jolis caractères elzéviriens. Avoir son « instantané » dans *le Figaro* était une faveur très recherchée.

2. Il s'agissait d'un article déjà ancien d'une dizaine d'années, mais dont Proust se souvenait,

frères de l'Académie française, un prix Montyon de 500 francs à mon livre sur Gobineau. Cette importante nouvelle n'ayant pas échappé à la vigilance de Marcel Proust, il saisit en elle l'occasion de m'adresser de nouveaux éloges si hyperboliques que, décidément, ma pudeur s'en alarme ! Je ne puis passer entièrement le fait sous silence, car il me faut ménager l'intelligence d'une lettre ultérieure, mais le lecteur m'excusera de ne reproduire que le début des louanges, pour « indiquer le ton ».

Lettre.

[*Vers le* 20 *juin* 1906].

Mon cher Robert,

Que je suis heureux d'apprendre ton grand succès académique ! Je le sais inégal à ton talent et à ton œuvre, mais. . . . . .

. . . . . .

Je ne peux te dire combien j'ai été heureux et malheureux de l'article de Beaunier sur *Sésame* [1]. Sachant les intentions charmantes à mon égard de Calmette, dont je n'ai jamais pu comprendre pourquoi me connaissant si peu il était si bon pour moi, et avec une pré-

1. Chronique de tête, dans *le Figaro* du 14 juin 1906. Ainsi Beaunier avait consacré à Marcel Proust et à *Sésame* son article de juin 1905, cité plus haut, puis l' « instantané » et la chronique de juin 1906.

méditation admirable et ne me voyant pas une fois tous les deux ans, je lui avais au moins demandé, s'il faisait parler de moi, de ne pas demander cela à Beaunier. Il ne m'écouta pas et ce fut Beaunier qui fit l' « Instantané ». J'en étais confus, mais je n'avais plus d'appréhensions. Car comment aurais-je pu supposer que cet instantané n'était qu'un commencement et que Calmette voudrait aussi que j'aie un article. Tant de choses sur une traduction. J'ai peur que Beaunier ne me prenne en grippe et je l'aime tant que cela me ferait énormément de peine. Je ne ferai plus jamais paraître une ligne de moi (hélas ! c'est d'ailleurs de toutes façons bien probable) sans lui demander préalablement l'engagement écrit qu'il n'en parlera pas. C'est du reste une chose effrayante et qui montre à quel point on se désintéresse de toute littérature, de voir à quel point les plus intelligents de nos contemporains, et à plus forte raison les autres, sont incapables de *lire*, même le *journal*. Tu sais que je ne vois personne. Mais enfin ces jours-ci jusqu'à avant-hier (j'ai avant-hier fait une tentative de sortir un quart d'heure de chez moi sans m'habiller et qui m'a rendu

tellement malade que je ne recommencerai peut-être plus jamais), une fois l'un, une fois l'autre de mes amis les plus fidèles ont pu quelquefois être reçus et me voir. Or, *pas un* (ils sont tous abonnés du *Figaro*) n'avait lu l'article de Beaunier !

Reynaldo, dont tu sais l'intelligence ardente et curieuse, est entré le lendemain chez moi en me disant : « Avez-vous lu *le Figaro* d'hier ? » Je répondis modestement : « Oui ». — « Alors vous avez lu l'article de Varennes ? » Après m'avoir parlé de l'article de Varennes [1], voyant qu'il ne me parlait de rien d'autre, je dis : « Comment avez-vous trouvé l'article de Beaunier ? » — « Je n'en ai pas vu ! » A*** (dont toute la famille est abonnée au *Figaro* et qui l'est lui-même) m'a écrit pour me dire combien il était étrange, puisque je connaissais Calmette, que *le Figaro* n'eût pas parlé de *Sésame*. Et comme je disais qu'il en avait au contraire trop parlé, il me dit : « *Tu dois te tromper*, car ma femme lit tous les matins *le Figaro* d'un bout à l'autre, et il n'y avait absolument rien sur

1. Henri Vonoven (sous le pseudonyme d'Henri Varennes) rédigeait alors la *Gazette des tribunaux* : ses comptes rendus du Palais, modèles de profonde observation psychologique et sociale, de vivante clarté, ont fait époque dans l'histoire de la Chronique judiciaire.

toi. » — Enfin j'y avais fait allusion dans une lettre à Lucien D***, qui m'a répondu : « Je n'ai vu ni l'instantané ni l'article dont vous me parlez (il lit *le Figaro* tous les matins), pouvez-vous me les envoyer ? » — Ah ! je ne lis pas beaucoup, mais je ne lis pas comme cela. Je t'assure (je te *jure*) que ce n'est pas parce qu'il s'agit de moi que cela me frappe, et c'est au contraire parce qu'il s'agit de moi que j'arrête là mes exemples et omets le plus saisissant de tous [1].

Je te demande pardon de te raconter de pareilles insignifiances. Je ne t'ai écrit que pour te dire le plaisir si grand que j'avais eu à voir ton nom dans les prix académiques. J'en ai été si heureux ! Et puis, si je n'étais si fatigué, je voudrais te remercier encore de ta lettre de l'autre jour qui m'a tellement touché, que je relis si souvent. C'est ce qui

1. Comparer *Albertine disparue*, II, p. 48. Le héros du livre va chez les Guermantes pour connaître l'effet de son article sur Elstir, dans *le Figaro* ; il amorce lui-même la conversation : « ... A propos d'Elstir je l'ai nommé hier dans un article du *Figaro*. Est-ce que vous l'avez lu ? » « Vous avez écrit un article dans *le Figaro* ? » s'écria M. de Guermantes avec la même violence que s'il s'était écrié : « Mais c'est ma cousine. » « Oui, hier. » « Dans *le Figaro*, vous êtes sûr ? Cela m'étonnerait bien. Car nous avons chacun notre *Figaro* et, s'il avait échappé à l'un de nous, l'autre l'aurait vu. N'est-ce pas, Oriane, il n'y avait rien. » Le duc fit chercher *le Figaro* et se rendit à l'évidence, etc. ». — Il est à parier que la chronique d'André Beaunier sur Marcel Proust, dans *le Figaro* du 14 juin 1906, avait pareillement échappé au duc de Guermantes.

m'a rendu heureux de l'article de Beaunier (toujours en donnant au mot *heureux* le sens triste, avec contre-partie d'angoisse cardiaque, que je te disais l'autre jour, mais il faut bien prendre des mots simples pour arriver à finir une phrase) et, dans son article de l'année dernière, quand cette Préface avait paru en Revue, c'est qu'il me paraissait fait en collaboration avec les amis que j'estimais le plus. L'année dernière, je venais de recevoir une admirable lettre d'une femme à qui je pense que tu reconnais comme moi le plus grand génie, Madame de Noailles, me disant des choses exquises sur cette Préface, et : « Nous l'avons lue hier avec Beaunier, etc. » Le lendemain venait l'article de Beaunier où je croyais encore respirer « l'odorant souvenir » des louanges fleuries de la veille. De même, cette année, tu m'écris : « Je la lisais hier avec Beaunier, etc. » Et le lendemain ou le surlendemain, toute une floraison d'éloges de Beaunier, dont tes lignes exquises et légères n'avaient pas été une moins annonciatrice hirondelle. Mais ce n'est pas les choses dont on me parle que j'aime le mieux dans ma Préface. Mais assez parlé de moi. Je voudrais que tu saches que

c'était surtout pour te parler de toi, de ma reconnaissante amitié.

Je me figure que tu étais tantôt au Bois, à un goûter où il y avait une femme que tu admires et qui est si belle en effet. Naturellement je ne pouvais y aller, mais je suis touché qu'on pense encore à moi. Cela me fatigue d'écrire et en voici pour longtemps.

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

VII. — Les suites d'un goûter au Bois.

Le hasard fit que, dans ma réponse, se glissa le nom d'un vieux monsieur important de l'époque, que j'avais vu au goûter du Bois. De ce nom offert à sa verve, Marcel Proust s'empare aussitôt pour se livrer à l'une de ces débauches de fantaisie caricaturale qu'à mon profond regret je serai parfois tenu de taire, car il ne deviendra guère possible de lever le voile que dans un siècle ou deux, lorsqu'on ne risquera plus d'attrister les victimes ou leurs familles.

Revenant ensuite sur ma récompense académique, il me donne une marque d'amitié fort imprévue, mais si touchante qu'au contraire je serais ingrat de la dissimuler.

Lettre.

[*Vers* le 25 *juin* 1906].

Cher Robert,

. . . . . .

. . . . . Mais vraiment goûter, au Bois!

Je t'expliquerai mes idées là-dessus, mais pas ce soir, je souffre trop. Trop pour répondre rien à ta lettre, à quoi j'ai tant à répondre. Mais j'ai voulu t'écrire pour te dire seulement ce petit mot stupide : tu dis que ton prix ne t'a fait plaisir qu'à cause des trente louis. As-tu donc besoin d'argent en ce moment ? Tu sais qu'hélas j'ai maintenant la libre disposition de ma petite fortune ; elle n'est pas bien considérable puisque je ne peux pas garder la seule chose au monde à quoi je tienne, l'appartement où j'ai vécu avec maman ces dernières années [1]. Mais Dieu merci, elle me permet de mettre à ta disposition tout ce que tu voudrais, si tu avais le moindre besoin d'argent. Et avec quel plaisir. Ne te fatigue pas à me répondre.

1. L'appartement de la rue de Courcelles, n° 45.

Un chiffre, si tu veux quelque chose. Rien, si tu ne veux rien. Mais je souhaite la première alternative. Je suis bien triste de l'état de M. Sorel qui va mourir [1]. Hélas ! je ne pourrai même pas aller à son enterrement. Aujourd'hui il m'a été impossible de me lever.

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

Offrir à tout venant ses munificences, surtout aux mis qu'il pouvait croire gênés, fut un élan perpéuel de Marcel Proust, j'allais dire une de ses manies. anie d'autant plus louable et sympathique, en érité, que c'est une manie des moins répandues. t l'on voit bien qu'il n'a jamais su compter, puisu'il croyait que cinq cents francs faisaient trente uis. En insistant sur le plaisir que me procuraient s vingt-cinq louis de l'Académie, j'avais pensé i faire entendre que je ne m'exagérais pas le aractère glorieux de cette distinction. Mais lui, ujours avide de se dépouiller, ne veut voir dans a déclaration qu'un aveu d'impécuniosité, il vole mon aide... Je dus lui causer une amère déception ar mon noble refus !

1. M. Albert Sorel mourut le 29 juin 1906. Marcel Proust avait ivi les cours du grand historien à l'École des Sciences politiques. ns la préface de *Sésame* sur *la Lecture*, une note dit son « admiion reconnaissante », fait allusion aux « puissantes pages », aux riginales et fortes méditations » inspirées à M. Sorel par sa traduction la *Bible d'Amiens*.

Lettre.

[*Fin juin* 1906].

CHER ROBERT,

Tu ne m'as pas compris, je ne t'ai pas compris, c'est bien la peine de s'écrire tous les jours. Ne nous écrivons plus, tu as trop à travailler et moi trop à souffrir. Mais à quoi tient la vie ! à quoi tient le jugement des Sages ! Imagine-toi qu'en t'écrivant hier je pensais (je ne sais vraiment pas pourquoi !) à X*** [1]. Et au moment d'envoyer la lettre j'ai mis machinalement sur l'enveloppe : Monsieur X***. Heureusement je m'en suis aperçu à temps ! Pense à tout ce qui aurait pu suivre, et avec les généralisations de sa rancune, c'est toute l'œuvre de Ruskin, c'est l'Entente Cordiale qui aurait été condamnée dans toutes les conversations où ayant rencontré Barthou ou Briand il leur donne des conseils et surtout celui, dans leur intérêt, s'ils veulent avoir à peu de frais une belle page dans l'Histoire, de le prendre comme ministre, comme n'importe quoi ! Sur lui je pense comme toi, mieux peut-être, j'admire

1. Ici le nom du vieux Parisien très répandu qui assistait au goûter du Bois.

a merveilleuse intelligence, une possession e son métier (de son métier à lui !) qui a epuis longtemps atteint la perfection, des arties de véritable grandeur, et jusqu'à ette écorce inentamable de naïveté qui a réservé en lui de délicieuses fraîcheurs 'âme. Mais avec tout cela on ne peut jamais écouter qu'en souriant. Si l'on est plusieurs, 'est à se faire des signes d'intelligence. On ourrait lui dire, en parlant de presque cha- un, ce que Caumartin recevant ironiquement ans que l'autre s'en doutât) à l'Académie I. de Clermont-Tonnerre, dont l'orgueil ısensé donnait à chacun la comédie, lui isait (je ne te réponds pas des termes) : Quand vous êtes avec le Roi, chacun ne eut s'empêcher de remarquer l'air de joie ui est peint sur son visage. Tant que vous es là, vous le tenez dans une sorte de ieté, etc. » M. de Clermont-Tonnerre avala out la bouche en cœur et il fallut la rosserie e l'archevêque de Paris, plusieurs années lus tard (tout ceci un peu vague dans ma émoire) pour le détromper et lui dire, on ous a berné [1].

1. L'histoire de ce persiflage académique est dans Saint-Simon. inte-Beuve aussi l'a racontée, au tome XI des *Causeries du Lundi*, après Dangeau.

Je connais un exemple bien différent auprès de nous d'orgueil encore plus excessif qui donne à rire, mais celui-là exprès. Ou du moins, comme Baron a peut-être naturellement sa voix comique, mais l'a remarqué et s'en sert exprès, M. de Montesquiou (c'est lui) fait œuvre d'art avec son ridicule et l'a merveilleusement stylisé. Ah ! X*** n'en est pas à le styliser : il l'ignore ! Je ne sais par quelle convention, comme au théâtre, il n'entend pas les rires autour de lui ou si vagues qu'il demanderait comme Harpagon dans Plaute entendant rire la salle (c'est-à-dire des gens irréels pour lui) : « Qu'ont donc à rire tous ces gens-là ? » Mais personnellement il ne me fait pas rire, parce que je comprends si bien tout ce qu'il dit et que je le trouve si sympathique. Mais on comprend qu'on le trouve impayable. Je me rappelle qu'au commencement je ne savais pas que Montesquiou savait qu'il était ridicule, quand, à sa première conférence où chacun l'attendait en rose et en vert, et où il parut en noir dans une tenue de clerc de notaire, il me dit : « Je tenais à éveiller ce sentiment : l'attente du ridicule déçue. » C'est une déception que X*** ne donne pas souvent. Et

ourtant il est charmant, exquis, et admi-
able...

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

Emprisonné par sa santé, Marcel Proust n'avait
as pu, lui, venir au goûter du Bois.

Est-ce une consolation de songer : s'il avait été
ieux portant, il serait venu, il aurait brillé, mais
n'eût pas écrit ces lettres où scintillent encore les
ısées de son esprit.

CHAPITRE VII

LES PASTICHES

I. — Une tragédie parisienne.

Le vendredi 1er février 1907, une bien pénible émotion guettait au réveil les vieux abonnés du *Figaro* : presque tous durent croire que leur cher journal était subitement devenu fou !

En ouvrant leur *Figaro* au seuil de cette matinée d'hiver, les plus distraits ne purent laisser leur regard glisser sans stupéfaction sur la chronique de tête, dont le titre sautait aux yeux avec la violence d'un coup de poing. *Sentiments Filiaux d'un Parricide*, tel était ce titre d'une évidente immoralité : comme si l'on pouvait admettre que ces sentiments ne fussent pas nécessairement monstrueux, et dès lors pourquoi se complaire à les analyser ? Énigme insolite, qui forçait l'attention du lecteur le moins prédisposé aux vastes rêveries matinales, le plus impatient de courir aux télégrammes de l'étranger, aux cours de la Bourse, aux échos des théâtres, aux nouvelles mondaines.

Mais le moyen de tourner la première page sans avoir un instant contemplé l'effarante chronique ! Alors que l'architecture de cette première page, élégante façade du *Figaro*, respectait toujours comme un principe sacré la tradition du « Premier-Paris » alerte, spirituel et bref, on avait permis au collaborateur d'un jour d'en bousculer l'harmonie par les dimensions inusitées et monumentales de son article. J'ai conservé ce scandaleux numéro du 1er février 1907, où l'anomalie s'étale sur les quatre premières colonnes et déborde sur la cinquième...

La tranquille audace de Gaston Calmette, — et on le disait timoré ! — prétendit imposer, ce jour-là, la lecture d'une œuvre, d'un chef-d'œuvre de Marcel Proust.

*
* *

Une semaine auparavant, Paris avait été bouleversé par un « fait divers » atroce : le meurtre de Mme Van B*** par son fils, qui s'était ensuite suicidé.

L'opinion en fut d'autant plus émue et déconcertée que les personnages du drame occupaient un rang élevé, honoré, dans la société parisienne : on sait, en effet, que le public tend instinctivement à réserver au vulgaire le farouche monopole des fureurs sanglantes, et il est remarquable que la police ne qualifie pas tous les crimes de « crimes crapuleux » ; lorsqu'un privilégié de la hiérarchie

sociale s abandonne à ces terribles excès, il paraît sortir des règles du jeu. En lisant dans les journaux le récit de ce « drame de la folie », Marcel Proust se rappela que de pareilles atrocités remplissent la plus haute littérature de tous les temps, — Sophocle, Shakespeare, Dostoievski. Il avait dîné quelquefois avec le jeune meurtrier qui lui avait écrit deux lettres témoignant, chose bizarre, d'un « grand amour filial ». Dans la plus récente, une semaine avant le drame, Henri Van B*** plaignait Marcel Proust de « la mort si prématurée et cruelle » de ses parents, et il ajoutait : « Si ce peut être une consolation pour vous, je vous dirai que moi aussi j'ai bien du mal, physiquement et moralement, à me remettre de l'ébranlement que m'a causé la mort de mon père ». Huit jours après, il tuait sa mère !

Sans s'attarder à rechercher vainement quels insondables tumultes avaient pu obscurcir le cerveau et armer le bras de ce meurtrier, qui fut sans doute un grand malade, Proust songe à la démence d'Ajax, au désespoir d'Œdipe... Le « cruel commissaire de police », — qui secoue par les épaules l'assassin agonisant, pour qu'il s'explique sur son crime, — lui représente de loin Edgar, le noble fils de Gloucester, essayant de ranimer le roi Lear évanoui devant le cadavre de Cordelia. Le cri de détresse suprême de Mme Van B*** expirante : « Henri ! Henri ! qu'as-tu fait ! » se fond pour lui avec la plainte de la petite princesse de *Guerre et Paix*, morte en accouchant : « Je vous aime tous, je n'ai fait de mal à personne, et qu'avez-vous fait

de moi ? » semblait dire cette tête charmante que la vie avait abandonnée [1]. »

Et cette double plainte, toujours la même, fait entendre à Marcel Proust le grief légitime de toutes les mères : « *Qu'as-tu fait de moi ? Qu'as-tu fait de moi ? Si nous voulions y penser, il n'y a peut-être pas une mère vraiment aimante qui ne pourrait, à son dernier jour, souvent bien avant, adresser ce reproche à son fils. Au fond, nous vieillissons, nous tuons tout ce qui nous aime par les soucis que nous lui donnons, par l'inquiète tendresse elle-même que nous inspirons, mettons sans cesse en alarme...* » Grande et douloureuse pensée, secrètement inspirée au trop tendre Marcel (qui fut le plus doux, le plus fidèle des fils) par les remords imaginaires de sa propre piété filiale. Ne me parlait-il pas déjà, dans sa lettre du 10 juin 1906, de son « sentiment atroce » d'avoir toujours fait « tant de chagrin » à sa mère « par sa santé » ! Infortuné bourreau de soi-même : ses crises cardiaques ou nerveuses, ses suffocations et ses drogues, voilà ce qu'il trouvait à se reprocher envers elle et voulait expier comme s'il se fût agi d'une faute volontaire. Être toujours malade, ce fut sa manière à lui d'être parricide...

On comprend aujourd'hui plus facilement ces obsessions scrupuleuses, parce qu'on vit avec Marcel Proust et qu'on l'aime. Les lecteurs du *Figaro* de 1907 furent excusables, en somme, de n'avoir pas tout compris.

1. Tolstoï, *la Guerre et la Paix*, I, chap. IV.

*
* *

Calmette avait appris l'existence des lettres d'Henri Van B***. Aussitôt, il souhaita pour *le Figaro* cette chronique qui risquait de déplaire et qui déplut aux abonnés. Toutefois, il y eut des exceptions. Ludovic Halévy fut émerveillé ; il avait souvent rencontré Marcel Proust chez sa cousine, Mme Straus, et s'intéressait en lui au compagnon de lycée de ses fils Élie et Daniel ; je l'entends me dire : « Votre ami le jeune Proust vient de faire un étonnant article, plein de dons et d'originalité... »

Dans *Pastiches et Mélanges*, Marcel Proust a recueilli plus tard sa chronique de 1907. Les beautés de ces étranges pages ne se sont pas altérées en émigrant dans ce volume, où elles ont pris leur retraite. Mais rien ne saurait me rendre le « choc » initial, ressenti au contact subit de l'obscur chef-d'œuvre qui se déployait à la première page du *Figaro*, dans le numéro jauni que j'ai gardé, où il ressemblait à une immense lettre [1] de Proust...

Comme je ne le voyais presque plus jamais, je lui écrivis mon émoi et je reçus immédiatement

1. M. Louis de Robert a comparé, lui aussi, l'œuvre entière de Proust, à « une immense lettre à la postérité » (dans les *Nouvelles littéraires* du 4 septembre 1926, au moment où je venais de corriger mes épreuves de la *Revue de France*, qui a d'abord publié ce chapitre). — Cette rencontre, toute fortuite en apparence, me frappe pourtant par son caractère de nécessité : l'impression que m'avait donnée la chronique de 1907, M. Louis de Robert l'éprouve de même pour l'œuvre entière. Marcel Proust fut d'instinct un grand épistolier, et ce don explique peut-être pourquoi chacun de ses lecteurs éprouve l'indéfinissable sensation de « communiquer » si directement avec lui.

la réponse qu'on va lire, où nous assistons à sa fièvre de création, — où on le voit au travail, en ébullition.

Lettre.

[3 *février* 1907].

Mon cher Robert,

Que tu es gentil, que j'ai de l'amitié pour toi et que cette amitié est donc défendable et solide (ce que si peu d'amitiés sont) puisqu'elle a dans un amour-propre comblé de satisfactions une base vraiment rationnelle et indestructible. Mais je me calomnie et je t'assure que si j'éprouve cette amitié, ce n'est pas parce que tu goûtes mes productions. Je l'éprouverais tout autant si tu les détestais, mais, du moment que tu les aimes, je t'estime davantage. Si je pouvais seulement m'estimer plus moi-même ! Hélas ! c'est impossible et je me demande si ce n'est pas par un charitable mensonge à un malade que tu me dis que mon article est bien. En tous cas (et malheureusement, ce n'est pas cela qui en explique la funeste qualité, car il n'a même pas le charme de l'improvisation,

il est laborieux quoique hâtif, et glacial quoique déclamatoire), pour expliquer les répétitions de mots, les lapsus (du prote surtout), Calmette m'a demandé cet article mercredi matin par une lettre que je n'ai lue, à cause d'une crise, que mercredi à 10 heures du soir. Je me suis reposé jusqu'à 2 heures du matin sans penser à l'article. A 3 heures, je me suis levé, je l'ai aussitôt commencé et je l'ai écrit sans brouillon, sur les feuilles que *le Figaro* a eues, jusqu'à huit heures. Comme il n'était pas fini et que j'avais trop mal à la main (déshabituée d'écrire), au 4e doigt replié, pour continuer, je me suis couché, disant qu'on m'éveille dans la journée pour le finir. Mais, comme des travaux affreux qu'il y a au-dessous de moi ont commencé à 8 h. 1/2, je me suis senti dans un tel malaise que j'ai renoncé à finir l'article et l'ai envoyé non fini pour paraître tel quel, sans l'avoir relu. A onze heures du soir, on m'a apporté les épreuves à corriger, qu'il fallait renvoyer à minuit, j'ai voulu commencer à les corriger. Mais alors j'ai eu l'idée d'une fin assez bien vraiment. Comme il n'y avait pas le temps de tout faire, j'ai préféré renoncer à les corriger

et j'ai écrit au-dessous une fin. A minuit on les a portées au *Figaro* (je ne sors ni ne me lève — je me lève sans m'habiller une fois par semaine), et j'ai fait dire qu'on coupe tout ce qu'on voudrait, mais qu'on ne change pas un seul mot à la fin. Or, on a tout — presque tout — publié, mais on a supprimé la fin dont il n'y a pas un seul mot. Et je n'ose pas dire la raison parce que je ne suis pas censé le savoir, mais la voici : Cardane [1] a trouvé que ma fin était immorale et constituait un éloge du parricide. Je t'assure.

Cher ami, je cache ma nouvelle adresse. Ne la dis pas. Mon n° de téléphone est 292-05. Vers 10 h. 1/2 du soir, quand tu ne sais que faire, tu peux téléphoner, si je ne suis pas en crise, je te recevrai. Et si tu n'aimes pas le téléphone et si tu passes, tu peux faire demander par le concierge. Je préfère cela à monter, parce qu'il sonne par l'escalier de service, j'entends moins. Dès que mes terribles crises d'arrivée [2] seront un peu calmées, ce sera au contraire plus tôt que je souhaiterai de te voir. En ce moment,

1. Jules Cardane, alors secrétaire de la rédaction du *Figaro*.
2. D'arrivée dans ce nouvel appartement du boulevard Haussmann, n° 102 ; la maison a été reconstruite.

c'est la meilleure heure, les jours où je ne suis pas en grande crise. Ces jours-là, personne n'entre chez moi, pas même mon ou ma domestique, car ces jours-là je ne peux même plus boire.

Tout à toi et tendrement merci,

MARCEL.

Je ne sais pas ce que tu entends dire de Calmette par Beaunier et les gens du *Figaro*. Je ne sais pas moi-même comment je le trouverais à l'user. Mais je ne connais par l'amabilité (qui, à ce degré, est de la bonté et du charme véritables) quelqu'un de comparable. Je t'en donnerai une idée en te disant que ce directeur de journal m'a écrit trois fois en trois jours, sans raison autre que de me faire plaisir et sur ce ton : « Votre article est admirable, il m'a ému plus que je ne puis dire, il sera la parure du journal, il n'y a pas de lecteur qui ne le relira et ne vous remerciera le cœur charmé, etc., etc., etc. » Quand on n'a pas, comme moi, dormi depuis plus de quinze jours et qu'on est *à moitié fou*, je t'assure que des lettres comme cela — même si au même moment il dit : « quelle scie que cet article » — font du

bien et qu'on bénit ce directeur bien différent d'Arthur Meyer.

*
* *

Jamais nous ne connaîtrons la fin d'article inspirée à Marcel Proust dans la soirée du jeudi et portée au *Figaro*, tandis qu'on imprimait le journal. Elle n'a point paru dans le numéro du vendredi matin. L'auteur fut un imprudent, un désordonné, un prodigue, qui ne songea pas à prendre la précaution élémentaire de réclamer sa « copie », ni la peine de la reconstituer plus tard dans *Pastiches et Mélanges*, comme le lui eût certainement permis l'exorbitante fidélité de sa mémoire.

Destruction déplorable : la fin connue est très belle ; la fin inconnue (que Proust, critique sans pitié pour lui-même, déclarait « assez bien vraiment ») fut, à n'en pas douter, la décisive et sublime trouvaille de son génie surexcité.

Nous ne la connaîtrons jamais.

Paix cependant à la mémoire de l'aveugle Cardane ! Il n'a point soupçonné qu'à son tour il était devenu parricide en rejetant la « fin » voulue par Proust et en mutilant ainsi, pour reprendre l'expression de Calmette, cette *parure* du journal, ce merveilleux poème en prose. Mais pardonnons à Cardane son irrémédiable erreur. Toutes les circonstances plaident sa grâce. Pour le condamner, il faudrait n'avoir jamais vu un secrétaire de rédaction à minuit, au moment où se règle le sort

de sa pénible bataille quotidienne pour le salut du journal. Sur l'ordre de Calmette (on ne discutait jamais les instructions données par son impérieuse douceur), le sombre Cardane avait paré au bouleversement produit par l'interminable « tête » qui démolissait sa première page. Et voilà que, sur le coup d'une heure du matin, ce jeune monsieur Proust osait le solliciter de se consacrer encore à des remaniements compliqués, pour modifier cet article que lui, Cardane, trouvait révoltant, absurde...

Le Procurateur du *Figaro* haussa les épaules et mit la chose au panier.

II. — Une soirée au Ritz.

Pneumatique.

[28 *juin* 1907].

Mon cher Robert,

Je pense que c'est le 2e télégramme que tu reçois de moi. Mais, dans le doute, n'étant pas sûr que le 1er soit parti, je te redis les mêmes choses sans chercher à varier.

Tu m'as écrit une lettre délicieuse (mais c'est encore la même chose, je déteste l'article) [1]. Je suis brisé, je voudrais te remer-

1. Marcel Proust venait de publier, dans le *Supplément littéraire du Figaro* (15 juin 1907), un splendide article sur *les Eblouissements de* Mme de Noailles.

er de vive voix et te propose une combi-
aison moins ennuyeuse pour toi que la
site habituelle. Viens *lundi prochain* à
) h. 1/4 ou même 10 heures à l'Hôtel Ritz
alon retenu à mon nom). Tu entendras
ı Fauré, tu trouveras quelques dames et,
heureux de te voir, ton

Marcel Proust.

Pour des raisons que je t'expliquerai de
ve voix, je te prie de ne parler de cette
tite réunion (où il y aura d'ailleurs en tout
ngt personnes) *à qui que ce soit* (excepté
me Straus). Comme ce serait trop difficile
expliquer par lettre à qui il ne faut pas en
rler, je préfère ce silence général, facile à
rder d'ailleurs ! Car cela ne me paraît pas
ès intéressant ! A lundi, j'espère beaucoup,
de tout cœur à toi. — M. P.

*
* *

Ce fut à peine si j'osai me consulter moi-même
ur savoir si j'irais au Ritz... Je souhaite qu'il
ait plus d'inconvénient à divulguer aujourd'hui
vitation de Marcel et, n'en ayant pas profité,
happe à la tentation de commettre ici quelque

autre indiscrétion rétrospective, comme de nomme des personnes rencontrées à cette petite fête.

III. — Du côté de Sainte-Beuve.

Lettre.

[18 *octobre* 1907].

Mon cher Robert,

Je reçois à l'instant ton livre[1]. Et je t remercie de tout cœur de me l'envoyer Naturellement, je n'ai pu me défendre d' jeter déjà un regard, de nombreux regards Et cela m'a l'air admirable. Déjà, avec me mauvaises habitudes, je voudrais te fai des objections. C'est très bien d'écrire « selo l'esprit » et de recevoir de lui seul son rythm mais quelquefois cela nuit un peu à la clar ou du moins au « coulant » et sans grand nécessité : « Si l'Université s'accorde donc signaler, etc. ». Il me semble que : « Ma si l'Université s'accorde, etc., il ne faudra pas croire que l'Église » me semblerait pl aisé, et on pourrait trouver mieux en che

1. *Quarante-Huit* ; *Essais d'histoire contemporaine*, que Péguy ve d'éditer aux *Cahiers de la Quinzaine*.

hant. A la page suivante : « Rien de si loigné que cette brusquerie des habitudes, tc. » — « Rien de si éloigné des habitudes ue cette brusquerie » serait plus clair. Mais on, en y réfléchissant, cela va.

Est-ce que vraiment Molé et Falloux, 'était le même parti ? Si je ne confonds pas, l y a un discours à l'Académie de Falloux éloge de Molé) qui surprit un peu les amis le Molé, avec des appréciations sur la Monarhie de Juillet qui n'auraient pas été du goût le Molé, qui s'y rallia avec éclat [1]. Je crois ue Falloux était plutôt légitimiste, Molé rléaniste [2]. Mais, au fond, la différence tait moins dans leurs opinions que dans leurs aractères (et c'est cela sans doute qui me

1. Marcel Proust ne « confondait » pas. Grand lecteur de Sainte euve, il paraît, au contraire, s'être très nettement souvenu ici de n article du *Moniteur*, écrit le jeudi soir 26 mars 1857, au sortir de réception de M. de Falloux à l'Académie : « La personne, disait ainte-Beuve, qui eût été le plus à même de répondre aux regrets xprimés par M. de Falloux, et peut-être de les réfuter en les respecnt, eût été M. le comte Molé, qui fut un des premiers à accepter le égime issu des barricades de juillet, etc. » (*Causeries du Lundi*, t. XV).

2. Vrai encore ; mais au lendemain des journées de Juin et à la eille de l'élection présidentielle du Dix-Décembre, qui devait porter prince Louis-Napoléon à l'Élysée, Molé et Falloux devenaient des liés, qu'il n'était pas absurde de classer tous deux dans le « parti l'ordre ». Toutefois, l'œil de lynx de Marcel Proust voyait juste : de Falloux n'avait point tout à fait les mêmes attaches, n'était as, à proprement parler, du même « parti » que M. Molé ; en ce sens, avais eu tort d'écrire : « Le mécontentement du comte Molé épouanta M. de Falloux ; il déplaisait à *son parti* en refusant le ministre, etc. »

trompe). Molé était un homme d'un grand et libéral caractère, et Falloux un clérical mondain, etc.

Sur Génin, tu sais, il faut se méfier de Sainte-Beuve dont ce fut, avec Pontmartin, la bête noire, surtout dans toute cette affaire de la Mazarine où Sainte-Beuve fut accusé de *vol* [1]. Ce qui fait mon admiration, ce n'est pas moins ta modestie que ton talent, car jamais tu ne parles de tout cela, tu caches avec tant d'élégance cette science universelle et vivante. Tu vivifierais et éléverais à l'Histoire, l'histoire de n'importe quoi. Ta note sur la *République Française* (le journal) montre ce que deviendrait dans tes mains l'histoire d'un journal. Encore une fois, pour la tendance (dont je t'ai cité de mauvais exemples) à écrire un peu trop logiquement, sans souci de la clarté grammaticale, naturellement c'est méritoire quand c'est pour une belle image, etc. Mais comme tu t'abstiens avec soin — et avec raison — dans ce genre d'écrits, de beautés ajoutées et ne cherches (et trouves) la beauté que dans la

1. Cette fois, Proust se trompait et me donna ainsi l'occasion de le reprendre à mon tour (voir un peu plus loin) : assez de méfaits chargent la mémoire de Sainte-Beuve, accordons-lui du moins de n'avoir jamais passé pour un voleur.

ureté absolue de ta clarté, qui devient pré-ieuse quand elle éclaire des profondeurs, e me suis permis cette indication.

As-tu lu les pages de X*** [1] ? Cela ne m'a as paru à la hauteur de ce qu'il doit en pen-er, et pour laisser tomber [d'aussi rares racles] aussi rarement ses oracles (je ne ors plus de la phrase, que j'ai corrigée pour ue tu ne prisses « rares » pour une épithète logieuse) [2], je ne les trouve ni assez décisifs, i assez précieux. Naturellement, cela n'en-ève rien à son génie, ni à son talent, ni à es ridicules. Mais enfin ce n'est pas « éton-iant ». Si j'avais son orgueil et s'il avait ma douceur, je me permettrais, ligne par ligne, le lui dire pourquoi c'est détestable, et je rois que je lui serais utile. Mais tu penses ien que je ne m'y frotterai pas ! Tu sais eut-être que depuis que je suis revenu de Normandie (3 semaines) je suis repris de nes terribles crises, et dans ces 3 semaines, e me suis levé deux fois !

A toi,

Marcel Proust.

1. Encore l' « homme du monde » du goûter au Bois (Voir la lettre e juin 1906).
2. Proust avait d'abord écrit, puis raturé les mots entre crochets : d'aussi rares oracles ».

P.-S. à ma lettre. — Je vois que tu as justement fait et admirablement, dans *les Deux Presses*, ce que ta note faisait pressentir. Excuse ce que je t'avais dit, ne t'ayant pas encore lu.

Ton

MARCEL P.

*
* *

Marcel Proust fut toujours très attentif à la figure du comte Molé. Écoutons Mme de Villeparisis dans *Guermantes* : « Oui, Monsieur, je me souviens très bien de M. Molé, c'était un homme d'esprit il l'a prouvé quand il a reçu M. de Vigny à l'Académie, mais il était très solennel et je le vois encore descendant dîner chez lui son chapeau haut de forme à la main. » Ailleurs, le héros des *Jeunes filles en fleurs* affiche quelque dédain pour les ternes mérites de M. Molé : « Les qualités qui nous charmaient chez Mme de Villeparisis, le tact, la finesse, la discrétion, l'effacement de soi-même, n'étaient peut être pas bien précieux, puisque ceux qui les possédèrent au plus haut degré ne furent que des Molé et des Loménie, et que, si leur absence peut rendre les relations quotidiennes désagréables, elle n'a pas empêché de devenir Chateaubriand, Vigny, Hugo, Balzac, des vaniteux qui n'avaient pas de jugement... »

Proust connaissait assurément mieux que moi a carrière de M. Molé. Je pouvais connaître un peu nieux que lui M. de Falloux, dont j'avais lu avec oin les *Mémoires* si nuancés et les discours, pour nes études sur les origines du Coup d'État. Et 'avais lu presque aussi bien que lui Sainte-Beuve, ue j'admirais autant que je l'admire encore, malgré a furieuse vague de dénigrement qui passe main-enant sur sa renommée.

La médisance imbécile que Proust semblait ccueillir comme une vérité, ou même qu'il aggra-ait encore, me fit bondir, et je lui rappelai que les ires ennemis de Sainte-Beuve ne l'ont jamais ccusé de *vol*... Probablement, il pensait à ce ridi-ule petit scandale du nom de Sainte-Beuve figu-ant — *pour cent francs !* — sur la liste des fonds ecrets de la Monarchie de Juillet, liste publiée près la Révolution de 1848 par la *Revue rétros-ective* de M. Taschereau ? Sombre histoire, — ont le critique était sorti blanc comme neige : uoi de plus plausible, en effet, que la conjecture e Sainte-Beuve lui-même, lorsqu'il suppose que es malheureux cent francs, — pris sur les « fonds ecrets », à défaut de crédits réguliers et à son insu, — durent servir à payer la dépense d'une réparation la cheminée du logement qu'il occupait à l'Ins-itut, en 1847, comme conservateur de la Biblio-hèque Mazarine !

Marcel Proust, dans sa prompte réponse, ne fit ucune difficulté pour en convenir :

Lettre.

[21 *octobre* 1907].

Mon cher Robert,

Quoique bien fatigué, je te réponds de suite. Tu as raison *sur le tout* : pour Molé, cela ressort en effet de ton récit et j'ai été stupide ; pour Sainte-Beuve, en effet, c'était une affaire de fonds secrets (je me rappelais — préface de *Chateaubriand* — une telle véhémence de protestations de sa part que je croyais au moins à un vol). Quant à l'*abbé*[1] de Féletz, j'ai toujours pensé qu'il n'y a rien comme certains cléricaux pour se fiche des curés et un militariste des généraux, etc.

Tu aurais tort, en effet, de conclure de ce que je te signale des fautes de détail, que je trouve l'ensemble *parfait.* J'ai trop peu lu pour avoir une opinion si nette. Mais, si je le trouvais, si je le disais, et si j'étais quelqu'un dont l'estime pût rendre fier, je ne

1. En soulignant le mot *abbé*, Proust me reprend d'avoir simplement écrit « M. de Féletz », non « l'abbé de Féletz », ce qui eût été de nature à rendre, en effet, plus piquant encore le trait (rapporté par Sainte-Beuve) du clérical M. de Falloux, ministre de l'Instruction publique aidant les animosités de son chef de bureau, M. Génin, écrivain anti-jésuitique, contre le vieil abbé de Féletz, critique littéraire des *Débats* administrateur de la Mazarine.

vois pas pourquoi fierté = forcément duperie. Il y a duperie quand on est fier de quelque chose de mauvais ; mais de bien ?

D'ailleurs, puisque tu as l'air de me renvoyer X***, je ne trouve pas du tout qu'il soit sans talent. Au contraire ! Et même, peut-être y a-t-il des choses qui font un peu rire parce que nous connaissons l'auteur, ce qui n'implique pas une faute littéraire, et ce que la postérité ignorera. Mérimée ou Jacquemont riaient quelquefois de choses de Stendhal et avaient tort, etc.

Je pensais à toi (ce matin, je lis dans *le Figaro* une note qui vérifie ce que je disais hier, histoire d'un journal, ou même moins : la Revue de fin d'année) [1]. Je crois que tu es un étrange mélange, un réactionnaire de goût (j'entends *le goût*, le goût artistique, etc.) et un avancé d'esprit, ou peut-être même un réactionnaire d'esprit et un avancé par *cœur* (par bonté de cœur). (Je te vois très bien faisant des articles plus avancés que Jaurès et les publiant aux *Débats*.) (Ce

1. Ce détail m'aide à préciser la date de cette lettre. En effet, j'ai pu retrouver dans *le Figaro* du 21 octobre 1907, sous la rubrique des *Spectacles et Concerts*, l'annonce de conférences que je devais faire, cet hiver-là, sur l'histoire de la Revue. Marcel Proust voyait *tout* dans un journal, comme chez les Guermantes !

signe [1] n'était pas un point d'exclamation qui serait stupide, mais une parenthèse refermée.) As-tu lu un très amusant article de Beaunier sur Pascal ?

(La signature manque.)

Je rouvre ma lettre [2] parce que mon frère, que je viens de voir, me demande si je peux faire recommander un jeune Maurice H*** qui passe jeudi son baccalauréat (latin-langues vivantes), division A, 16e série, et, voyant sur ma table une lettre pour toi, me dit que tu dois connaître des examinateurs. Au fond, comme je ne connais pas ce monsieur et que je me figure que Robert, qui a par moments de ces élans, ne le connaît pas non plus, je te prie de ne pas te décarcasser ! J'écris du reste à Brunschvicg [3], qui pourra peut-être le faire.

1. Le signe qui venait de fermer, après le mot *Débats*, la précédente parenthèse et qui pouvait vaguement ressembler à un point d'exclamation.

2. Marcel Proust ayant omis de terminer et signer sa lettre, peut-être se demandera-t-on comment je puis séparer du corps de la lettre les deux *post-scriptum* suivants. En voici l'explication. Le premier de ces *post-scriptum* (« Je rouvre ma lettre, etc. ») est tracé en tête de la première page, suivant une coutume assez fréquente de Proust. Le second (précédé des majuscules *P.-S.*, et relatif au mot *donc*) est écrit sur une feuille détachée. Je donne ces détails pour aider le lecteur à se représenter l'aspect tumultueux d'une lettre de Proust.

3. Le philosophe Léon Brunschvicg, aujourd'hui membre de l'Institut.

P.-S. — Il n'y a pas de doute, n'est-ce pas ? dans ta pensée (ta lettre, peu lisible, mieux relue, m'en donne un). Je n'ai, naturellement, aucune hostilité contre le mot *donc* ! Je trouve que là, précédé de *si*, il n'est pas très français. Évidemment « si donc » est français et serait plus harmonieux. Mais la faute doit être (excuse-moi de me pencher sur une telle vétille) en ceci que *donc* est une conclusion et que ta phrase est au contraire l'annonce de quelque chose qui va suivre, et qui est si peu la conclusion de ce qui précède que la forme logique serait : « Mais si l'Université, etc., on aurait tort de croire... » J'entends bien que *donc*, dans ton esprit, s'applique seulement au fait que l'Université est hostile, ce qui en effet est dit précédemment. Mais le fait que ta phrase commence par ce *si*, qui se rapporte à la 2e moitié, fait que *donc* frappe le tout et c'est un peu comme « mais donc », c'est-à-dire deux contradictions. Pardon !

*
* *

En somme, Marcel Proust me critiquait (avec raison) d'avoir écrit : « si l'Université s'accorde

donc... », au lieu de : « si donc l'Université s'accorde... ».

Il avait pris les sentiers de traverse d'une longue discussion grammaticale pour aboutir à sa conclusion très sensée : « Évidemment, « si donc » est français et serait plus harmonieux. »

Et dire qu'après tout cela il y aura encore des mécontents pour prétendre que Marcel Proust n'était pas fort sur la syntaxe !

IV. — Un petit prophète.

Charles Péguy édita, aux *Cahiers de la Quinzaine*, une conférence que j'avais faite à la Société des Études juives sur un vieil original assez pittoresque, *Alexandre Weill ou le Prophète du faubourg Saint-Honoré*. Ce curieux petit écrivain naquit en 1811 dans un village d'Alsace, où il lisait l'Ancien Testament en gardant les troupeaux. Gérard de Nerval l'attira à Paris sous le règne de Louis-Philippe et, protégé par Henri Heine, il eut l'honneur de connaître Théophile Gautier, Eugène Sue, Paul de Saint-Victor, Philibert Audebrand, au café de la Porte-Montmartre. Alexandre Weill vécut quatre-vingt-sept ans ; il avait épousé une modiste du faubourg Saint-Honoré, qu'il aima religieusement. Fière de son époux, elle l'aida, grâce aux gains de son commerce, à faire imprimer d'innombrables livres et brochures, où sa manie dominante fut de combattre l'idée du *pardon* sous toutes ses formes, car il la jugeait immorale et contraire à

oute justice, divine ou humaine. N'allait-il pas squ'à prétendre que la fête juive du Grand Pardon *Kippour)* aurait été frauduleusement introduite ans la législation attribuée à Moïse par Esdras, édacteur du Pentateuque ? Inutile d'ajouter que ette prétendue découverte historique ne fut jamais rise au sérieux par les plus savants docteurs 'Israël.

Marcel Proust ne fut point sensible à la fantaisie e cette existence biblique et boulevardière. Mon éros l'irrita par son néant. Et cela me permet de eproduire enfin une lettre de blâme.

Lettre.

[30 *janvier* 1908].

Cher Robert,

Je reconnais qu'il n'y a rien de plus stupide ue de chicaner sur un sujet et qu'à moi urtout, si je disais : « pourquoi Alexandre Veill ? » il serait trop facile de répondre : pourquoi Ruskin ? » — Peut-être, à vrai ire, y aurait-il quelque différence entre les eux « sujets », tout à l'avantage de Ruskin, t d'abord celle-ci qu'il avait du talent. lais les différences entre les deux commen- ateurs seraient toutes à ton avantage, et 'abord celle-ci que tu as créé ton sujet, que

personne n'y avait jamais songé, que moi j'ai pris Ruskin à La Sizeranne [1], à combien d'autres, à la Célébrité. Tes sujets sont toujours neufs. Mais voici : peut-être as-tu voulu pousser à l'excès ta manière, écrire ta *Bérénice*. Tu t'es dit que ce serait encore plus beau si tu naviguais et nous emmenais, contre vents et marées, et les plus forts courants d'antipathie, vers... presque rien. Les derniers Monet ne peignent que du brouillard, les derniers Rembrandt que du soleil. Et c'est ce que je préfère en art (pas ces peintres, cette manière). Mais tout de même, cet Alexandre Weill ! Tu es le premier qui aies écrit des vies d'hommes *obscurs* [2]. D'Inconnus, on en avait fait ; d'Hommes imaginaires, aussi. Mais cela c'était un sujet comme je les aime, non pas atroces, antipathiques, dont l'antipathie qu'ils nous inspirent n'ait même pas de grandeur. Je le relirai, j'espère que je comprendrai l'homme et pourquoi tu t'es incliné sur lui. Jusqu'ici,

1. Dans la préface de sa traduction de *la Bible d'Amiens*, Marcel Proust célèbre le « monument magnifique » élevé à Ruskin par M. de la Sizeranne, explique pourquoi il « essaye parfois de s'aventurer sur ses terres. »

2. Cette biographie d'Alexandre Weill inaugurait une série que j'avais intitulée *Vies des Hommes Obscurs*, mais que je n'ai point poursuivie

je reste fermé, et même à « l'exquis » de Guinon [1], pour le très peu que je sais d'ailleurs, et à d'autres jugements de toi, qui me semblent d'une bienveillance, mais ce sont des amis, ne nommons personne. (Ce n'est pas Beaunier que je veux dire, ni Barrès) [2]. Enfin tu aurais presque pu faire un livre sur Hippolyte Rodrigues. Madame Straus t'eût documenté [3]. Il était moins caractérisé, pas beaucoup moins ridicule. Je suis sûr que quand j'aurai lu, je comprendrai et ne penserai plus de même sur lui. Sur toi je ne varie pas.

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

V. — Pastiches.

L'illustre Buffon, s'il avait connu Marcel Proust, n'eût pas été si prompt à soutenir, dans son *Discours sur la nature des animaux*, que le talent d'imitation se rencontre surtout chez les jeunes gens et les plus vifs et les moins pensants, qui ne voient

1. Albert Guinon, auteur dramatique et moraliste, a laissé des pièces de théâtre et des *Remarques* qui témoignent de la qualité de son esprit et de son talent.
2. Nommés aussi dans mon « cahier ».
3. Mme Straus était cousine d'Hippolyte Rodrigues, autre « prophète » polygraphe. Le sujet offert par l'ironie de Marcel Proust pourrait être assez tentant.

que par les yeux du corps », ni à ajouter que, « parmi les hommes, ce sont ordinairement ceux qui réfléchissent le moins qui ont le plus ce talent de l'imitation ». Il serait malaisé de classer Marcel Proust parmi les êtres « les moins pensants ». Pourtant, on lui a connu une si éblouissante aptitude à « singer » autrui que la personne imitée, lorsqu'on la voyait ensuite, paraissait un peu moins vraie que son propre reflet subtilisé et propagé par le futur auteur de *Pastiches et Mélanges*.

Porté à ce degré de profondeur dans l'irréel, d'authenticité dans la fantaisie, le talent d'imitation de Proust dépassait assurément l'art médiocre de la ressemblance, le comique trivial de la parodie, pour rejoindre l'esprit créateur. Il se borna d'abord à exercer, — au cours de « singeries » destinées à réjouir son entourage, — le mystérieux pouvoir qu'il avait d'intensifier ainsi la personnalité de ses modèles mondains [1]. Puis il fut tenté d'en rehausser l'usage : le *pastiche* devint alors, sous sa plume, un miraculeux instrument de critique littéraire [2], et même à ce jeu d'imitation, Marcel Proust réussit à faire preuve d'une inimitable originalité.

A la première page de *Pastiches et Mélanges*, sa notice explicative de *l'Affaire Lemoine* commence ainsi : « On a peut-être oublié que Lemoine, ayant

1. Voir E. de Clermont-Tonnerre, *Robert de Montesquiou et Marcel Proust*, p. 34 et 136.

2. Proust avait débuté dans l'art du pastiche par *Mondanité et Mélomanie de Bouvard et Pécuchet* ; pastiches publiés en 1893 dans la *Revue blanche* et recueillis en 1896 dans *les Plaisirs et les Jours*.

prétendu avoir découvert le secret de la fabrication du diamant et ayant reçu, de ce chef, plus d'un million du président de la De Beers, Sir Julius Werner, fut ensuite, sur la plainte de celui-ci, condamné le 6 juillet 1909 à six ans de prison. Cette insignifiante affaire de police correctionnelle, mais qui passionnait alors l'opinion, fut choisie un soir par moi, tout à fait au hasard, comme thème unique de morceaux, où j'essayerais d'imiter la manière d'un certain nombre d'écrivains. »

C'est ainsi que ce Lemoine ayant prétendu faire des « diamants fabuleux », Marcel Proust en fit de vrais, mais les attribua à Balzac, Flaubert, Sainte-Beuve, Henri de Régnier, les Goncourt, Michelet. Faguet, Renan et Saint-Simon. — A la vérité, Lemoine ne fabriquait point de faux diamants : il trouvait plus simple de mettre, au contraire, *de vrais diamants* dans son creuset, et son audacieuse supercherie consistait à tenter de faire croire que ces authentiques pierres précieuses étaient de sa fabrication. On voit que, dans l'art du diamant, Lemoine ne fut point pasticheur, il ne fut que plagiaire. Et par là, le cas de cet aventurier peut servir à éclairer la suprême difficulté que s'imposa Marcel Proust. En effet, nous verrons plus loin à quel degré, — dans sa crainte de commettre aucun emprunt, fût-ce par simple rencontre ou réminiscence involontaire, — il se montra constamment soucieux de n'introduire dans ses *Pastiches* aucun élément qui ne fût rigoureusement *imité.*

Sauf le pastiche de Saint-Simon, imprimé pour

la première fois [1] dans *Pastiches et Mélanges* (1919), *l'Affaire Lemoine* fut publiée, en 1908, par le *Supplément littéraire du Figaro*, où Francis Chevassu accueillit l'ouvrage de Proust avec transport. Les premiers pastiches (Balzac, Faguet, Michelet, les Goncourt) parurent en tête du supplément du 22 février 1908, qui publiait aussi mon premier feuilleton sur la *Petite Histoire de la Revue de fin d'année*. Et je suis confus de m'apercevoir que Marcel fut plus rapide à m'écrire à propos de ce feuilleton que moi-même à lui témoigner mon enchantement de ses pastiches : avec lui, quand il s'agissait de se montrer affectueux, on était toujours devancé.

Billets.

[22 *février* 1908].

Cher Robert,

J'ai lu ton article, la dernière colonne est charmante et profonde, et sans aller jusque-là, « c'est un plaisir sans mélange » est *exquis*. Mais je n'aime pas « tout uniment », « bon Littré », « cocasserie verbale » (ce dernier passe encore parce qu'enfin il faut tout de

1. Marcel Proust a écrit dans sa dédicace de mon exemplaire de *Pastiches et Mélanges* : « Le Balzac est très modifié et le Saint-Simon entièrement nouveau. » — Toutefois, un fragment du pastiche de Saint-Simon, le portrait de M. de Montesquiou, avait primitivement paru, sous forme de Chronique mondaine d'*Horatio*, intitulée *Fête chez Montesquiou à Neuilly*, dans le *Figaro* du 18 janvier 1904, précédant ainsi de quatre ans l'*Affaire Lemoine*.

ıême bien dire ce qu'on veut dire), toute ette défroque de Lemaître (1) qui a trop servi. Aurait peut-être dit Kant » est diabolique, onc excellent.

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

(1) J'aime Lemaître, mais aucun imita- eur.

Avant de paraître au *Figaro*, mes feuilletons vaient servi de thème à des conférences. Pour ma éfense, je dus alléguer leur rédaction hâtive... Proust reste sceptique :

[*Fin février* 1908].

Merci mille fois, mon cher Robert.

Comment, ce sont des conférences, c'était *arlé* ? Quelle élocution ! Alors, je retire mes ritiques. Je me réjouis beaucoup de lire ela tous les Samedis.

Je t'écris brièvement, parce que cela ne a pas !

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

P.-S. — Je « rouvre » cette lettre oubliée i pour te dire que ton second article est

exquis, sans défauts (encore un peu Le maître, « encore que », « butte sacrée » Comme c'est intéressant ! Si tu avais fai « comme si nous ne savions pas » exactemen l'histoire de cette Foire [1], un peu d'histo rique aurait été bien agréable. Je ne t'écrira pas les autres fois parce que je suis bien bien fatigué, mais je lirai cela avec bien d l'intérêt. Ton style est parfait, tu es le pre mier conférencier actuel !

Douce raillerie qui revenait à dire : « Qu'est-c que tu nous chantes ? Tu ne vas pas nous racont que tu parles naturellement comme ça... »

Flaubert et Sainte-Beuve furent, à leur tou pastichés dans le *Supplément* du 14 mars. Cet fois, je ne perdis pas une minute pour témoign mon enthousiasme, mais en adjurant le pauv malade de ne point se fatiguer à me répondre.

Lettre.

[18 *mars* 1908].

Mon cher Robert,

Permets-moi de te désobéir et de t'écrir C'est bien agréable de recevoir des lettr

1. La foire Saint-Laurent, la foire Saint-Germain.

omme les tiennes, mais te remercier est une artie de ce plaisir, ne m'en prive pas. Tu ais bien que quand j'écris, je pense à toi t me demande ce que tu en penseras. Et nême j'ai quelque mérite quand je sais que si écris telle chose je n'aurai qu'un silence plein e blâme[1], et que si j'en écris une autre aurai un mot de toi. Mais je n'écris pas « à olonté ». Tu as tort de croire que je te com-limente de ce que tu fais, comme remercie-nent des compliments que tu m'adresses. Je e le pourrais pas. Non, et si tu trouves ce ue tu fais moins bien, c'est pour la même aison que je suis dégoûté de mes pastiches, est que nous n'avons pas le privilège de [***], le talisman qui enchante pour lui tout e qu'il fait. (Et j'ai peur que, comme dans conte auquel je fais allusion, l'enchante-ent ne soit que pour lui seul.) Et alors, tout aturellement, notre pensée est sans charmes our nous, et une pensée étrangère en a avantage.

Si on a cessé de donner aux théâtres les oms des directeurs pour donner des noms

. J'avais dû me montrer négligent, laisser passer quelque article Marcel Proust sans lui écrire,

« emblématiques »[1], on est bien revenu à l'ancienne mode depuis quelque temps *Théâtres Sarah-Bernhardt*, *Antoine*, *Réjane Gémier*. Il est vrai que ce sont des noms d comédiens. Qu'il y aurait à philosopher su l'actualité des couplets relatifs au divorce[2] Je te parlerai de tout cela.

Quant aux pastiches, Dieu merci, il n'y en a plus qu'un. C'était par paresse de fair de la critique littéraire, amusement de fair de la critique littéraire « en action ». Mai cela va peut-être au contraire m'y forcer pour les expliquer à ceux qui ne les com prennent pas. Je te demanderai à ce propo mille conseils.

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

Le pastiche de Renan, dernier de la série, paru peu après dans le *Supplément* du 21 mars. Prod gieuse fantaisie où s'enchâsse cette perle d'ironi sur l'incertitude de la Critique des Textes : « L plat recueil de contes sans vraisemblance, qui port le titre de *Comédie humaine* de Balzac, n'est peut être l'œuvre ni d'un seul homme, ni d'une mêm

1. Allusion au changement qui s'est produit vers la fin d XVIII[e] siècle.
2. Dans une revue du Consulat, *la Revue de l'An Huit*.

époque. Pourtant son style informe encore, ses idées tout empreintes d'un absolutisme suranné nous permettent d'en placer la publication deux siècles au moins avant Voltaire. »

Le *Supplément* du 21 mars donnait aussi mon feuilleton sur les revues de fin d'année de la Restauration ; mais cette fois encore, je réussis à devancer Marcel Proust, à lui écrire le premier.

Sa réponse me révéla le secret de la vérité et de la poésie de ses *Pastiches.*

Lettre.

[23 *mars* 1908].

Mon cher Robert,

Tu es mille fois gentil et moi j'allais t'écrire pour te demander si « toute charmante » était de toi ou une citation [1] (maintenant, plus c'est 1907, plus je crois que c'est « du temps », tellement je vois que tout était pareil, c'est du reste une de mes idées favorites que tu vérifies, trop long à t'expliquer ici). Mais j'ai eu des crises tellement affreuses, des vingt-quatre heures de suite, ressemblant non pas à la mort, car elles

1. J'avais parlé de la toute charmante Hortensia, rôle d' « actrice de l'Opéra » dans un vaudeville de Scribe et Dupin, *le Combat des Montagnes ou la Folie-Beaujon,* joué aux Variétés en 1817.

n'avaient rien de calme, mais à l'agonie, que j'étais ensuite peu « en train ». Sur les Variétés, je te poserai de vive voix (puisque tu dis si gentiment que tu viendras) mille questions (j'ai « illustré » ton article en regardant les « Variétés » dans le livre de Cain [1]). Je m'étais demandé si « gloire prestigieuse » était excellent, « prestigieux » étant plutôt destiné à ajouter quelque idée de gloire à une qualité, talent prestigieux, etc. Mais enfin « prestige » n'est pas gloire, donc « gloire prestigieuse » peut se dire. « Prestige glorieux » vaudrait mieux encore, car sûrement prestige est moins (et plus) [2]. Tout ce que tu dis est charmant, je crois plutôt à « l'illusion d'optique » [3], mais j'avoue que je n'en sais rien. Et je trouve « qu'honorent les marchands » bien gracieux. Et le mot de M. Halévy n'est pas grand'chose, mais il renferme un tel contraste qu'il est délicieux [4].

1. Georges Cain, auteur d'ouvrages illustrés sur l'histoire de Paris et des théâtres du Boulevard.

2. Voici la phrase incriminée : « Et ce n'est pas seulement à Issoudun qu'un Philippe Bridau, colonel de trente ans, rayonnait de gloire prestigieuse. » Ces fines et sévères critiques de Proust m'étaient très utiles. Plus tard, dans le volume, j'en ai souvent tenu compte.

3. Allusion à ce passage de mon feuilleton sur les petits vaudevillistes de la Restauration : « Ainsi regardés à distance, ils semblent tous avoir été, ou presque tous, de très braves gens. Libre aux pessimistes de croire à une illusion d'optique due à l'éloignement ! »

4. J'avais rappelé, d'après Ludovic Halévy (*Notes et Souvenirs*,

Pour mes pastiches, ton mot « ma tech-
ique » m'a bien fait rire. Je n'y mets ni tant
e prétention, ni de malice. Et puisque tu
s impénitent pour « uniment » et crois même
tout uniment » que tu l'aurais inventé si
emaître ne t'avait précédé, c'est le cas de
ire que je les fais tout uniment. Seulement,
ai eu deux souvenirs involontaires. J'en
uis si désolé que cela m'engagerait à réim-
rimer ces petits pastiches, rien que pour
ılever les 2 phrases (2 sur l'ensemble des
astiches) qui semblent un peu démarquées,
- je te montrerai les originaux, tu jugeras
e la ressemblance, — si je n'étais trop décidé
ne jamais les réimprimer. Mais quand je
verrai, je te montrerai ces deux taches
freuses. Heureusement cela ne fait que
ois ou quatre lignes en tout, peut-être
nq ou six sur mille. Mais je ne vois plus
ue ça. Et j'ai tout le temps peur de faire
nouvelles découvertes. Mais j'ai exploré
œuvre de mes pastichés — et je n'ai rien
ouvé d'autre. Je dirai presque que cela
'ennuie, avec le pastiche on ne sait jamais
degré d'exactitude qu'il faut. Par exemple,

129), qu'en 1805 le père Dupin tua son premier lièvre dans la plaine
est maintenant la place Clichy.

je dis : « la... (je ne sais plus le mot) du vani
teux et de l'aberrant [1] ». Je trouve « aber
rant » extrêmement Renan. Je ne crois pa
que Renan ait jamais employé le mot. Si j
le trouvais dans son œuvre, cela diminuerai
ma satisfaction de l'avoir inventé, mais, s
je ne le trouve pas, je serai tenté de l'enleve
(en pensée, puisque je ne ferai pas de pla
quette), parce que le mot ne sera pas d
« vocabulaire » de Renan. Je n'ai pas fai
une correction dans le Renan. Mais il m'e
venait tellement à flots que j'ai ajouté su
les épreuves des pages entières à la colle
et tellement à la dernière minute qu'il y
des citations de Mme de Noailles que je n'a
pu vérifier. J'avais réglé mon métronom
intérieur à son rythme [2], et j'aurais pu écrir
dix volumes comme cela. Remercie-moi d
ma discrétion. Je ne peux pas remettre l
main sur le Bernheim [3], mais le reconstituera

1. Voici le texte du pastiche : « Patience donc ! Humanité, patience
ton histoire est désormais entrée dans une voie d'où les sottes fanta
sies du vaniteux et de l'aberrant ne réussiront pas à l'écarter, etc.
2. Au rythme de Renan, bien entendu : c'est Renan que Prou
vient de pasticher, et il a « cité » de mémoire, dans ce pastiche, d
fragments de Mme de Noailles.
3. Adrien Bernheim, inspecteur des Beaux-Arts, fondateur d
Trente ans de théâtre. Marcel Proust avait dû pasticher un de ses articl
ou de ses discours et m'en promettre la primeur au cours d'une visi
que je crois lui avair faite un jour pour lui conseiller de réunir s
pastiches en pl..quette. Il eut d'ailleurs l'esprit de n'en rien faire

aisément si cela t'amuse. Et je suis descendu plus bas encore dans le pastiche. Mais maintenant c'est fini, je n'en fais plus. Quel exercice imbécile.

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

Je ne sais comment cette lettre écrite depuis *quatre jours* est encore là.

*
* *

J'avais réglé mon métronome intérieur à son rythme..,

Cette formule magique d'incantation donne le secret de la valeur des pastiches de Proust qui, empruntant la personnalité de son modèle dans une singulière expérience de dédoublement, réussissait à écrire *spontanément* sous l'inspiration d'autrui, mais en transposant par ironie le ton de l'auteur pastiché. Son immense culture, la souplesse de sa mémoire, l'acuité de son goût, son étonnante virtuosité, lui rendaient aisé ce subtil jeu de métamorphose.

Divertissement raffiné auquel nous devons *l'Affaire Lemoine*, ce chef-d'œuvre d'un genre secondaire, où Marcel Proust forgea lui-même la matière

ublier isolément *l'Affaire Lemoine*, cette amusette, c'était vraiment op ou trop peu et, pour la réimprimer, Proust attendit avec raison 'avoir produit des œuvres plus considérables.

la plus rare, sans jamais l'alourdir d'aucun ornement en *plaqué*.

VI. — Sur Ludovic Halévy.

La disparition de M. Ludovic Halévy, mort le 8 mai 1908, plongea dans l'affliction les amis de ses fils.

On se souvient que, l'année précédente, cet homme éminent, spirituel, indulgent, — dont le suprême plaisir, au crépuscule de sa carrière, fut de guider les débutants de son entourage, très souvent même d'encourager des inconnus dont il devinait le talent, — avait compris l'originalité de Marcel Proust, en lisant l'étrange chronique si tourmentée du 1er février 1907.

Lettre.

[10 *mai* 1908].

Mon cher Robert,

Merci bien profondément de ta lettre. J'allais justement t'écrire pour te demander des nouvelles de Daniel Halévy et des siens. Et ta lettre m'en donne, au moins implicitement. Enfin, je voulais t'écrire parce que je savais que tu devais avoir un bien grand chagrin. Naturellement, je ne puis lui com-

parer le mien, moi qui connaissais si peu Monsieur Halévy. Mais je t'assure que cela a été un grand coup pour moi. Il y avait deux choses que depuis longtemps j'avais arrangé de faire (sorties), pour lesquelles j'étais physiquement en état. Mais moralement, j'ai été obligé d'y renoncer, trop triste et peur de ne pas être (je ne sais pas) dans un milieu qui l'aimait. Cela a été équivalent d'une impossibilité physique, et je suis resté dans mon lit à penser à vous tous. J'avais écrit quelques lignes sur M. Halévy, mais Beaunier m'avait devancé [1], du reste avec avantage, mais ce que je disais était peut-être plus exact et plus particulier, mais informe, je ne peux plus travailler, écrire une lettre me donne mal à la tête pendant plusieurs jours. Non, je ne crains pas les visites (je parle des visites des gens que j'aime). Ce qui fait que je les ai toutes bannies, c'est la peur de ne pas pouvoir les recevoir, au moment où on viendrait. Mais bien souvent, le soir, je suis assez bien pour recevoir, et si tu venais à ce moment-là, tu me ferais grand plaisir.

1. Dans *le Figaro* du 9 mai 1908.

Est-ce que tu sais par hasard l'adresse de Louis de la Salle ?

Cela me fait plaisir de voir comme tes études pourtant confinées toujours dans des sujets si exceptionnels « portent » et « retentissent ». Je crois t'avoir envoyé une coupure de Marcel Boulenger où il parlait de toi récemment. Un autre jour, c'est dans un article de Georges Claretie, je crois, que tu étais cité. Et j'oublie encore d'autres mentions. Et pourtant il ne me passe presque aucune revue ni journal sous les yeux. J'avais été inquiet de l'interruption de ta petite histoire des Revues qui sous une étiquette modeste contient tant de choses, mais je l'ai vue reprendre avec grand plaisir. Depuis que tu as parlé d'Alexandre Weill, auquel je ne peux me faire, il a connu la célébrité qu'il avait cherchée vainement de son vivant. Et tu as fait pour Gobineau... [1]. Adieu, cher Robert, je me rappelle des jours qui me faisaient de la peine, où tu avais tant de chagrin. . . . . maintenant il me semble, oh ! je ne dis pas que tu es heureux, mais enfin tu as une

1. Ici des éloges encore plus excessifs.

ctivité intellectuelle délicieuse et rare, et écompensée. Et si la santé de ta mère n'est as trop mauvaise, il me semble que tu ne ois pas être malheureux. Adieu, cher Ro- ert, viens me voir.

MARCEL PROUST.

A cette lettre attendrie, était jointe une page de evue imprimée, en marge de laquelle Proust avait crit : « Voici l'article de M. Marcel Boulenger. » 'ant il était attentif à tout ce qui pouvait être gréable à ses amis.

VII. — « Rêve d'art. »

Ici se situe la visite que je fis à Marcel Proust our répondre à son appel et lui apporter quelques ages que je venais de publier sur Ludovic Halévy. me consulta, semble-t-il, sur un projet d'article journal que je lui déconseillai. Pourquoi son ojet me paraissait-il inquiétant ? Je n'en ai plus moindre souvenir.

Lettre.

[16 *mai* 1908].

MON CHER ROBERT,

Ce que tu as écrit sur Monsieur Halévy t d'un charme, d'une vérité, d'une profon-

deur, j'ai cru le revoir, l'entendre, le co
naître mieux, j'ai été bien ému, je te remerci
Je t'aurais écrit de toutes façons pour
remercier de ta visite, mais je tenais aus
à te remercier de m'avoir apporté ces page

J'avais l'intention de te demander si
trouvais que l'article défendu serait aus
inoffensif (j'ai des plumes tellement atroces
qu'après avoir peiné pour chaque mot
prends un crayon) au *Mercure* ou dans u
autre Revue qu'en volume. Mais, dans l'i
tervalle, mon projet se précise. Ce se
plutôt une nouvelle et alors il y aura
temps de te reconsulter. Mais la mêm
raison qui me fait penser que l'importan
et la réalité suprasensible de l'art empêche
certains romans anecdotiques, si agréabl
qu'ils soient, de mériter peut-être tout à fa
le rang où tu sembles les placer (l'art éta
quelque chose de trop supérieur à la vi
telle que nous la jugeons par l'intelligen
et la dépeignons dans la conversation, po
se contenter de la contrefaire), — cet
même raison ne me permet pas de fai
dépendre la réalisation d'un rêve d'art,

1. La suite est au crayon, jusqu'à la fin de la lettre.

aisons elles aussi anecdotiques et trop tirées
e la vie pour ne pas participer à sa contin-
ence et à son irréalité. Ce qui, d'ailleurs,
résenté ainsi, a l'air non pas faux, mais
anal et mériter quelque soufflet cuisant de
existence irritée (comme Oscar Wilde disant
ue le plus grand chagrin qu'il avait eu,
'était la mort de Lucien de Rubempré dans
alzac, et apprenant peu après, par son
rocès, qu'il est des chagrins plus réels),
ais tu sais que cet esthétisme banal ne sau-
it être ma philosophie esthétique. Et si
fatigue, la crainte d'être raseur et surtout
crayon m'empêchent de l'expliquer, fais-
oi crédit, non de sa vérité, mais de son
rrieux.

MARCEL.

*
* *

Cette esquisse au crayon de 1908 nous apprend
e, cinq ans avant *Swann*, Marcel Proust rêvait
x possibilités de traduire « la réalité suprasen-
le de l'art » et se préparait, en silence, à méta-
rphoser la littérature romanesque.

CHAPITRE VIII

L'AMI INCONNU

I. — Du côté du « Figaro ».

Lettres.

[*Mars* 1909].

MON CHER ROBERT,

Il y a bien longtemps que j'aurais voul
t'écrire pour te féliciter de tes articles d
Figaro [1]. Tout à fait au début, il y en a e
un ou deux que je n'avais pas aimés, par
que je n'avais pas su comprendre que l'ins
gnifiance dans un sujet insignifiant est
marque de l'originalité vraie. Mais depu
il y en a eu plusieurs de délicieux. Et mai
tenant je regarde toujours *le Figaro* av

1. Calmette m'avait confié les *Notes d'un Parisien*, que je signais

confiance et plaisir comme la fenêtre d'un salon éclairé où l'on sait que l'on trouvera un ami spirituel et charmant. Et j'entre... Et aussi, si tu aimes mieux, je vais faire mes dévotions entre la 9e et la 10e colonne, là où dans sa niche se tient le Sage souriant qui, au moyen âge, disait la Sagesse des Travaux et des Jours, et de la bouche de qui partaient sur des banderolles des devises plus naïves certes que tes charmants Propos : « En avril, ne vous découvrez pas d'un fil. » Ce doit être une bien grande fatigue pour toi de nous donner de si fréquents plaisirs. Mais ce doit être très agréable aussi d'assembler des milliers d'auditeurs pour la petite réflexion si personnelle et qui garde ton accent, sourire entre le moment où tu viens de jeter une cigarette et d'en allumer une autre.

Je ne te demande pas à te voir, car mes heures commencent à 2 heures du matin seulement. Alors non ? Non, c'est bien aussi mon avis.

Amitiés.

MARCEL PROUST.

[29 *mars* 1909].

Cher Robert,

J'ai été peiné d'apprendre par ta lettre que ton frère avait été si souffrant. Je ne te demande pas de « nouvelles » parce que je comprends que tes ennuis sont déjà dans le *passé*, mais aussi que ta tranquillité définitive ne sera pas dans un jour, mais quand le temps nécessaire aura passé. Je ne t'écris donc ce petit mot que pour te dire que je n'ai pas lu cela dans ta lettre avec indifférence et que j'ai senti tout le retentissement dans le cœur de ta mère et le tien. Ton frère, mais c'est une des figures familières de mon enfance [1].

Tout à toi

Marcel.

*
* *

Au printemps de 1909, l'arrestation du fameux Lemoine, — l'alchimiste du diamant, — fit grand bruit. Un reporter vint interviewer le petit commis de M. Puzin, libraire, car son patron avait assisté à cette arrestation. Ce jeune homme répondit

1. Mon frère, de beaucoup notre aîné, venait souvent me voir jouer aux Champs-Élysées, où Marcel Proust l'avait connu.

naïvement : « M. Lemoine, qui est-ce ? » Puis il voua à l'enquêteur stupéfait qu'il ne lisait jamais n journal, mais seulement les livres, en lui montrant e volume de Nietzsche qu'il tenait à la main. — Ce ut pour moi l'occasion de rappeler dans le *Figaro* es pastiches de Marcel Proust sur *l'Affaire Lemoine* t de l'inviter à écrire quelques faux « aphorismes » e Nietzsche.

Lettre.

[17 *avril* 1909].

8 heures du matin (et on dit que je ne suis as matinal ! En tout cas je lis mes bons uteurs de bonne heure).

Cher Robert,

Je suis tellement souffrant aujourd'hui ue je ne t'écris qu'une ligne pour remercier « très spirituel collaborateur du *Figaro* » 'est toi !) d'être tellement gentil pour moi de faire figurer, pour les faire durer, mes uvres pastiches, dans la série qu'il a « si eureusement entreprise » et « où il marie substance de sa fantaisie aux trouvailles l'actualité » (comme j'écris bien quand ne fais que te copier ! Et comme tout

cela, si joliment dit, s'applique mieux à toi qu'à moi).

Je suis confus, et *très*, *très* reconnaissant

Entendu pour Nietzsche quand j'irai mieux mais pour toi seul. Quant à l'édition des pastiches, je vois que cela n'est pas encore sur Puzin qu'il faudra compter !

Amitiés reconnaissantes,

MARCEL PROUST.

Marcel Proust lisait son *Figaro* avec bien plus de soin et d'attention que le duc de Guermantes mon petit article ne lui avait pas échappé.

II. — Charles Swann = Charles Haas.

Lettre.

[29 *juin* 1909].

CHER ROBERT,

Tu es trop gentil de m'avoir envoyé ton livre, on n'envoie pas les livres de luxe comme cela [1]. Quelle publication ravissante à regarder, et à lire ! Je suis *tellement* bris

1. Ma *Petite Histoire de la Revue de fin d'année* venait de paraître en librairie, avec des illustrations.

n ce moment que je ne relirai pas tout, tout
e suite ; mais je ne le quitterai jamais tout
fait... Est-ce que je me trompe, il me
emble que tu ne dis pas que Céleste Mogador
ut Céleste de C*** et, ce qui serait plus
rave, que Jenny Colon fut la passion, le
alheur, la folie, l'héroïne de Gérard de
Nerval. Mais tu dois le dire [1] !

Ta revue jouée par Haas à Mouchy m'a
iré des larmes. — Je t'avais fait (« histoire
e rigoler ») un pastiche d'Adam (Paul), je
e sais si je te l'ai envoyé [2]. J'ai écrit dernière-
ement à X*** qui ne m'a pas répondu.
omme je lui demandais ce que je lui devais,
eut-être pense-t-il que le silence est une
élicatesse. En ce cas il est stupide, d'autant
lus que cela me prive de l'adresse de S***.
– On m'a dit que Madame Straus allait
tout à fait bien ». Je n'ose pas le croire,
omme les choses qui rendraient si heureux.
t toi, es-tu content des deux santés qui te
ont indispensables ? Et de la tienne ? Cela
oit être assez fatigant, ce journalisme aigu
oint au reste. Connais-tu (oui, je crois)
me Y***, née Z*** ? Je l'ai vue une fois

1. Je ne l'avais pas dit.
2. Je ne l'ai jamais reçu.

à Cabourg et pas depuis. Et voilà que j
m'en sens un tout petit peu amoureux. U
tout petit peu seulement. Il me sembl
qu'elle a une peau brune et des yeux doux
Enfin elle me plaît. Je ne sais pas du tou
pourquoi je te dis cela ni pourquoi, mor
de fatigue, je t'écris si longuement. J'ai peu
de ne pas pouvoir aller à Cabourg.

A toi

MARCEL.

*
* *

Attardons-nous à rêver un peu devant cett
petite phrase : « Ta revue jouée par Haas à Mouch
m'a tiré des larmes. »

En 1909, je ne pouvais démêler le motif encor
secret du puissant intérêt porté par Marcel Prous
à la personne de M. Charles Haas, car j'ignorai
— comme tout le monde, — qu'il l'avait élu pou
« héros de roman ». J'avais entrevu autrefoi
M. Haas, dont l'esprit, le « chic » et le chapea
gris avaient un air très Second Empire, et je cru
naïvement que la joie attendrie de Proust se rappor
tait à son époque, plutôt qu'à sa brillante carrièr
dans le monde.

Plus tard, en lisant *Swann*, j'ai compris qu
M. Haas avait « posé », sans le savoir, pour le per
sonnage de Swann. S'il pouvait subsister le moindr

doute à cet égard [1], ce doute serait levé par l'apostrophe adressée à l'ombre de *Charles* Swann par l'auteur de la *Prisonnière* : « Et pourtant, *cher Charles Swann*, que j'ai connu quand j'étais encore si jeune et vous près du tombeau [2], c'est parce que celui que vous deviez considérer comme un petit imbécile a fait de vous le héros d'un de ses romans, qu'on recommence à parler de vous et que peut-être vous vivrez. *Si dans le tableau de Tissot représentant le balcon du Cercle de la rue Royale où vous êtes entre Galliffet, Edmond Polignac et Saint-Maurice, on parle tant de vous, c'est parce qu'on sait qu'il y a quelques traits de vous dans le personnage de Swann* [3]. » Phrase assez bizarrement construite,

1. Des personnes qui ont beaucoup connu M. Charles Haas m'assurent que, dans *Swann*, il n'est pas « ressemblant ». C'est le contraire qui surprendrait, Marcel Proust n'étant point photographe, mais peintre. M. Jacques de Lacretelle a parfaitement exprimé cette nuance en écrivant : « Ce qui nous apparaît comme des portraits dans l'œuvre de Proust, tant chaque touche est précise et fidèle, représente non des individus mais des types » (*Hommage de la Nouvelle Revue Française*, p. 199). — Ce qui ne paraît point contestable, c'est que Marcel Proust a mis un soin tout particulier à modeler le « type » de Swann sur l'individualité de M. Haas, en transposant, pour créer le personnage de Swann, ses observations sur les origines et la réussite mondaine de M. Haas : voilà ce que démontre la petite phrase de sa lettre, combinée avec l'apostrophe de *la Prisonnière*. Mme de Clermont-Tonnerre (*ouvrage cité*, p. 237) a aussi rapproché du personnage de Swann le souvenir de M. Haas.

2. M. Haas mourut en juillet 1902.

3. *La Prisonnière*, I, p. 273. — Notons, à ce propos, que Proust s'est plu parfois à évoquer certains détails *vécus*, équivalents pour lui à un signe secret. C'est ainsi qu'Odette de Crécy habite un petit hôtel de la rue La Pérouse, rue où Marcel, au temps de notre jeunesse, allait rendre visite à la belle et spirituelle dame que nous appelions en riant « Gladys Harvey ». (Non rue Bassano, comme on l'a dit quelquefois par erreur : si Gladys Harvey avait habité rue Bassano et si Proust avait logé Odette rue La Pérouse, c'est qu'il eût cherché à dépister les souvenirs ; mais il est resté fidèle à la rue La Pérouse, et voilà le *signe secret*.) Bien entendu, le portrait d'Odette ne représente pas non plus une personne, mais un « type », une évocation.

il faut en convenir, dans son énigmatique négligence : comment s'étonner, en effet, qu'il y ait « dans le personnage de Swann », à qui ce discours est censé s'adresser, « quelques traits » de Swann lui-même ? Elle serait même inintelligible si elle ne sous-entendait qu'il convient de remplacer ici le nom de *Charles Swann* par le nom de *Charles Haas*. En effet, Tissot, — cela va sans dire, — n'a pu faire apparaître le fictif visage de Swann au balcon du Cercle de la rue Royale, mais tout le monde a vu, en mai 1922 (six mois avant la mort de Marcel Proust), à l'Exposition du Second Empire, le tableau documentaire où l'artiste immortalise l'effigie de l'élégant M. Haas.

Or, voici que, dans ma *Petite Histoire de la Revue de fin d'année*, j'avais nommé les interprètes d'une revue de M. de Massa, — *les Cascades de Mouchy*, — jouée au château de Mouchy, le 19 décembre 1863, par le comte et la comtesse de Pourtalès, le marquis et la marquise de Galliffet, le duc de Mouchy, MM. Emmanuel Bocher, *Charles Haas*, Raymond Seillière, de Saint-Maurice, le baron A. Finot.

Swann au château de Mouchy ! Swann acteur mondain ! Swann jouant dans une revue de salon, avec les membres du Cercle de la rue Royale peints auprès de lui par Tissot !

Pour tout bon lecteur de *Swann*, la petite phrase de cette lettre de Marcel Proust, — « ta revue jouée par Haas à Mouchy m'a tiré des larmes », — devient évocatrice comme une autre « petite phrase » de Vinteuil.

III. — Du côté du « Figaro » *(Suite).*

La tâche d'éditeur des lettres de Proust n'est décidément pas commode et, malgré le serment que je m'étais fait de sabrer ses louanges, du moins lorsqu'elles sont impossibles à imprimer sans trop d'effronterie, je vais me voir amené, sous peine de détruire l'enchaînement de cette correspondance, à en reproduire d'extravagantes, mêlées par bonheur à un ton général d'innocente raillerie.

Lettre.

[*Juillet* 1909].

Cher Robert,

Affreuse journée pour moi, moribonde. Mais très bonne : à la fois un *D.*, un Robert Dreyfus en « manuscrit », et un Henry Bidou que je n'avais pas encore vu, « livre charmant, etc. »[1]. Du reste *les Débats* peuvent être aimables, moi qui t'avais appelé un John Lemoinne socialiste ! J'avais vite ajouté socialiste pour ne pas te fâcher[2]. Mais ce

1. Allusion à un article de M. Henry Bidou sur ma *Petite Histoire*, dans le *Journal des Débats*.

2. Je n'ai jamais compris pourquoi Marcel Proust voulait que je fusse socialiste, ni pourquoi il eût craint de « me fâcher » en me comparant à John Lemoinne, qui fut un esprit supérieur et un très grand

qu'il faut le retirer ! Et ce que tu es réac
tionnaire ! Avec la culture de Gœthe et l
style de Stendhal [1], tu as l'âme de M. d
Dreux-Brézé. Les acteurs opposés aux gens
du monde, cela n'est pas grave, mais c'est
un des mille symptômes [2]. Comme je m'en
nuie après Bidamant [3] ! Enfin jusqu'à tes
points d'exclamation ont des beautés que
n'ont point tous les autres. Heureusement
que ta petite pièce d'or fait trébucher la
balance du côté qui n'est pas celui de Y*** [4]
Et pourtant il a le poids, lui ! Et pourquoi
es-tu rédacteur du *Figaro*, et pas moi [5],

journaliste, comparaison beaucoup trop flatteuse. Il est vrai que deux lignes plus loin, Proust m'assène « la culture de Gœthe et le style de Stendhal », ce qui prouve bien que tout cela n'avait aucune importance.

1. Prière de lire la note précédente.

2. Voyons ce symptôme. J'avais remarqué dans *le Figaro* que cette année-là, au concours de comédie du Conservatoire, toutes les élèves-femmes étaient jolies, tous les élèves-hommes moustachus, malgré la vieille tradition du « visage glabre » des acteurs, qui commençait à devenir de mode, au contraire, pour les « gens du monde ». C'est cette « opposition » que Proust dénonçait comme un symptôme d'esprit réactionnaire. Je crois que, s'il l'eût osé, il m'aurait accusé de « snobisme » !

3. M. Bidamant, militant syndicaliste, venait d'étonner le public en tenant au Congrès des Cheminots ce langage sensé de petit bourgeois conservateur : « Prenez garde ! nos fonds sont placés en rentes sur l'État. C'est bien imprudent. Si la Révolution sociale éclatait demain, que deviendraient nos rentes ? »

4. *Du côté qui n'est pas celui de...* — Enregistrons cette expression qui semble annoncer les célèbres titres : *Du côté de chez Swann*, *le Côté de Guermantes*.

5. Ce regret de Proust est bien curieux : il eût aimé « faire du journalisme » (Voir ses chroniques mondaines, signées *Horatio*, qu'on pourra peut-être réunir un jour).

On ne m'invite pas aux déjeuners de Compiègne. Je lis tout, tu vois [1]. Et je n'ai pas de carte de rédaction. Amère ironie que je ne puisse plus monter l'escalier du *Figaro* où, les autres années, j'allais comme les professeurs « honoraires », « émérites », à la « sortie » de Condorcet, juste au moment où tu y es [2] ! Cette lettre n'est pas délicieuse, mais si tu voyais mon corps pendant que je t'écris, elle est... courageuse ! Il y a plus de 30 heures que je n'ai, je ne dirai pas dormi, mais éteint mon électricité. Ce qui fait que mon valet de chambre, qui ne me gobait pas, m'attribue maintenant une espèce de résistance mystérieuse de vieux brahmane, ou « à la Galliffet ». Qui l'eût cru ?

A toi.

MARCEL.

M... pour les pastiches !

1. La rédaction du *Figaro* avait déjeuné à Compiègne, et *le Figaro* rendit compte de ce déjeuner.

2. Proust vint pourtant me voir quelquefois au *Figaro*. L'ironique Régis Gignoux m'a dit un jour que, dans ces occasions-là, j'avais l'air de recevoir un « prince en exil », et, sur ma demande, il a bien voulu crayonner pour moi le souvenir de sa première impression : celle de Proust passant devant lui à l'ancien *Figaro* de la rue Drouot : « Je vous revois, m'écrit Régis Gignoux, sortant du bureau de Chevassu, à droite et au fond du hall, contre le passage qui menait à la composition. Proust avait, ce soir-là, sa fourrure de loutre. Si rentré, j'aveutré qu'il fût et un peu courbé, ses yeux m'avaient attiré. Vous m'aviez nommé et, comme il s'était écarté, vous m'aviez glissé l'affec-

Ce mot énergique, qu'il n'est pas d'usage d'im primer, bien qu'on ne lui connaisse aucun équiva lent digne de lui dans la langue française, figu en toutes lettres dans le *post-scriptum* de Prous excédé par mon enthousiasme pour ses *Pastiche*

Pourtant, son irritation reste souriante, puisqu' annexe à sa lettre ce nouveau pastiche inédit :

Explication par H. Taine
des raisons pour lesquelles tu me rases
à me parler des Pastiches.

« Vous ouvrez un volume et vous tombe sur la première page : *l'Affaire Lemoin* par Balzac. Bon, dites-vous, voilà un écr vain qui connaît le fort et le faible des autre écrivains, qui se fait un jeu de reproduir avec l'allure générale de la pensée, la mêm gesticulation de style. Il sait que rien n'es négligeable de ce qui peut éclairer un typ ou renseigner sur un temps ; il ne négli aucune de ces particularités de la syntax qui trahissent le tour de l'imagination, l

tueuse admiration, la confiance que vous aviez en son talent. Je cr même que vous m'aviez dit : « ... tout ce qu'il *pourrait*, tout ce qu *devrait* écrire ! » Et vous l'aviez rejoint, et c'est alors que j'avais l'impression d'un prince en exil, tellement il apparaissait étrang éloigné, hors de notre décor, de notre vie. Et vous, vous étiez le méde attaché à Son Altesse. »

mœurs ambiantes, les idées reçues, le tempérament hérité, la faculté primordiale. C'est de la bonne caricature. Voilà qui va bien. Mais la caricature fatigue vite, et vous n'aimez pas à être fatigué. Vous tournez la page et vous allez aux choses sérieuses. Vous lisez la première ligne. *L'Affaire Lemoine*, par Renan. Bon Dieu, pensez-vous, voilà qui est abuser. Vous voulez bien d'une ou deux caricatures dans un vestibule, avant d'entrer dans la bibliothèque. Mais il est ennuyeux de rester indéfiniment dans le vestibule. »

Cela peut continuer longtemps comme ça !

A toi,

M. P.

Taine aurait pu ajouter, semble-t-il, que ce « vestibule » menait à une « bibliothèque » que l'auteur des *Pastiches* se devait à lui-même d'enrichir d'œuvres originales.

Mardel Proust commençait à comprendre — et à me faire comprendre — qu'il avait mieux à faire que de s'attarder dans le « vestibule ».

* * *

Je n'avais pas été très content (on est toujours si susceptible !) que Proust parût me soupçonner d'avoir renié, pour écrire au *Figaro*, un « socia-

lisme » imaginaire, et dus protester contre l'attribution d'une doctrine politique quelconque. Cela me valut une réplique apaisante et même cajolante, mais agrémentée de ces inventions diaboliquement burlesques où il excellait toujours à l'appel de sa fantaisie.

Lettre.

[*Juillet* 1909] [1].

Lettre retrouvée après un mois. Excuses, affection, fatigue !

CHER ROBERT.

Je ne peux vraiment t'écrire aujourd'hui qu'*un mot.* Mais je tiens à répondre à ta délicieuse lettre que si tu as cru (et tu ne l'as peut-être pas cru, je le dis à tout hasard) qu'il y avait l'ombre d'ironie ou de pensée d'un changement d'idées ou d'attitude en toi, tu t'es follement mépris. Je disais socialiste pour plaisanter sur les questions que je te posais quand je te disais : « Méline, est-ce bien ? Ribot, est-ce bien ? » étant pour ma part incapable de juger de ces choses. Je suppose qu'en tout cela, ce que tu juges est

1. Cette lettre ne me parvint qu'au mois d'août. (Voir la lettre du 23 Août).

en, mais en tout cas ce dont je jurerais
r le bûcher, c'est que ce que tu dis est
ujours l'expression de ta pensée, ce que tu
is dicté par la conscience la plus délicate,
ıe tout le monde sait telle. Tu écrirais
emain que Dreyfus est coupable, je pense-
is qu'il l'est probablement [1], mais ce dont
suis certain sans une seconde d'hésitation,
est que tu aurais pour le dire les raisons
s plus magnifiques et qu'il faut t'en estimer
vantage. Si donc tu as cru (et ne me réponds
as surtout ! et j'admets très bien que tu
l'as pas cru !) qu'il y avait un sourire
affectueux qu'il fût, un soupçon si indul-
nt qu'il soit de palinodie, c'est comme si
croyais que je soupçonne Darlu ou Bou-
oux d'avoir professé une idée pour être
coré du Mérite Agricole.

Tout à toi,

MARCEL PROUST.

J'ajoute en post-scriptum que je trouve
Figaro un excellent journal. On peut sou-
e de la facilité qu'il a de croire que, quand

[1] Pour apprécier à sa valeur ce « raisonnement par l'absurde », il
ient de se souvenir que Marcel Proust avait été très « dreyfu-
», sans redouter de nuire à ses aspirations mondaines.

« l'élite de Paris » va à un bal costumé, el
obéit à un « magnifique élan de solidarité
Mais, illusion pour illusion, cela vaut bi
celles de *l'Humanité*, qui pense que des ge
qui en torturent et en massacrent d'autr
affirment les droits du prolétariat. La pr
mière illusion n'est pas plus niaise et elle e
plus innocente. J'ajoute qu'en tous tem
tu m'as parlé de ta sympathie pour ce jou
nal et m'as toujours encouragé à écrire
plutôt qu'ailleurs. Et qu'enfin tu écrira
à *la Libre Parole*, que je penserais que
as de bonnes raisons pour le faire. Car
es un Sage, je veux dire un Sage *moral*
littérairement, je n'ai pas *toutes* tes idé

*
* *

Lettres.

[15 *août* 1909].
Dimanche soir.

Mon cher Robert,

Grande joie de l'article de Régnier[1]. I
voyant le titre, j'ai eu le trac : va-t-il par

1. Allusion au feuilleton de M. Henri de Régnier sur les *Revue*
fin d'année, dans le *Journal des Débats* du même jour.

de Robert Dreyfus ? Trac excusable, car il a fait un article sur le Pastiche où il a cité tous les pasticheurs actuels, même d'idiots, sauf moi [1]. Alors j'ai jeté un coup d'œil et j'ai été rassuré et ravi en voyant ton nom 16 fois dans la première page et 7 dans la seconde [2]. L'article m'a paru très bien. Et j'ai été content, au point de vue *Débats*, qu'il rappelle les *Lois Agraires*. J'espère que cela a fait plaisir à ta mère et à ton frère. C'est une des choses qui m'ont fait le plus de plaisir, de me dire cela. Tout cela appelle des réflexions, tu n'y couperas pas, mais aujourd'hui impossible, température 39 (presque comme le temps !), le repos m'est, comme on dit, « prescrit ».

Tout à toi. MARCEL.

[*Cabourg*, 23 *août* 1909].

CHER ROBERT,

Je t'écris... de Cabourg ! Et c'est là que ta lettre est venue me faire du chagrin en

1. M. de Régnier, à qui j'ai montré cette lettre, a bien voulu rechercher, mais n'a pu retrouver l'article qui avait éveillé, sans qu'il s'en doutât, les susceptibilités de Marcel Proust ; il a toujours éprouvé de l'amitié pour lui, du goût pour ses ouvrages, et n'eût point manqué, s'il y eût songé, de lui être agréable en citant ses pastiches.
2. Vérification faite, Proust avait exactement compté !

me disant tout cela que je ne soupçonnais pas ! Si j'avais su, moi qui me mêle de médecine, si mal pour moi, souvent bien pour d'autres, je crois que j'aurais pu être utile peut-être. . . . . .

J'espère que tu as eu à quelques jours de distance 2 lettres de moi, car je t'ai envoyé il y a, je suppose, une huitaine (je ne sais trop quand), une lettre retrouvée par moi après longtemps, celle où je te répondais sur le Socialisme, etc., et puis celle sur Régnier. Mais tu m'as mal compris. Ce que je disais — sans rancune contre lui, je t'assure ! — était relatif à un article sur les pastiches déjà ancien d'un an, et où l'absence — si naturelle d'ailleurs — de mon nom ne prenait quelque chose de comique que par la multitude de noms absurdes sur lesquels il s'appesantissait. Mais mon pastiche est postérieur[1], et il m'a écrit le jour même un mot charmant. — Mon pauvre Robert, je sais bien que ces choses-là ne font pas le bonheur, mais elles permettent de se dire qu'on fait plaisir à sa mère, ce qui est la

1. Il s'agit du pastiche des romans de M. Henri de Régnier, dans *l'Affaire Lemoine* ; ce pastiche parut hors série, dans le *Supplément littéraire* du *Figaro*, le 6 mars 1909.

forme de bonheur que j'aurais le plus aimée. C'est pour cela que je t'ai écrit. Tu as été stupide de m'écrire, tu as vraiment trop à faire pour cela, mais je suis si brisé que je te quitte ici en te redisant mon amitié.

MARCEL PROUST.

IV. — Projet de roman.

Marcel Proust travaille ; il écrit un roman.

La lettre de Cabourg, où il m'annonce cette nouvelle considérable, n'ajoute toutefois aucun détail, aucune indication sur l'œuvre méditée. Mais comme, à n'en point douter, cette œuvre deviendra *Swann*, l'intérêt de cette lettre est de fixer une date : le moment où Proust commence à envisager la publication de son livre.

Lettre.

[*Cabourg, août* 1909].

MON CHER ROBERT,

Veux-tu me permettre de te demander l'assez vague service suivant. Calmette, que j'ai vu ici, m'a demandé très gentiment et avec beaucoup d'insistance de publier en feuilleton, dans *le Figaro*, un roman que je

suis en train de faire. Je t'ajoute entre nous que pour beaucoup de raisons je ne crois pas que je donnerai ce roman au *Figaro*, ni à aucun autre journal ou revue, et qu'il paraîtra seulement en volume. — D'autre part, j'ai parlé à Z*** d'une étude critique que j'avais faite (qui ne paraîtra pas non plus dans un journal). Or, je crains, si par hasard Calmette disait à Z*** qu'il m'a demandé un feuilleton pour *le Figaro*, que Z*** croie qu'il s'agit de mon étude critique et ne déconseille à Calmette (non par hostilité pour moi, Z*** est charmant pour moi, mais dans l'intérêt du journal) de le prendre, croyant qu'il s'agit de l'étude critique. Cela n'aurait pas grande importance qu'il déconseille Calmette, puisque je ne crois pas donner le roman au *Figaro*. Mais enfin, si je changeais d'avis, j'aimerais mieux avoir les mains libres et que Z*** n'eût pas, sur un simple malentendu, croyant qu'il s'agit d'une étude critique, empêché la publication du feuilleton. Je voudrais donc, si cela ne te gêne en rien (car je peux, si cela t'ennuie, lui écrire moi-même) que tu dises à Z*** que si par hasard Calmette lui parlait d'un feuilleton de moi (qui n'aura pas lieu du reste) c'est d'un roman

u'il s'agit. Remarque que je ne demande ullement à Z*** de dire quoi que ce soit n ma faveur, ni rien du tout, à Calmette. e n'ai besoin d'aucun appui auprès de Calnette qui est délicieux pour moi, et quant u feuilleton c'est lui qui me l'a offert, emandé, etc. Je demande tout simplement ue Z*** n'*empêche* pas Calmette de prendre e feuilleton, non par hostilité contre moi, sais l'ami qu'il est, mais dans l'intérêt u journal, croyant qu'il ne s'agit pas d'un oman et par simple confusion. Si je me décide donner le roman en feuilleton, si Calmette soumet à Z***, alors, si Z*** le trouve auvais, qu'il le déconseille à Calmette. e veux seulement éviter une confusion.

Tout cela j'ai trouvé moins fatigant de écrire à toi, avec qui je suis plus familièment lié, et pensant que tu verrais Z*** dès n retour. Mais si pour une raison ou une utre, ayant peut-être déjà beaucoup de oses à lui dire, tu préfères que ce soit oi, dis-le moi franchement. Ce serait trop ête que tu fasses une chose qui t'ennuie uand je peux si facilement la faire. Excuse-oi surtout de te le demander avec des rmes si brèves, si peu gentilles, je suis

épuisé et ne te dis pas toutes les excuses qu
je ressens non plus.

MARCEL PROUST.

Je n'ai pas pu voir les Straus une seul
fois [1].

*
* *

Hélas ! lorsque Proust écrivit cette lettre,
était manifestement en proie à une de ces crise
d'imagination qui envahissaient de plus en plu
sa cellule de solitaire en contact trop intermitten
avec la foule des humains. Ni Calmette n'eût songé
consulter Z***, ni Z*** n'eût songé à contrarie
le dessein de Marcel Proust. Si j'ai cru devo
reproduire en entier cette lettre inquiète, c'est qu
dans son allure tourmentée, fougueuse et pour
tant piétinante, avec son insistance, ses redites
ses nuances superposées, ses ruses naïves, sa modes
tie et la prescience de justes motifs de fierté, u
document comme celui-là ressuscite la lourde atmos
phère d'anxiété où s'est élaboré le livre qui, plu
tard, rendit le nom de Proust illustre.

L'été précédent (1908), j'étais à Trouville et m
souviens d'être allé voir l'extraordinaire prisonnie
du palace de Cabourg, qui, ne pouvant guère e
bouger lui-même, attirait vers sa banale demeur

1. M. et Mme Émile Straus passaient l'été à Trouville.

les nombreux amis dont il tentait de se rapprocher en venant séjourner sur la côte normande. Lui-même restait presque constamment enfermé à l'hôtel. Quelle pitié que cette villégiature marine, calfeutrée contre l'air marin !

Cette année-ci (août 1909), Marcel Proust vient tout juste d'avoir trente-huit ans. Si son impulsion me choisit, sachant que je suis resté Parisien, pour me confier sa chimérique crainte et le devoir de l'aider à en chasser le fantôme, cela doit être vers la fin d'une de ces « journées moribondes » où le courageux malade (« température 39, presque comme le temps ! ») a quand même écrit, pensé, lu, causé, rêvé, observé, emmagasiné des idées et des images avec plus d'intensité qu'aucun des oisifs bien portants qui peuplent l'hôtel, le considèrent comme un excentrique, le regardent à la dérobée. — Oui, c'est de tout cela vraiment qu'il faut se souvenir devant cette lettre de Cabourg où Marcel Proust s'applique à se torturer sur les conditions de la future rencontre de *Swann* et du monde extérieur, et, si l'on a d'abord été tenté d'en sourire, on ne la relira qu'avec respect.

De Paris, je lui répondis pour lui conseiller de « se tenir tranquille », le prier de m'autoriser à ne rien dire du tout à Z***. Et il s'apaisa, ou, du moins, les ondes de son inquiétude cessèrent de bouillonner...

Lettre.

[*Cabourg*, 3 *septembre* 1909].

Mon cher Robert,

Je suis navré de te savoir toujours triste. Hélas ! je crois bien, d'après ce que tu me dis de tes soucis, que je ne peux t'être d'aucune utilité . . . . . .

....(Je m'aperçois que j'ai encore pris une feuille de papier écornée. Veux-tu me permettre de ne pas recommencer ce mot ?)

Tu es tout ce qu'il y a de plus gentil de m'avoir donné ce bon conseil pour Z***. Ne lui dis donc rien, tu as bien raison. Tout au plus pourrais-tu lui dire « dans la conversation », s'il parle de moi, que tu sais que je travaille à un roman. Hélas ! je ne travaille guère. Je pense quelquefois que l'impression d'extraordinaire distinction de ce que tu fais même de plus indifférent [1] tient peut-être à tout ce que cela contient et suppose, que tu sais qui ne sera pas vu, — le contraire de l'art

1. Une fois de plus, il m'est impossible de faire sauter ces compliments sans briser la phrase et mutiler de précieux fragments : l'opposition entre l'*art mufle* et l'art des cathédrales, puis la critique de l'allusion obscure.

ufle étant celui des architectes des cathé-
ales qui faisaient des sculptures aussi
ffinées *derrière* une statue, à une hauteur
crue pour nous de tout le symbolisme
pensé que nous ne connaissons pas, sauf
s érudits. (Je ne veux pas dire qu'on ne
pas tes articles, tout le monde les lit, je
ux dire qu'il y a des allusions à des choses
i passent inaperçues pour le lecteur illettré.)
nsi, sans parler de la disproportion entre
pensée et le fait-divers (car il n'y a peut-
re pas disproportion, puisque le fait-divers,
st tout), toute ta culture raffinée, même
ns le frivole, est perdue pour tous les lec-
urs qui ne comprennent pas tes allusions.
mbien y en a-t-il même qui sachent encore
que c'est que « l'homme à la Carabine » !
c'est parce que je suis très fatigué que ceci
peut-être l'air d'une critique. Mais c'est le
prême compliment.

Tout à toi et encore merci.

MARCEL PROUST.

C'était de l'excellente critique ; elle enfermait
rètement l'utile conseil de tâcher d'être clair
ur tout le monde. Marcel Proust savait que,
as un journal, dès que le lecteur comprend qu'il

n'a pas compris, c'est le journaliste qui a to
Sous une gerbe des plus belles fleurs, se glissa
ainsi le judicieux avertissement de son amica
clairvoyance.

V. — L' « Ami inconnu ».

Lettre

[*Paris*, 6 *octobre* 1910].

Mon cher Robert,

Veux-tu me pardonner le dérangemer
que je te donne ? Je voudrais savoir *qui* e
un M. Louis Chevreuse qui m'a cité d'u
façon très aimable, l'autre jour, dans u
article d'ailleurs fort intéressant sur la Cath
drale de Strasbourg. Est-ce un pseudonyme
Est-ce quelqu'un que je connais ? Et si
signataire s'appelle en réalité Louis Ch
vreuse, peux-tu me dire en deux mots q
c'est ? Je serre la main toujours avec bie
du plaisir à ton *D.* matinal qui me dit
« Courage, dors bien », avant que j'éteign
Je voudrais penser que tu n'es pas trop so
cieux en ce moment. . . . . .

Ne me fais pas une vraie réponse. Un no

lui de L. Chevreuse, si ce n'est pas le sien,
un adverbe caractérisant ton état moral
résent, un seul qui me causera une grande
ie et sous lequel je verrai comme dans le
meux « quoi qu'on die » un million de mots,
l est bon !

De cœur à toi.

Marcel Proust.

Je suis allé à Cabourg, presque trois mois,
ais n'ai pu aller une seule fois sur la plage
hélas pas à Trouville.

*
* *

Louis Chevreuse, — personnage bientôt centeire et d'un savoir illimité, si l'on en juge par la buleuse variété de connaissances que suppose mmense quantité d'articles accumulés sous son m au *Figaro*, depuis tant d'années. Jamais *le igaro* ne se séparera de cet humble et fidèle serteur ! Parfois il sommeille longtemps, mais il ssuscite. Mieux doué encore que l'Hydre de Lerne x sept têtes toujours renaissantes, Louis Cheeuse possède un nombre infini de visages, — us masqués. Aucun portraitiste ne saurait saisir ressemblance physique, et il est temps de connir que sa signature, — simple pseudonyme *nibus* ou *passe-partout*, — n'est qu'un déguise-

ment commode à revêtir pour la besogne d'un m
ment. J'étais devenu, un instant, Louis Chevreu
pour parler du savant ouvrage de mon ami Georg
Delahache sur la Cathédrale de Strasbourg.
comment parler d'une cathédrale sans nomm
en passant le magnifique traducteur et poétiq
commentateur de la *Bible d'Amiens* ? Louis Ch
vreuse, en ma personne, n'avait point failli à c
agréable devoir. — Évidemment, Marcel Prou
avait deviné tout cela : son ignorance était feint
et s'il demandait par précaution « *qui* était M. Lou
Chevreuse », c'était seulement pour éviter la « gaff
consistant à me remercier trop vite, au cas o
par un invraisemblable hasard, Louis Chevreu
n'eût pas été moi ce jour-là...

Ce raisonnement, était, en somme, d'une logiq
solide ; c'est pourquoi il était erroné.

Lettre.

[8 *Octobre* 1910].
Samedi soir.

Mon cher Robert,

Je ne serais pas fâché que tu continu
à me croire perspicace, mais il faut pourta
dire la vérité. Je n'ai pas soupçonné u
seconde que Chevreuse fût toi, et je t'
écrit le plus naïvement du monde, sans n
douter que j'écrivais à Chevreuse lui-mêm

Ce qui est particulièrement stupide, est que j'ai pensé que ce pouvait être un pseudonyme, que ce pseudonyme m'a paru pouvoir dissimuler Bonnard, Bataille, Beaunier (un pseudonyme fort élastique) et que, comme chaque fois qu'on fait une erreur, la *possibilité* que ce fût toi ne m'est pas apparue. Je n'y ai pas songé ! Peut-être parce que, comme tu avais déjà été très gentil pour moi dans un *D.*, je pensais qu'il y en aurait pour toute la vie et que tu n'aurais plus jamais l'idée de prononcer mon nom. Peut-être parce que c'était moins écrit, d'un tour moins bref et moins aigu (ceci n'est pas une critique, au contraire, j'aime par-dessus tout le style pourvu d'amples ailes et adouci de moelleuses plumes) que ta façon habituelle. Peut-être tout simplement parce qu'on se trompe souvent grossièrement, surtout moi, qui n'ai jamais rien pu deviner, même pas une voix bien connue dans un bal costumé [1]. Une fois qu'on m'a dit qu'un morceau d'orchestre veut peindre la tempête, je sens toutes les convulsions « d'un vaisseau souffre ». Mais

1. Ne jurerait-on pas entendre Montaigne : « J'ay l'esprit tardif et mousse, le moindre nuage arreste sa poincte, en façon que (pour exemple) je ne luy proposay jamais énigme si aysé, qu'il sceüst desvelopper ». — (Montaigne, *Essais*, II, 17).

tant qu'on ne me l'a pas dit, je ne sais pas. Maintenant que je sais que c'était toi, il me semble qu'il ne serait pas *possible* (au sens leibnitzien du mot, voir Darlu, la monade est le chapeau, le mouchoir est dans mon chapeau, etc.) que ce ne fût pas toi. Seulement, voilà, je ne comprends cette nécessité de l'intelligible que depuis que tu me l'as dit. Aussi mon humiliation égale ma reconnaissance. Ce n'est pas peu dire. C'est tellement gentil ce que tu as dit, mais c'est surtout tellement gentil que ce soit toi qui l'aies dit. Certes il est flatteur d'avoir des *amis inconnus* [1]. J'envie (cela ne m'est jamais arrivé) le journaliste à qui on remet une lettre de quelqu'un qu'il ne connaît pas. Et ce Chevreuse qui goûtait la *Bible d'Amiens*, je te demandais si ce n'était pas le pseudonyme de quelqu'un que je connaissais, mais au fond j'espérais bien que c'était

1. L'expression se retrouve dans les *Jeunes filles en fleurs* (p. 124). Bergotte détourne le narrateur de se faire soigner par le docteur Cottard : « Je vous conseillerais plutôt le docteur du Boulbon, qui est tout à fait intelligent. » « C'est un grand admirateur de vos œuvres », lui répondis-je. Je vis que Bergotte le savait et j'en conclus que les esprits fraternels se rejoignent vite, qu'on a peu de vrais « amis inconnus ». — On la retrouve aussi dans les lettres de Proust à M. Louis de Robert, en 1911-1912 (Louis de Robert, *Comment débuta Marcel Proust*). Nous verrons plus tard combien cette idée de l' « ami inconnu », rencontrée par lui dans Sully-Prudhomme, semble avoir occupé la pensée de Marcel Proust.

quelqu'un que je ne connaissais pas, quelqu'un d'énormément de talent qui aimait tant la *Bible d'Amiens*, qu'il n'avait pas pu résister au désir de le dire. Seulement voilà, ce Chevreuse sympathique, je n'ai pas été déçu de le voir se fondre en quelqu'un dont le suffrage n'est qu'une preuve de son amitié. Je n'ai pas pleuré l'inconnu, j'ai eu un grand mouvement de joie que ce soit l'ami. Ainsi, chère trinité, je te bénis en trois personnes, j'ai beaucoup de gratitude pour *D.*, et pour Chevreuse, et c'est Robert Dreyfus que je préfère aux trois.

Tout à toi.

MARCEL PROUST.

Ce que tu me dis de ton frère ne tombe pas, je t'assure, dans le cœur d'un indifférent.

Merci pour la proposition de visite nocturne. Mais c'est si rare que je sois un soir sans crise. A tout hasard, téléphone (292-05, que l'Administration va changer quand elle remaniera Gütemberg », comme elle dit).

Je ne sais si c'est dans le *Figaro* ou dans les *Débats* que j'ai lu avant-hier ceci sur la Révolution Portugaise :

« On ne peut s'étonner outre mesure de ces événements qui n'étonneront que les personnes qui ignoraient l'état déplorable où était tombé le Portugal. On peut dire sans exagération que depuis quelques années dans ce malheureux pays, *tout le monde voulait avoir une opinion politique*, et le mal en était venu au point que ce n'étaient pas seulement des hommes ayant exercé des fonctions, mais même des citoyens incompétents qui avaient la prétention d'avoir leur avis sur les affaires publiques. »

VI. — Sur une tombe.

En novembre 1910, j'eus la douleur de perdre mon frère.

Le lecteur comprendra que je m'abstienne de publier plusieurs lettres que, ma mère et moi, nous reçûmes de Marcel Proust, sauf une seule que je puis reproduire en raison du caractère plus général du sentiment qui l'anime.

Cette lettre me parvint à la fin du premier mois de deuil :

Lettre.

[*Décembre* 1910].

Mon cher Robert,

Je sais qu'on n'a pas besoin d'anniver-
aires, quand on a du chagrin, pour se sou-
enir et que tout hélas est anniversaire.
lais à cause de cela je sais qu'il y a des retours
e dates qui font bien du mal et je sais que
e premier sept du mois depuis l'affreux jour,
e premier mois accompli redoublera ton mal.
eux-tu me permettre, comme je crois que
i iras sur la tombe aimée, de t'envoyer ces
uelques fleurs que je ne t'avais pas envoyées
y a un mois à cause de la défense formulée
ar le journal, mais que je voudrais que tu
époses pour moi sur la tombe de celui que
n'avais fait qu'apercevoir[1] et auquel je
ense certes plus qu'à bien des gens que je
nnais.

Je suis de cœur avec toi, mon cher Robert,

. Marcel Proust n'avait guère connu mon frère, de beaucoup mon
é et le sien, que dans notre enfance.

et pense à ta mère avec infiniment de tris
tesse, d'admiration et de respect.

Tout à toi.

MARCEL PROUST.

Cette lettre suffit à montrer quelles ressource
de délicate bonté Marcel Proust savait puiser dan
son cœur.

CHAPITRE IX

« SWANN »

I. — Suractivité de Marcel Proust.

Les lettres de Marcel Proust vont maintenant e raréfier pour moi.

Parvenu dans ce récit aux plus belles années de a vie, car elles sont les plus productives, mais ussi aux plus tristes, car elles nous rapprochent e sa mort, je m'aperçois que ces années furent elles où il m'a le moins souvent écrit.

Pourquoi ?

Il me semble en trouver l'explication générale, ssentielle, s'appliquant à moi comme à d'autres, ans cette page des *Jeunes filles en fleurs* :

« Les êtres qui en ont la possibilité, — il est vrai ue ce sont les artistes et j'étais convaincu depuis ongtemps que je ne le serais jamais, — ont aussi devoir de vivre pour eux-mêmes ; et l'amitié st une dispense de ce devoir, une abdication de oi. La conversation même, qui est le mode d'ex-ression de l'amitié, est une divagation superfi-ielle, qui ne nous donne rien à acquérir. Nous pou-

vons causer pendant toute une vie sans rien faire que répéter indéfiniment le vide d'une minute tandis que la marche de la pensée dans le travail solitaire de la création artistique se fait dans le sens de la profondeur, la seule direction qui ne nous soit pas fermée, où nous puissions nous progresser avec plus de peine il est vrai, pour un résultat de vérité [1]. »

Seul avait le droit d'écrire cette page désenchantée, — cette page si dure et même injuste pour l'amitié, — celui qui, ayant d'abord consacré à l'amitié une part dévorante, se voit contraint de s'y soustraire brutalement comme à une duperie et de se replier sur soi-même, sous peine d'emporter dans la tombe le secret de son inutile génie !

*
* *

Avec une frénésie croissante, Proust se concentre « dans le travail solitaire de la création artistique ». Travailler, pour lui, c'est se préparer à la mort : il veut faire « passer ses idées d'un cerveau fragile dans des pages peut-être fugitives, mais du moins indépendantes de la destruction du corps vivant » ; il a « peur de ne pas avoir le temps de finir » [2]. C'est en ce temps-là qu'il écrit ces lignes d'un livre : « Moi, l'étrange humain, qui en attendant que la mort le délivre, vit les volets clos, ne sait rien du monde, reste immobile comme un hibou et, comme

1. *A l'ombre des Jeunes filles en fleurs*, p. 403-404.
2. Fragments de lettres à M. Louis de Robert (*Comment débuta Marcel Proust*).

celui-ci, ne voit un peu clair que dans les ténèbres [1]». Puis, dans ce même livre, lorsqu'il songe aux chemins de Balbec qu'il a connus et tant aimés dans son enfance : « En pensant que leurs arbres, — poiriers, pommiers, tamaris, me survivraient, il me semblait recevoir d'eux le conseil de me mettre enfin au travail pendant que n'avait pas encore sonné l'heure du repos éternel [2]. »

Proust n'a plus guère de temps à perdre, en ces années de surabondance, pour les flâneries d'une simple conversation ou correspondance amicale, « divagation superficielle qui ne donne rien à acquérir », qui condamne à « répéter indéfiniment le vide d'une minute ». Certes, je suis loin de prétendre que, si ma correspondance avec lui s'espace, il n'ait pas écrit davantage à d'autres amis. Pour toutes les époques de sa vie, je souhaite que les exemples de M^me^ la duchesse de Clermont-Tonnerre, de M^me^ Jeanne-Maurice Pouquet, de M. Louis de Robert, de M. Jacques-Émile Blanche, de M. René Blum, de M. Camille Vettard, ceux que j'oublie peut-être et le mien invitent peu à peu ses autres correspondants à réunir, à offrir au public les lettres qu'ils ont conservées. Mais je serais surpris si les lettres de la dernière période ne réflétaient pas surtout les multiples préoccupations nées de son travail d'écrivain, si elles n'avaient pas un peu perdu cet accent de frivolité amusée et souriante, ce caractère d'élan sans souci bien positif, sans autre dessein

1. *Sodome et Gomorrhe*, II, 3, p. 34.
2. *Sodome et Gomorrhe*, II, 3, p. 76.

que le plaisir [1] d'écrire une jolie, intelligente, spirituelle et amicale lettre, qui colore la plupart de ses lettres de jeunesse.

Si ma conjecture est vraie, elle correspondrait, en somme, à l'évolution de son activité finale. Jusqu'à son dernier jour et même jusqu'à sa dernière heure [2], Proust va désormais s'absorber dans l'accomplissement du devoir supérieur d'écrire les innombrables pages destinées à paraître avant ou après sa mort. Proust s'entraîne à rechercher des appuis nouveaux et efficaces, des influences qui aideront son œuvre à se propager dans l'espace et à lui survivre dans le temps. Elle survivra même aux arbres, poiriers, pommiers, tamaris, des chemins de Balbec ; ou plutôt, les chemins odorants de son enfance ne vivront pas, dans la mémoire des hommes, plus longtemps que ne vivront ses livres. En un sens, malgré les souffrances qui encerclent et oppriment lentement son lit d'écrivain malade, supplice qui eût découragé tout être moins ardent et moins fort, Marcel Proust commence à rayonner enfin du même espoir terrestre que la plupart des autres hommes. Avec plus de beauté, de naïveté et de grandeur, il devient presque pareil à tous : il fait son métier, a une ambition, aspire à créer quelque chose avant de disparaître

1. « Peu à peu, il laissa tomber de lui les derniers plaisirs. Ses lettres devinrent plus courtes : « *Je vous écris une longue lettre, ce qui est stupide, car cela me rapproche de la mort* » (Paul Morand, *Hommage de la N. R. F.*, p. 94).

2. « La dernière nuit, il dicta des notes, ses impressions sur la mort. Elles étaient destinées à compléter les pages si belles qu'il avait écrites sur la mort de Bergotte. » (Léon Pierre-Quint, *Marcel Proust*, p. 122).

et qui sait ? s'apprête peut-être à la possibilité de saisir encore, de son vivant, la récompense due à l'héroïsme de son effort [1]. Ces dernières années, c'est le coucher de soleil de Proust : il assiste aux premières réalisations de son rêve d'artiste, lutte pour elles, pressent qu'après lui grandira sans cesse la foule de ses « amis inconnus ».

Sa pensée profonde s'oriente maintenant du côté de ces amis nouveaux, éventuels ; il répond à M. Louis de Robert, qui lui a donné le sage conseil d'alléger la tâche du lecteur en ne présentant d'abord au public que les deux cents pages de *Combray* : « Je vous admire trop pour ne pas croire que vous avez raison de penser à ces « amis inconnus » dont Sully-Prudhomme a parlé en des vers qu'a abandonnés la mode ». L' « ami inconnu », conquête de son art et de son art seul, nous l'avons déjà vu passer dans sa rêverie sur l'énigmatique Louis Chevreuse. Voilà l'amitié qu'il recherche, sans vouloir pourtant rien lui sacrifier ; vivant ou mort, il lui faut rassembler une multitude d' « amis inconnus ».

Serait-ce que son âme oublie ou néglige les amis anciens, les amis qu'il se connaît ? Non, mais il dispose de moins de temps pour eux, sachant trop, hélas ! que ses moments sont comptés. Et cependant, jusque dans sa suprême défense contre le mouvement qui tendit toujours à l'emporter bien au delà de ce qu'il eût été prudent, raisonnable,

1. En novembre 1919, le Prix Goncourt, que l'admirative et combative amitié de M. Léon Daudet l'aida puissamment à obtenir, fut la grande récompense.

d'accorder au monde et à l'amitié dans une vie mieux ordonnée que ne fut la sienne, Marcel Proust ne serait plus lui-même si ses nouvelles résolutions de repliement pour le labeur devaient lui enlever, comme sous le couteau du chirurgien, cette aptitude à ressentir les joies et les peines d'autrui qu'on n'a peut-être jamais observée, au même degré d'intensité, chez aucun autre être humain.

C'est à la durée persistante de la sympathie qui le rend fidèle au souvenir d'un de ses plus anciens compagnons d'enfance que je dois de pouvoir encore publier quelques lettres où se lit, simplement, sa puissance d'amitié.

*
* *

Je n'ai pu retrouver de lettres écrites en 1911 et, si j'en avais reçu, je ne puis croire que je les aurais égarées.

Je ne retrouve qu'une lettre et un pneumatique de 1912.

Lettre.

[15 *avril* 1912].

Cher Robert,

Un mot pendant une crise pour te dire que je pense souvent à toi, à ta mère, à ton pauvre frère, et que chaque fois que je vais au *Figaro* (ce qui ne m'arrive plus que bien

rarement, mais qui est cependant la seule sortie que j'aie faite depuis l'été dernier) je demande toujours si tu es là. Mais tu es venu dans l'après-midi. Du moins, c'est ce qu'on me dit.

Surtout ne me réponds pas. Je savais bien que tu devinerais bien que je pensais à toi sans que je t'écrive, mais c'est bon à dire aussi de temps en temps. Seulement je serais désolé que tu perdes une minute pour me répondre à ce qui n'est pas une lettre. Quand je te lis, c'est comme si tu m'écrivais, puisque tu t'adresses à moi comme aux autres. Et comme je me figure que je te goûte mieux que les autres, il me semble que tu me parles davantage qu'aux autres (je ne sais pas si on dit « davantage que »).

Adieu et tout à toi,

MARCEL.

J'ai la plus grande *admiration* pour Bonnard [1]. Mais je commence à me demander qu'est-ce que c'est que cette conspiration de tous à nous annoncer une restauration de la

1. En 1912, M. Abel Bonnard ne collaborait pas encore au *Journal des Débats*. C'est donc par simple association d'idées, semble-t-il, que Proust rapproche son nom et le nom des *Débats*.

Religion, et comme voulue par la Science. Réellement le *Journal des Débats* a toujours l'air de trouver que le nombre élevé des gens qui font leurs Pâques vient de la philosophie de Bergson. Quel ennui d'être malade et de ne pouvoir « tenir une plume » !

Pneumatique.

[5 *mai* 1912].

Cher Robert,

Je suis enchanté de ces bonnes nouvelles et te remercie d'avoir pensé à me les envoyer[1]. Je me souviens d'avoir éprouvé de ces alertes qui n'étaient finalement rien et de la douce émotion qui succédait. Quoique aujourd'hui leur inutile douceur pourrait avoir quelque chose de cruel, je m'y reporte encore, à ces quelques moments anciens, comme à une véritable bénédiction. Je suis sûr que tu as dû ressentir cela, et je m'associe à la détente bienfaisante comme j'avais pris part hier à ton souci. Mais je n'avais pas osé prendre l'initiative de te téléphoner de peur d'inquié-

1. Ma mère venait d'être malade. La suite de la lettre indique qu'en rencontrant Proust, je lui avais promis des nouvelles.

ter la malade. J'ai été heureux de t'apercevoir ; mais je goûte peu et surtout ne sais guère manifester mon plaisir — profond pourtant — quand je suis à ce point caféinisé et hagard.

Tout à toi.

MARCEL.

*
* *

C'est tout pour 1912.

Dans la lettre du 15 avril, il est une phrase que je suis tenté de m'approprier : « Quand je te lis, c'est comme si tu m'écrivais, puisque tu t'adresses à moi comme aux autres. »

Quand je relis les livres de Proust, c'est comme s'il m'avait plus souvent écrit en ces années de création, puisque ses livres s'adressent à moi comme aux autres.

II. — La naissance de « Swann ».

Ceci est une œuvre de force.
M. P.

Le Temps du mercredi soir 12 novembre 1913 publia, en deuxième page, une « Variété littéraire » intitulée *A la Recherche du Temps perdu.*

M. Élie-Joseph Bois, à qui l'on doit cet article, qui fut la première manifestation d'intelligente

curiosité se portant sur l'œuvre et la personne de Proust dans un grand journal, était allé voir l'auteur du livre à la veille de paraître en librairie, dont les cénacles parlaient déjà comme d'un chef-d'œuvre. M. Bois écrit avec beaucoup de justesse : « *Du côté de chez Swann* est un livre original, étrange même, profond, réclamant toute l'attention du lecteur, mais la forçant aussi. C'est un roman d'analyse, mais je ne sais pas beaucoup de romans d'analyse où l'analyse soit poussée aussi profondément. *On a envie par instants de crier* : « *Assez !* », *comme au chirurgien qui ne voudrait rien laisser ignorer des détails de l'opération ; et l'on ne dit pas* : « *Assez !* ». M. Proust est l'auteur de ce livre troublant. »

M. Bois donne ensuite la parole à Marcel Proust, qu'il a visité chez lui, couché dans la « chambre aux volets presque toujours clos » : « La lumière électrique, écrit-il, accentue le mat du visage, mais deux yeux admirables de vie et de fièvre [1] lancent des lueurs sous le front couvert par la chevelure. M. Marcel Proust est encore l'esclave de la maladie, mais il n'y paraît plus quand l'écrivain s'anime et parle ».

1. Ces yeux qui, au *Figaro*, avaient retenu l'attention de Régis Gignoux (voir chap. VIII) ; ces yeux qui, longtemps auparavant, au temps de l'adolescence de Proust, avaient frappé Mme la duchesse de Clermont-Tonnerre lorsqu'elle le vit pour la première fois : « De vastes prunelles noires, qui ne décelaient aucun sentiment personnel mais qui avaient l'air de deux réceptacles prêts à recevoir toutes les ondes visibles de l'espace » (*Robert de Montesquiou et Marcel Proust*, p. 9-10) ; ces yeux, qui n'étaient alors que des « réceptacles » « lancent des lueurs » en 1913, devant M. Élie-Joseph Bois : toute la différence des époques est là.

Proust parla.

Je recopie ses paroles ; il commence par annoncer que *Swann* aura une suite, dit son regret d'avoir dû morceler son œuvre :

— On n'édite plus d'ouvrages en plusieurs volumes. Je suis comme quelqu'un qui a une tapisserie trop grande pour les appartements actuels et qui a été obligé de la couper [1].

« De jeunes écrivains, avec qui je suis d'ailleurs en sympathie, préconisent au contraire une action brève avec peu de personnages. Ce n'est pas ma conception du roman. Comment vous dire cela ? Vous savez qu'il y a une géométrie plane et une géométrie dans l'espace. Eh bien, pour moi, le roman, ce n'est pas seulement de la psychologie plane, mais de la psychologie dans le temps. Cette substance invisible du temps, j'ai tâché de l'isoler, mais pour cela il fallait que l'expérience pût durer. J'espère qu'à la fin de mon œuvre, tel petit fait social entre les personnes qui, dans le premier volume, appartiennent

1. Cette comparaison imagée, je la retrouve dans une lettre de Proust à M. Louis de Robert, au moment où Proust cherche un éditeur : « a-t-il entre un volume de 520 à 550 pages et un volume de 660 de différence pour le lecteur qui vaille de couper un tableau, *de déchirer* une *tapisserie* ? »

à des mondes bien différents [1], indiquera qu
du temps a passsé, prendra cette beauté d
certains plombs patinés de Versailles, qu
le temps a engainés dans un fourreau d'éme
raude.

« Puis, comme dans une ville qui, pendan
que le train suit sa voie contournée, nou
apparaît tantôt à notre droite, tantôt à notr
gauche, les divers aspects qu'un même pe
sonnage aura pris aux yeux d'un autr
au point qu'il aura été comme des perso
nages successifs et différents — donneron
— mais par cela seulement — la sensatio
du temps écoulé. Tels personnages se révèl
ront plus tard différents de ce qu'ils so
dans le volume actuel, différents de ce qu'o
les croira, ainsi qu'il arrive bien souve
dans la vie, du reste.

« Ce ne sont pas seulement les mêmes pe
sonnages qui réapparaîtront au cours d

1. Allusion évidente au mariage de Gilberte Swann avec Rob
de Saint-Loup, qui ne deviendra « officiel » que vers la fin de *Albert
disparue*. Si l'on voulait la preuve que le « livre » entier de Pro
fut, dès l'origine, conçu, construit dans sa tête, quoi de plus sig
ficatif que l'annonce de ce mariage lointain, avant même que *Swa
eût paru en librairie ?

Proust affirme et démontre ainsi lui-même l'unité de son « livr
— On sait, d'autre part, que le mariage de Gilberte et de Saint-Lo
a été *induit* par M. Benjamin Crémieux (*XX^e Siècle*, I, p. 74) d'u
petite phrase qui se glisse dans les premières pages de *Swa
annonçant implicitement cette union future à qui sait la lire ; m
il fallait être un devin pour en découvrir le sens caché !

cette œuvre sous des aspects divers, comme dans certains cycles de Balzac, mais, en un même personnage, certaines impressions profondes, presque inconscientes.

« A ce point de vue, mon livre serait peut-être comme un essai d'une suite de « romans de l'Inconscient » : je n'aurais aucune honte à dire de « romans bergsoniens », si je le croyais, car à toute époque il arrive que la littérature a tâché de se rattacher — après coup naturellement — à la philosophie régnante. Mais ce ne serait pas exact, car mon œuvre est dominée par la distinction entre la mémoire involontaire et la mémoire volontaire, distinction qui non seulement ne figure pas dans la philosophie de M. Bergson, mais est même contredite par elle [1].

« Pour moi, la mémoire volontaire, qui est surtout une mémoire de l'intelligence et des yeux, ne nous donne du passé que des faces sans vérité ; mais qu'une odeur, une saveur retrouvées, dans des circonstances toutes différentes, réveille en nous, malgré nous, le passé, nous sentons combien ce passé était différent de ce que nous croyions nous

1. Cette affirmation de Marcel Proust paraît prêter à discussion.

rappeler, et que notre mémoire volontaire peignait, comme les mauvais peintres, avec des couleurs sans vérité. Déjà, dans ce premier volume, vous verrez le personnage qui raconte, qui dit : « Je » (et qui n'est pas moi) retrouver tout d'un coup des années, des jardins, des êtres oubliés, dans le goût d'une gorgée de thé où il a trouvé un morceau de madeleine ; sans doute il se les rappelait, mais sans leur couleur, sans leur charme ; j'ai pu lui faire dire [2] que comme dans ce petit jeu japonais où l'on trempe de ténus bouts de papier qui, aussitôt plongés dans le bol, s'étirent, se contournent, deviennent des fleurs, des personnages, toutes les fleurs de son jardin, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village, et leurs petits logis et l'église, et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité est sorti, villes et jardins, de sa tasse de thé.

« Voyez-vous, ce n'est guère qu'aux souvenirs involontaires que l'artiste devrait demander la matière première de son œuvre. D'abord, précisément parce qu'ils sont invo-

1. Proust tenait beaucoup à prendre la précaution de ne point se laisser confondre avec le narrateur, mais ne saurait nous empêcher de penser qu'il lui ressemble comme un frère.

2. *Swann*, édition de 1919, p. 48 (*Combray*, I).

lontaires, qu'ils se forment d'eux-mêmes, attirés par la ressemblance d'une minute identique, ils ont seuls une griffe d'authenticité. Puis ils nous rapportent les choses dans un exact dosage de mémoire et d'oubli. Et enfin, comme ils nous font goûter la sensation dans une circonstance tout autre, ils la libèrent de toute contingence, ils nous en donnent l'essence extratemporelle, celle qui est justement le contenu du beau style, cette vérité générale et nécessaire que la beauté du style seule traduit.

« Si je me permets de raisonner ainsi sur mon livre, c'est qu'il n'est à aucun degré une œuvre de raisonnement ; c'est que ses moindres éléments m'ont été fournis par ma sensibilité, que je les ai d'abord aperçus au fond de moi-même, sans les comprendre, ayant autant de peine à les convertir en quelque chose d'intelligible que s'ils avaient été aussi étrangers au monde de l'intelligence que, comment dire ? un motif musical. Il me semble que vous pensez qu'il s'agit de subtilités. Oh ! non, je vous assure, mais de réalités au contraire. Ce que nous n'avons pas eu à éclaircir nous-mêmes, ce qui était clair avant nous (par exemple, des idées

logiques), cela n'est pas vraiment nôtre, nous ne savons pas si c'est le réel. C'est du « possible » que nous élisons arbitrairement. D'ailleurs, vous savez, ça se voit tout de suite au style.

« Le style n'est nullement un enjolivement comme croient certaines personnes, ce n'est même pas une question de technique, c'est — comme la couleur chez les peintres — une qualité de la vision, la révélation de l'univers particulier que chacun de nous voit et que ne voient pas les autres. Le plaisir que nous donne un artiste, c'est de nous faire connaître un univers de plus. »

*
* *

Par la vertu de cet interview, voici *Swann* lancé par *le Temps* de 1913, grave journal dirigé depuis de longues années par le spirituel et inoubliable Adrien Hébrard, enchanteur charmé de sacrer Marcel Proust grand écrivain.

Mais l'inexpérience de l'auteur de *Swann* en matière de « publicité » ne va-t-elle pas compromettre l'utilité de ce superbe « lancement » ? Supposons que Balzac, avant d'avoir publié aucune *Scène de la Vie Privée*, ait entrepris de soumettre aux réflexions du public la métaphysique sociale de la *Comédie humaine* : cela ne ressemblerait-

pas un peu au cas de Marcel Proust annonçant douze ans d'avance, à mots couverts, en confidence, le surprenant mariage de Gilberte et de Saint-Loup (voir *Albertine disparue*, 1925) à des gens qui, n'ayant jamais entendu parler de cette audacieuse évaporée ni de ce jeune seigneur aux sentiments troubles, ne peuvent naturellement mesurer la portée historico-psychologique d'une mésalliance qui peint l'époque ? Le bienveillant Adrien Hébrard vient d'offrir à Marcel Proust la plus belle occasion de « faire partir » *Swann* ; mais Proust, peu coutumier de telles faveurs, se dépêche de gâcher sa chance. Croit-il que le lecteur du *Temps*, après avoir lu (s'il la lit !) son ésotérique interview, va se changer soudain en « ami inconnu », courir chez le libraire pour retenir un exemplaire du bizarre *roman* « dominé par la distinction entre la mémoire involontaire et la mémoire volontaire ? » Je crains le sourire, la nonchalance, peut-être l'ennui, surtout la défiance de ce lecteur, et qu'il ne murmure : « Jeune présomptueux ! »

Mais au fond, qu'importe ? Pour Marcel Proust, l'essentiel est d'avoir pu parler enfin avant de mourir, lui qui attend toujours la mort pour demain [1]. Si même les paroles destinées au rédacteur du *Temps*, — le seul homme peut-être qui ait pleinement recueilli sa propre pensée sur son œuvre, — doivent rester provisoirement inaccessibles, Proust

1. Proust m'écrivait déjà, en juin 1906 : « Je suis décidé l'année prochaine à sortir tous les jours et à m'habiller ; je pourrai donc, *si je vis encore...* » Et l'on sent bien que, de sa part, ce n'était pas une vaine formule : il *pensait* cela.

pressent qu'elles seront écoutées et comprises après sa mort.

Ces paroles voilées, ces paroles obscures de novembre 1913, qui ne les juge aujourd'hui limpides ?

*
* *

Au *Figaro*, dans la soirée du mercredi, Calmette souriant me tend l'interminable lettre que Proust vient de lui faire porter.

Du côté de chez Swann, on le sait, est dédié « à M. Gaston Calmette, comme un témoignage de profonde et affectueuse reconnaissance ». Cela, *le Temps* l'a dit, citant même ces paroles de l'auteur : « A M. Calmette, j'ai dû de connaître cette joie du jeune homme qui lit imprimé son premier article[1]. Et puis, en me permettant de rendre visite par mes articles à des personnes dont j'avais alors de la peine à me passer, le directeur du journal m'a aidé à passer de la vie de société à la vie de solitude... » Mais Proust avait dit bien plus de choses encore sur Calmette ! Et le rédacteur du *Temps*, « qui a été charmant », qui a « très intelligemment » cité ses paroles, n'a pas dû pouvoir reproduire, faute de place, tout son éloge de Calmette. Et Proust est « navré », il se « désole »...

Il continue ainsi sa lettre :

1. Ce premier article de journal publié par Proust, dans *le Figaro* du 13 février 1900, était intitulé *Pèlerinages ruskiniens* (Voir la bibliographie annexée à l'*Hommage de la Nouvelle Revue Française*)

Je suis un peu triste (mais moins) de voir que *le Figaro* est le *seul* des journaux s'occupant un peu de littérature qui n'ait pas annoncé mon livre. Peut-être pourrait-on, dans un écho, signaler l'interview du *Temps*. Vous savez que, pour tout ce qui n'est pas labeur sérieux, je suis loin de chercher à ce qu'on parle de moi. Mais cette œuvre est vraiment importante. Et *le Figaro* a-t-il intérêt à diminuer ses collaborateurs, à ne pas leur donner la situation sérieuse (j'entends situation littéraire) qu'on leur reconnaît ailleurs. Si vous faisiez faire un écho, je souhaiterais que les épithètes « fin », « délicat », n'y figurent pas plus que le rappel des *Plaisirs et les Jours*. Ceci est une œuvre de force, du moins c'est son ambition. Si vous vouliez un détail qui n'ait pas été dans *le Temps*, le dernier volume s'appellera *le Temps retrouvé*. Le second : *A l'ombre des Jeunes Filles en fleurs* (ce n'est pas décidé). Une des parties s'appelle : *l'Adoration perpétuelle*. Je vous envoie d'autre part les bonnes feuilles du livre pour si vous en avez quelque curiosité. Je crois que la 2e partie *(Un amour de Swann)* est celle qui vous ennuiera le moins. Si vous vouliez donner un Extrait dans *le Figaro*

(mais cela me paraît difficile, le volume parais
sant après-demain), il faudrait que je l
sache et choisisse le morceau, car j'en a
donné un aux *Annales*, un au *Temps*, e
il ne faudrait pas que ce fût un de ceux-l
qu'on choisît au *Figaro*. Si je ne vous en a
pas envoyé, ce n'est pas qu'il n'y eût bien de
parties faciles à détacher. Mais mes dernier
articles avaient paru vous avoir été à charge
si bien que j'ai renoncé à finir la série [1]
D'autre part, M. Chevassu n'a pas pris ceu
que j'avais envoyés cette année (ils étaien
trop longs) pour le *Supplément*. C'est pour
quoi je me suis contenté d'envoyer au
Annales et au *Temps* des extraits qui y paraî
tront. Les *Annales* m'ayant demandé un
photographie de moi, j'ai envie de leur donne
la reproduction encore inconnue de mo
portrait de Jacques Blanche. Dans ce cas
je vous enverrai le numéro des *Annale*
(qui paraît dimanche) parce que cela vou
amusera peut-être de voir ce portrait. D
reste, dès que j'aurai reçu de l'éditeur mo
premier exemplaire broché, je courrai vou

1. En 1912, Marcel Proust avait donné au *Figaro* plusieurs articles
son dernier article, *Vacances de Pâques*, parut le 23 mars 1913. Peu
être, en relisant ces articles, y retrouverait-on certaines pages détachée
de *Swann*.

l'apporter, en me réservant de vous en offrir un plus beau quand ils seront tous tirés. J'espère que vous avez compris ma grande tristesse pour la lacune désolante de l'interview du *Temps*, et excusé ma petite tristesse de la froideur du *Figaro*.

Veuillez agréer, cher monsieur, mes hommages bien reconnaissants.

MARCEL PROUST.

Calmette me dit en me donnant cette lettre :

— Je suis sûr que cela vous fera plaisir de faire un écho très aimable pour Marcel Proust.

Je fis cet écho, qui passa dans le numéro du dimanche, et, une quinzaine de jours après, je reçus ce remerciement de l'auteur de *Swann* :

Lettre.

[29 *novembre* 1913].

CHER ROBERT,

Je te remercie de tout cœur et, si je puis dire, à tout hasard, ne sachant pas si tu as eu à t'occuper de cette note. Mais je suis sûr que oui ! Je t'en remercie bien tardivement parce que je ne l'avais pas vue dans *le Figaro*, je ne sais comment j'ai fait. Je l'ai reçue par

l'*Argus*, et c'est pourquoi je t'en remercie seulement. J'aurais eu plus de plaisir à te remercier de vive voix. Mais je vais tellement mal en ce moment ! Je suis pourtant sorti une fois depuis 3 semaines, pendant une heure à peu près, et je suis passé au *Figaro*. Mais, hélas ! tu n'y étais pas. Je n'ai pu voir non plus Mme Straus depuis plus de six mois, ni d'ailleurs personne. Z***, délicieux écrivain d'ailleurs, m'a écrit une lettre aimable et injuste. Il me dit : « Vous notez tout ! » Mais non, je ne note rien. C'est lui qui note. Pas une seule fois un de mes personnages ne ferme une fenêtre, ne se lave les mains, ne passe un pardessus, ne dit une formule de présentation [1]. S'il y avait même quelque chose de nouveau dans ce livre, ce serait cela, et d'ailleurs nullement voulu ;

1. Vrai peut-être dans *Swann*, et pourtant... Je crois me souvenir (dans *Guermantes* ?) de l'empressement de Saint-Loup à aider son frileux ami à passer son manteau, et il y aura au moins une « formule de présentation » au dîner de Mme Verdurin, qui « nomme » M. de Charlus au professeur Cottard (*Sodome et Gomorrhe*, t. II, p. 168).

Ce qui est très vrai, c'est que jamais ces petits faits d'une banalité courante ne sont relevés, à moins qu'un sens intéressant ne s'en dégage. La protestation de Marcel Proust doit sans doute s'entendre ici de la même manière que la remarque du narrateur de ce dîner Verdurin : « Je ne saurais dire aujourd'hui comment Mme Verdurin était habillée ce soir-là. Peut-être au moment ne le savais-je pas davantage, *car je n'ai pas l'esprit d'observation*. Mais sentant que sa toilette n'était pas sans prétention je lui dis quelque chose d'aimable et même d'admiratif » (*Ibid.*, p. 217-218).

Je ne sais pourquoi ce compliment adressé à Mme Verdurin évoque

simplement je suis trop paresseux pour écrire des choses qui m'ennuient. En revanche, tu vas trouver que quand les choses m'amusent — comme causer avec toi, par exemple — je ne suis pas très bref. Et je suis pourtant bien fatigué. Et toi bien occupé. Alors je te dis merci une dernière fois et t'envoie mille affections.

MARCEL PROUST.

J'espère que X*** a bien reçu son livre, Comme chez lui le silence est une forme appropriée à la gratitude aussi bien qu'à mille autres sentiments, je ne conclus nullement de ce qu'il ne m'a pas répondu à ce qu'il n'a pas reçu. Mais cela m'ennuierait bien s'il y avait eu erreur.

*
* *

Il ne fallait point dire à Marcel Proust : « Vous notez tout ! » Ce maladroit compliment l'impatientait, le désespérait comme un faux sens de nature à lui faire redouter de n'être jamais com-

our moi le « mot » si spirituel de Mme la comtesse Anna de Noailles, n jour où elle venait de prodiguer à Mme de X*** mille compliments ttoresques sur son chapeau paradoxal. Comme on s'en étonnait tutour d'elle, Mme de Noailles s'écria : « J'aimais mieux *tout* que de pas lui en parler ! »

pris. Plus tard, — plus tard seulement —, j'ai senti la force décisive de la parole que m'a rapporté son frère : « Mon œuvre, disait Proust, n'est pas *microscopique*, elle est *télescopique*. »

C'est lui qui note, — sa douceur native ne saurait épargner cette foudroyante parade-riposte à l'imprudent Z***, dont l'innocente amabilité l'a heurté au point sensible, et il lui décoche son coup de griffe. Au premier et presque imperceptible signal Proust s'efforce ainsi de redresser l'erreur latente on méconnaîtra la nouveauté et la hardiesse de son livre ; on le confondra — non par malveillance peut-être, mais alors par aveuglement et paresse de pensée, — avec ces « romans anecdotiques qu'il me reprochait naguère de trop admirer alors que lui-même aspirait à interpréter « la réalité suprasensible de l'art »[1] ; il s'élance pour protéger *Swann* et, à la suite de *Swann*, tout le futur « cycle proustien. »

Le malentendu entre Proust et ses contemporains commence ; l'amertume et le découragement menacent de s'ajouter à ses maux physiques s'il ne se fait pas entendre de suite, s'il n'impose pas de son vivant la compréhension de son œuvre, qu'va-t-il advenir de ses lamentables livres demain lorsqu'il sera mort ? Il a le devoir d'assurer le sort de ses livres, comme d'autres le sort de leurs enfants. Les dernières années de la vie de Proust s'emploieront à écarter le voile perfide, à baigner son œuvre de lumière. Et il y réussira... Aujourd'hui sa mé

1. Voir sa lettre du 16 mai 1908.

tation romanesque est plus parfaitement comprise qu'il n'a jamais pu l'espérer. Mais, dans l'intervalle, que d'incertitudes et d'offenses !

Il ne paraît point douteux que Marcel Proust en ait d'abord cruellement souffert, moins par orgueil littéraire (orgueil qui, de sa part, eût d'ailleurs été légitime) que par tristesse d'une intelligence qui devançait le jugement de l'époque sur l'importance de sa propre création. Et, si arbitraire que puisse paraître une telle distinction, même si elle est vraie, je crois qu'il en était arrivé à moins souffrir dans sa fierté que dans son œuvre.

Dès les premières semaines qui suivirent la publication de *Swann*, les satisfactions personnelles ne lui furent pas refusées : un feuilleton entier de M. Paul Souday dans *le Temps*, un autre de M. André Chaumeix dans *le Journal des Débats*, un autre de Francis Chevassu dans *le Figaro*, — auquel Marcel Proust ne peut vraiment plus reprocher de « diminuer ses collaborateurs », car *le Figaro* a déjà publié une chronique de tête de M. Lucien Alphonse-Daudet, par qui l'auteur de *Swann* atteste que son livre est admirablement « compris »[1], — une chronique de M. Jacques-Emile Blanche qui (« le premier de tous », écrit M. Pierre-Quint) a ouvert le feu dans *l'Echo de Paris*, une autre chronique de M. Maurice Rostand, dans *Comœdia*, — un « buste » dans *Excelsior*, — les premières marques d'estime du groupe de la *Nouvelle Revue Française*, — tous ces signes excellemment groupés et animés

1. Lettre à M. Louis de Robert *(Comment débuta Marcel Proust)*.

par M. Pierre-Quint, dans sa lucide biographie de Proust, prouvent assez que, dès 1913. l'auteur de *Swann* ne fut nullement un « méconnu », au sens qu'un tel mot impliquerait de silence, d'indifférence autour de son nom et de son livre.

Mais la foule des « amis inconnus » sera plus lente à s'émouvoir. Et Proust est pressé, puisqu'il doit mourir !

III. — Pendant la guerre.

Lettres.

[14 *mars* 1916].

Mon cher Robert,

Tu es tout ce qu'il y a de plus gentil d'être passé chez moi. En effet, je suis allé l'autre soir chez Mme Straus, croyant comme d'habitude m'y trouver seul. Ma femme de chambre m'a dit que tu devais y venir, et j'ai bien regretté que cela n'ait pas eu lieu. Tu n'étais d'ailleurs pas tout à fait absent, on a parlé de toi, et Mme Straus m'a raconté comment ton histoire avait fourni à Y... des commentaires où la continuité du contresens donne lieu chez ses admirateurs au mot d'éloquence. Quand je te verrai, je te raconterai quelles conséquences musicales ton coup de

sonnette a eues pour moi. Mais quand te verrai-je ? Je m'avoue actuellement hors d'état de prendre des rendez-vous (à supposer même que tu consentisses à m'en donner, ce qui est fort douteux). J'avais pensé à demander à Robert de Flers à reprendre pour un jour ma place au *Figaro*, le jour de l'anniversaire de la mort de Calmette (jour où tu serais bien gentil de m'inscrire à l'église [1] si tu y vas, car je crains bien de ne pas être capable d'y aller et d'ailleurs n'ose bouger dans l'attente de visites de majors [2] et même si j'osais, suis trop souffrant pour le pouvoir). J'avais pensé à faire un article sur Calmette. Et puis j'ai réfléchi que Robert de Flers était mobilisé, que ses remplaçants, moins tolérants pour ma prose que ne l'était le

1. Marcel Proust s'était inscrit ou fait inscrire, l'année précédente, au bout de l'an de Gaston Calmette, à Saint-Pierre-de-Neuilly, et il supposait qu'un nouveau service serait célébré en 1916.

2. M. Léon Pierre-Quint (*Marcel Proust, sa vie, son œuvre*, p. 102-103) conte ce souvenir : « Lorsque le gouvernement chercha des hommes de tous âges, il craignit d'être convoqué devant un conseil de revision une heure de la journée où il ne pourrait pas se lever. Il fit faire aussitôt par ses amis mille démarches à la Place, à l'État-Major ; il usa de toutes ses relations pour être prévenu à l'avance du jour où il devait passer. En réalité, il était si malade qu'il aurait suffi à un médecin militaire de venir chez lui constater son état. Enfin, il reçut la feuille d'appel et lut : « 3 heures du matin », la seule heure où il était debout ; le voici soulagé de sa peur. Au moment fixé, il se rend aux Invalides. En arrivant, stupéfait, il constate que tout est éteint, la porte fermée, il n'y a personne. Le 3 était mal fait ; il fallait lire : 4 heures. »

pauvre Calmette, me couperaient presque tout et j'y ai renoncé. Non à l'idée de parler de lui un jour, mais à l'idée de parler de lui dans *le Figaro* pour cet anniversaire. Je trouve tous les journaux stupides, hors la *Situation Militaire* de Bidou.

Encore merci, mon cher Robert, présente mes respectueux hommages à ta mère et crois à ma tendre affection.

MARCEL PROUST.

[*Juillet* 1918].

MON CHER ROBERT,

Merci de tout mon cœur pour tes trop gentilles recherches [1]. Je ne te savais pas au *Figaro*, sans cela je t'eusse demandé consei avant de me décider après trois mois d'hési tation à écrire à Capus (pas au sujet de articles), mais d'un autre volume, le 2e d *A la recherche du Temps perdu* et dont l

1. Marcel Proust se préoccupait alors de retrouver ses pastiche pour les recueillir dans *Pastiches et Mélanges*. Se souvenant de mo admiration pour l'*Affaire Lemoine*, il supposait bien que j'avai gardé les numéros du *Supplément* où elle avait paru et me fit demande leurs dates par Céleste. Mais je ne les possédais plus tous et, comm j'avais repris au *Figaro* ma collaboration interrompue en 1914, j m'offris aux faciles recherches dont Proust me remercie par cett lettre.

Figaro, un peu avant la guerre, avait annoncé qu'il publierait, en feuilleton, un épisode). Mais maintenant ma lettre pour Capus est partie, avant que j'eusse reçu la tienne, et malheureusement pas avant que Capus quittât Paris. Je ne lisais plus *le Figaro* que très distraitement. Maintenant, averti que tu y donnes des *Notes diplomatiques*, tu peux compter sur un lecteur assidu, difficile, mais ami. Il ne t'écrira peut-être pas ses impressions (parce qu'il n'y voit plus clair du tout et n'a pas de lunettes), mais en propagera, autant qu'il le pourra, la chaleur. Je suis bien heureux que ta mère aille bien, à Angers, et que tu aies pu lui faire une petite visite. Je te redis toute ma tendre amitié.

MARCEL PROUST.

[*Date incertaine* [1]]

MON CHER ROBERT,

Je suis au désespoir parce que, en cherchant des papiers, je trouve, à leur place, une lettre pour toi où je te dis ma tristesse

1. L'allusion à la vente de la maison du boulevard Haussmann, contenue dans cette lettre d'envoi de la lettre précédente, semble indiquer un retard de plusieurs mois.

que ta mère ait été malade et ma joie qu'el
soit guérie. Je t'y remercie aussi de rense
gnements (sans doute sur l'*Affaire Lemoine*
Donc cette lettre, dans le fouillis où je v
n'a pas été mise, et qu'as-tu dû penser d
moi ! Je compte fiévreusement les heure
qui s'écouleront entre le moment où je t'écr
ce mot, et celui où tu le recevras, car jusque-l
tu me croiras un ingrat, un insensible, u
mauvais ami. Que je voudrais que tu euss
déjà cette lettre !

Les Straus ont dû te dire les troubles de l
parole dont je souffre et qui me font craindr
de mourir aphasique comme ma pauvr
Maman. Ils ont dû te dire aussi qu'a
moment où on me dit : « Dormez, ne prene
pas de médicaments, etc. », il me faut déme
nager, ma propriétaire ayant vendu la maiso
où j'habite à un banquier qui en fait un
banque et, pour ce, expulse tous les loca
taires. Mais cela, je te l'ai peut-être déj
écrit, car je sais cette nouvelle, fatale pou
moi, depuis trois mois environ. Tu me pa
donneras de ne pas t'écrire plus longue
ment, car j'ai eu justement quelques lettre
à faire et c'est après seulement que j'a
retrouvé celle pour toi. Mais je tiens pou

ant à te dire que si à l'occasion tu peux me donner des nouvelles de ta mère, tu me feras grand plaisir. Car j'ai une très grande admiration pour elle ; son visage si frappant, si beau, si bon, est présent à mes yeux comme si je l'avais vue hier. Et sa santé me tient doublement à cœur, à cause d'elle et à cause de toi.

Ton ami affectueusement reconnaissant.

MARCEL PROUST.

IV. — Epreuves d'imprimerie.

Marcel Proust prépare la réédition de *Swann*, a publication simultanée des *Jeunes filles en fleurs* et de *Pastiches et Mélanges*, mais ne m'en parle point, garde le secret sur ses projets. Pourtant, dans la lettre qu'on va lire, il fait allusion un travail de correction d'épreuves... Que va-t-il publier ? Je l'ignore.

Je sais seulement que Céleste, sa belle ambassatrice au noble langage, vient d'être récemment chargée auprès de moi d'une seconde mission. Déjà elle m'avait demandé, de sa part, les dates des pastiches de *l'Affaire Lemoine*. Cette fois, elle m'invite à rédiger une notice complète sur la genèse de la véritable affaire Lemoine, la date du procès, la condamnation de Lemoine, etc.

Lettre

[26 *janvier* 1919].
102, *boulevard Haussmann.*

Cher Robert,

Je déteste mettre de la hâte à demand
un service et de la lenteur à en remercie
Aussi, de toutes les choses dont je souff
actuellement — physiques et morales -
celle qui m'est le plus insupportable est
ne pas t'avoir dit encore ma gratitude po
ta parfaite petite note (petite n'est pas po
diminuer sa valeur ! Au contraire, je ser
obligé de l'écourter). Je ne l'ai pas enco
utilisée, n'ayant pu lire ni écrire une lign
mes épreuves *pendent interrupta.* Mais si je
dis que, brochant sur tout le reste, ma pr
priétaire a vendu sans m'en prévenir
maison où j'habite et que n'ayant pas
bail je peux être mis dehors sans avoir
logis, tu m'excuseras de ne pas t'avoir enco
exprimé combien ta délicieuse gentilles
(que j'ai fort ressentie en revanche) m
ému.

Présente, je te prie, à ta mère mes bi

respectueux hommages et crois, mon cher Robert, à ma bien vive reconnaissance.

MARCEL PROUST.

Le lecteur saura bientôt combien la « crise du logement » vint aggraver le malaise de Marcel Proust traqué dans Paris, comme si le malheureux écrivain n'eût pas assez souffert de ses propres crises ».

CHAPITRE X

TROIS LIVRES

I. — « Rentrée littéraire ».

Passant un jour au *Figaro*, vers la fin de juin 1919, j'y trouvai un billet de Robert de Flers qui partageait alors avec Alfred Capus la « rédaction en chef ». Robert de Flers me demandait de faire, aussi vite que je le pourrais, « l'*Au jour le jour* en question » ; il avait joint, à son billet, la grande lettre que venait de lui adresser Marcel Proust et que je suis heureux de pouvoir publier avec le consentement du destinataire.

(Marcel Proust, Robert de Flers et moi — trois anciens camarades de Condorcet, trois anciens collaborateurs du *Banquet*).

Première lettre à Robert de Flers.

[*Fin juin* 1919].
8 *bis rue Laurent-Pichat.*

Mon cher Robert,

Si tu ne me trouves pas trop « avant-guerre » (je ne le suis nullement !) en te parlant

livres, je viens te demander, au sujet des 3 volumes de moi qui paraîtront à la fin de la semaine aux *Editions de la Nouvelle Revue Française*[1]. Calmette, sans préjudice de ce que pouvait écrire sur mes livres le critique littéraire du *Figaro*, avait l'habitude, avant cette critique, et dès l'apparition du livre, de mettre en tête du journal un long article. C'est ainsi que Lucien Daudet fit paraître en tête du *Figaro* un article de 3 colonnes sur *Du côté de chez Swann*, ce qui n'empêcha pas Chevassu d'en parler ensuite[2].

Les volumes qui paraissent cete semaine sont d'une part la suite de *Swann*, qui porte le titre de *A l'Ombre des Jeunes filles en fleurs* et qui est le second volume de *A la Recherche du Temps perdu*, dont *Du côté de chez Swann* était le premier. En même temps paraissent un volume de *Pastiches et Mélanges*, et une réimpression de *Du côté de chez Swann*.

Je n'ose pas espérer que tu interrompes

1. La phrase ne va pas plus avant, Proust ayant omis de la terminer par un « complément direct » du verbe *demander*.

2. La chronique de tête de M. Lucien Alphonse-Daudet sur *Swann* parut, en effet, dans le *Figaro* du 27 novembre 1913 et fut suivie, le 8 décembre, par le feuilleton de Francis Chevassu, qui dut plaire d'autant plus à Marcel Proust que le critique littéraire du *Figaro* insista sur la distinction entre la mémoire volontaire et la mémoire involontaire

ta magnifique série d'études sur la Russie
la Roumanie, pour parler toi-même de me
livres. Parmi les écrivains qui, je crois, l
feraient volontiers, je pense très au hasar
à Louis de Robert, à Edmond Jaloux,
Francis de Miomandre. C'est un articl
qu'Edmond Rostand voulait faire[1], qu
André Gide ferait admirablement, et cer
tainement avec plaisir. Je pense que Léo
Blum le ferait aussi volontiers. S'il te sembl
impossible en ce moment de mettre en têt
d'un journal un article sur des livres, je m
résignerais à « l'Instantané ». Je crois que pe
de personnes le feraient aussi bien que Rober
Dreyfus, qui me connait si bien. — Pardonne
moi les répétitions, le désordre de cette lettre
Mon état de santé aggravé depuis quelqu
temps est devenu déplorable depuis que, l
maison que j'habitais ayant été transfo
mée en banque, j'ai dû déménager. J'ai lou
provisoirement du moins à Mme Réjane e
le voisinage du Bois ajoute mes crise
d'asthme de foin à des souffrances plus sé

1. M. Louis de Robert *(Comment débuta Marcel Proust)* a dé
rappelé que *Swann*, dès 1913, avait conquis Edmond Rostand : « C
hiver-là, à Cambo, j'eus la joie de découvrir à *Du côté de chez Swa*
ses premiers admirateurs. L'ermite d'Arnaga, Rostand, tenait
livre pour le plus extraordinaire qui eût paru depuis dix ans. »

rieuses, mais qui y trouvent une raison de recrudescence. Je n'ai dit cette nouvelle adresse à personne pour qu'on ne vienne pas troubler le repos — à peu près nul — que j'ai. C'est te dire que je me fie à ta discrétion si on te demande où j'habite. Crois, mon cher Robert, à ma bien profonde amitié admirative.

MARCEL PROUST.

Dans sa crainte, le pauvre Marcel avait deviné juste ! Les temps étaient changés, l'importance des événements publics ne permettait plus de mettre en tête du journal, comme avant la guerre, une chronique de pure critique littéraire. Ainsi m'échut la tâche, pour laquelle il m'avait désigné, d'écrire le petit article auquel il se résignait dans cette hypothèse.

Robert de Flers l'en informa aussitôt, puis me communiqua dès le lendemain ou le surlendemain cette nouvelle lettre de Proust, en ajoutant : « Marcel semble très pressé » :

Deuxième Lettre à Robert de Flers.

[*Juillet* 1919].

CHER ROBERT,

Je te remercie infiniment de ta lettre. Si j'avais parlé d'article de tête, c'est que

dernièrement plusieurs ouvrages nouveaux ont été analysés à cette place, notamment par M. Benda [1]. Mais je comprends très bien que les hommes de lettres, même ceux dont les livres, comme les miens, sont soudés si étroitement à la guerre et à la Paix, doivent garder effacement et réserve. « *Cedant armis libelli !* » T'envoyer une page inédite me semble très difficile, je vais cependant voir. Quant à l'*Au jour le jour*, je ne puis que te répéter pour lui le « *Qui cito dat, bis dat* », car comme tout le monde va quitter Paris et que, de mois en mois, la publication de ces livres a été remise [2], décourageant leurs plus fidèles amis, ils ne pourront être lus que si on sait tout de suite qu'ils sont parus.

Ton bien reconnaissant ami qui t'admire,

MARCEL PROUST.

Moi aussi, j'étais pressé de me mettre à la tâche, en son honneur et pour mon honneur ; mais je n'avais pas encore reçu les trois livres. Robert

1. Allusion à des chroniques où M. Julien Benda avait cité ou discuté des ouvrages se rattachant aux problèmes du moment.

2. Le lecteur sera peut-être curieux de rapprocher de ce passage les dates de l' « Achevé d'Imprimer » de la 1re édition des trois livres, qui sont les suivantes : *A l'Ombre des Jeunes filles en fleurs*, 30 novembre 1918 ; *Pastiches et Mélanges*, 25 mars 1919 ; *Du côté de chez Swann* (nouvelle édition), 14 juin 1919.

de Flers écrivit de nouveau à Marcel Proust, qui me répondit directement par cette lettre :

Lettre.

[*Juillet* 1919].

Mon cher Robert,

Un mot pour éviter un malentendu. Robert de Flers m'a envoyé hier un mot me priant de te faire parvenir mes livres. Je ne lui réponds pas par excès de fatigue et ma réponse d'ailleurs est rendue inutile par cette lettre. Je t'ai fait porter les livres boulevard Malesherbes, en même temps qu'à Robert de Flers au *Figaro*. A Capus et aux autres, Hermant, etc., même Madame Straus, je n'ai pu encore envoyer les livres par épuisement qu'ont causé vingt jours sans une demi-heure de sommeil. Et puis la *Nouvelle Revue Française* ne m'ayant envoyé que des troisième édition, il me faut envoyer chez les libraires chercher des première édition. Et le quartier où j'habite provisoirement n'est pas très central. De plus la personne qui me sert mariant une nièce, je n'ai pour ainsi dire personne et de mon lit, j'envoie une amie du concierge, etc. Walter Berry à qui

Pastiches et Mélanges est dédié, Guiche qui m'a rendu dernièrement le plus grand service qu'un ami m'ait jamais rendu (et que j'ai la douceur d'avoir remercié par anticipation et sans guère me douter alors que ce serait un remerciement, dans le pastiche de Saint-Simon) [1] n'ont pas encore mes livres, ni les Daudet, ni personne. Tout cela pour compléter ceci que ce n'est pas la lettre de Robert de Flers qui m'a fait te les envoyer, puisque c'était avant. J'ajoute que si ce n'avait pas été toi qui avais été chargé de l'article sur ces livres, je te les eusse envoyés aussi tôt. Mais Robert de Flers m'ayant offert un instantané, je me suis permis de dire que personne ne le ferait aussi bien que toi.

Tout à toi

MARCEL PROUST.

1. Voir le sommaire du pastiche de Saint-Simon : « Conversation que j'ai avec M. le duc d'Orléans à ce sujet. Il est résolu de porter l'affaire au duc de Guiche ». — Dans le pastiche lui-même, Saint-Simon conseille au Régent de s'adresser au duc de Guiche pour se convaincre du charlatanisme de Le Moine : « Si vous avez seulement un doute, faites venir l'homme de France qui se connaît le mieux à la chimie comme à toutes les sciences, ainsi qu'il a été reconnu par les académies et par les astronomes, etc. »

Le grand service rappelé par la lettre de Marcel Proust consistait en une démarche faite par M. le duc de Guiche (aujourd'hui duc de Gramont) auprès du nouveau propriétaire de la maison du boulevard Haussmann, habitée par Marcel Proust, qui redoutait qu'on ne l'expulsât. Le propriétaire répondit en riant qu'il n'y avait jamais songé.

*
* *

Je reçus bientôt les trois volumes, rendus plus précieux encore par les longues dédicaces que Marcel Proust consacrait à la plupart de ses envois. Pareilles à des lettres, ces dédicaces mériteront, un jour, d'être réunies comme ses lettres.

Je possédais déjà le *Swann* de 1913, dont la dédicace était brève, — deux lignes, mais qui me font encore sourire par leur déconcertant contraste :

A Monsieur Robert Dreyfus
Souvenir de tendre amitié
MARCEL PROUST.

Ce cérémonieux « Monsieur », suivi du mot « tendre », qui devait lui paraître le mot le plus nécessaire de la langue française et dont personne n'a tant usé et abusé que lui !... Ou plutôt, d'autres que lui en auraient *abusé*, mais la « tendresse » de Marcel Proust, c'était presque tout lui-même [1].

Et voici maintenant sa dédicace de la réédition de *Swann* en 1919, par la *Nouvelle Revue Française*, page exprimant l'agitation où le plongeait le soin matériel de ses envois :

1. Même opposition de nuances dans sa douloureuse dédicace de *Guermantes* (t. II, 1921), le dernier livre qu'il m'ait envoyé :

A Monsieur Robert Dreyfus
Tendre souvenir de son vieil ami bien malade
MARCEL PROUST

Dédicace de « Swann ».

A Robert Dreyfus

Encore *Swann* qu'il a déjà !

Mais pour lui composer une collection plus homogène d'aspect. Hélas, je n'ai pas de « beaux papiers ». La Société des Bibliophiles souscrit d'avance tous ceux de la *N. R. F.* (sans nulle préférence pour mes livres). Et je voudrais bien t'envoyer un *Swann* pour te mettre une belle dédicace, mais je suis tellement malade depuis que j'ai déménagé que je suis presque gâteux. Et je me contente de t'envoyer les trois volumes qui paraissent aujourd'hui avec toute ma tendre amitié.

Marcel Proust.

J'ai bien reçu hier quelques « exemplaires d'auteur », mais c'était tous des « 2e Édition ». Aussi je ne voulais pas te les envoyer.

*
* *

La dédicace des *Jeunes filles en fleurs*, plus courte, contient une allusion, que je supprime, au

nom de la jeune fille que Marcel aimait aux Champs-Elysées et qu'il appelle, — dans sa lettre à M. Jacques de Lacretelle sur les « clefs » de son œuvre [1], — « le grand amour de ma vie sans qu'elle l'ait jamais su (ou l'autre grand amour de ma vie car il y en a eu au moins deux) ».

Cette dédicace poursuit par d'intéressantes indications sur le personnage de Swann et l'état d'achèvement de ses livres à venir.

Dédicace des « Jeunes filles en fleurs ».

A Robert Dreyfus

En souvenir des jeunes filles des Champs-Élysées et des bals. . . . . .

Ce Swann encore bien incomplet et dont la courbe n'est peut-être même pas encore perceptible,

En attendant que les volumes suivants pas imprimés, mais écrits, la décrivent entièrement.

Marcel Proust.

Enfin, dans la dédicace de mon exemplaire de *Pastiches et Mélanges*, Marcel Proust évoquait, en le magnifiant, mon enthousiasme d'autrefois pour *l'Affaire Lemoine* :

1. *Hommage de la Nouvelle Revue Française*, p. 292.

Dédicace de « Pastiches et Mélanges ».

Le Balzac est très modifié et le Saint-Simon entièrement nouveau.

A Robert Dreyfus

En souvenir de ma vieille et tendre amitié, en reconnaissance de toute cette documentation qu'il m'a fournie sur *l'Affaire Lemoine* et qui seule a rendu possible la reconstitution de ces pastiches qu'il aurait pu écrire aussi bien que moi et que, en les aimant et comprenant si parfaitement, il m'a encouragé à continuer.

Son dévoué

Marcel Proust.

Que j'aurais pu écrire aussi bien que lui !... Il poussait l'excès de l'affabilité jusqu'à m'inviter à m'enorgueillir comme si j'avais été son animateur, alors que j'avais été seulement son admirateur et, un instant, son archiviste.

* * *

Ces dédicaces lues, mon devoir strict eût été de lire (ou, en partie, de relire) les trois volumes —

ıze cents pages ! — avant d'écrire une seule ligne ı petit article qui m'était confié. Je n'en avais as le temps. Marcel Proust était « très pressé » ı'on parlât de lui dans le *Figaro*. Et puis, mon le n'était point de faire œuvre de critique littéire, mais seulement d'annoncer l'événement du ur, de mettre en lumière la personnalité de l'au- ur des trois livres, de profiter de la circonstance our servir de mon mieux sa renommée.

J'en savais assez pour cela, et j'improvisai cet rticle utile à connaître pour comprendre la corresondance qui s'ensuivra :

Une rentrée littéraire

C'est un événement littéraire que la « rentrée » de . Marcel Proust dans le royaume des livres, où la *Nouelle Revue Française* édite simultanément, avec un t typographique digne de louanges, trois volumes cet auteur si exceptionnellement et si originaleent doué.

M. Marcel Proust est resté silencieux pendant la ierre. Mais il travaillait, malgré le patriotique souci ui n'a cessé d'absorber son âme [1], malgré les tourents physiques, on serait tenté d'écrire ici le *martyre* une santé dont la fragilité condamne bizarrement

1. Ceci n'était pas une « formule » conventionnelle. M. Paul Morand cité depuis ce fragment d'une lettre de Proust : « Je ne vous parle s de la guerre. Je l'ai, hélas, assimilée si complètement que je ne ux pas l'isoler. Je ne peux pas plus parler des espérances et des aintes qu'elle m'inspire qu'on ne peut parler des sentiments qu'on rouve si profondément qu'on ne les distingue pas de soi-même... mme on aimait en Dieu, je vis dans la guerre » (*Hommage de la ouvelle Revue Française*, 1923, p. 95).

ce peintre du « monde » à mener, depuis trop d'année déjà, à l'écart du monde, une existence douloureus et paradoxale d'ermite parisien.

La récompense de ces années de labeur et de souf frances solitaires, c'est le succès qui guette les troi spirituels, étranges, incomparables livres offerts, pa M. Marcel Proust, à l'attentive curiosité du publi lettré.

En même temps qu'il réimprime *Du côté de che Swann*, — partie initiale de la romanesque autobio graphie intitulée, dans son ensemble, *A la recherch du temps perdu*, qui avait déjà conquis tant de lecteur et surtout de lectrices avant la guerre [1], — il publi son deuxième volume, nouveauté d'aujourd'hui, sou ce titre d'une fraîcheur souriante : *A l'ombre des jeune filles en fleurs.*

Auprès de cette œuvre de création poétique et d'ana lyse méticuleuse, qui doit continuer de s'élever peu peu comme un monument de psychologie raffinée e mystérieuse, l'écrivain s'exerce à des essais de fan taisie critique, à des méditations littéraires et morales où son intense sensibilité, l'acuité de son imaginatio ardente, son immense mémoire, son goût inné pou l'étude des usages et la spirituelle subtilité de sa verv observatrice suscitent à la fois, chez le lecteur stupéfai et ravi, les plaisirs habituellement étanches de l'émo tion, de l'intelligence et du rire. Son volume de *Pas tiches et Mélanges* enchantera plus particulièremen les lecteurs du *Figaro*, qui ont savouré, il y a une dizain d'années, ses célèbres pastiches de Balzac, Flaubert Sainte-Beuve, Henri de Régnier, Renan, les Goncourt

1. Il est meilleur pour un livre d'annoncer qu'il doit plaire au femmes, lorsque l'auteur est un poète. Lamartine écrivait à Sainte Beuve : « *Jocelyn* triomphe d'heure en heure dans le cœur des femmes.

Michelet, Faguet, auxquels s'ajoute aujourd'hui un prodigieux « inédit » de Saint-Simon. Brodés par M. Marcel Proust autour de *l'Affaire Lemoine*, ces pastiches demeurent le modèle du genre et leur profondeur habile ne saurait être égalée.

Voilà des œuvres supérieures et charmantes, attrayantes et fortes. La critique littéraire fera bientôt ressortir leur mérite singulier. Qui donc prétendait que la guerre tuerait le sens artistique, chasserait de leur domaine les producteurs d'élite ? Ils renaissent, ils se réveillent, ils fleurissent, et M. Marcel Proust est un des plus fertiles, un des plus admirables de notre temps.

*
* *

Il fallait une signature sous ce petit article qui parut le 7 juillet, en première page, dans le *Figaro* où, depuis très longtemps, je n'avais signé de mon nom aucun article. Je choisis imprudemment un pseudonyme adopté par moi depuis peu et fus en cela mal inspiré, comme on va le voir.

Deux lettres parvinrent au *Figaro*, l'une pour Robert de Flers et l'autre pour moi.

Troisième lettre à Robert de Flers.

[*Juillet* 1919].

Mon cher petit Robert,

Je te remercie de tout mon cœur de la *Rentrée littéraire*. Je t'en remercie en une

ligne, sans entrer dans le détail de ma reconnaissance, sans formuler non plus une seule réserve (caractères trop petits qui donnent l'air d'une réclame, Bartholo [1], etc.) parce que je suis dans une crise d'asthme épouvantable. Je me croyais incapable, souffrant autant, d'un seul effort. Mais la Gratitude m'a mis la plume à la main, et le seul effort, c'est de m'arrêter ici, en te redisant avec tendresse combien ta bonté m'a ému. J'écris en même temps à Robert Dreyfus.

(La lettre n'est pas signée.)

*
* *

En relisant devant moi cette ancienne lettre, Robert de Flers fait cette réflexion émue, souriante et si juste : « Lorsque le pauvre Marcel, dit-il, m'écrivait par hasard une lettre sans m'appeler son cher petit Robert et parler de sa tendresse, je le croyais fâché !... »

Marcel était fâché, pourtant, comme je le sentis bien vite en lisant cette lettre de remerciement qui m'était adressée par lui :

1. C'était le pseudonyme.

Lettre.

[*Juillet* 1919].

Cher Robert,

Que tu es gentil et combien tu as de talent ! Ce ne sont pas des découvertes ! Je te remercie mal parce que je suis au milieu d'une affreuse crise d'asthme, mais je te remercie de tout mon cœur. Quelle indulgence tu as pour moi, avec quel tact tu dis tout et comme tu le dis bien. Naturellement on voudrait toujours faire des retouches à son portrait. J'aurais peut-être omis le côté mauvaise santé qui est trop personnel, j'aurais peut-être donné plus d'importance à *la Recherche du Temps perdu* qui n'est pas que méticuleuse et qui même ne l'est pas du tout. Mais as-tu jamais vu un modèle qui ne trouve pas que son peintre aurait pu, aurait dû... mais comme je connais ce point de vue et que je le sais faux, je m'évade du personnage de la mère qui trouve toujours que l'artiste n'a pas assez flatté sa fille, et jugeant objectivement, je trouve ton article admirable, un peu trop flatteur, ce qui est loin de me

déplaire. Cela me plaît au contraire tant que j'écris à Robert de Flers que les caractères auraient dû être un peu plus gros (pourquoi est-ce qu'on imprime cela en plus fin que la journée polonaise à l'Hôtel Doudeauville ? je n'ai pas pensé à le demander à Robert de Flers, le bruit de mes râles couvre celui de ma plume et d'un bain qu'on prend à l'étage au-dessous). Et j'aurais été si content que tu signasses Robert Dreyfus (contre-seing de notre amitié). Bartholo fait de ce magnifique compliment qui me touche tant un compliment de comédie. Je n'ai pu trouver de première édition pour Vonoven. Je vais me résigner à lui en envoyer une 3e ou une 2e. Je te redis toute ma tendre reconnaissance.

MARCEL PROUST.

Si tu vois Daniel Halévy, dis-lui que j'ai pour lui et qui lui seront portés incessamment mes livres, une lettre sur le sien que je trouve *admirable* et la plaquette qu'il m'a prêtée [1].

1. Daniel Halévy venait de publier son livre sur Péguy. — La plaquette « prêtée » par lui à Marcel Proust, c'était la célèbre chronique de 1907, *Sentiments Filiaux d'un Parricide*, qu'il avait conservée, collée et fait relier, en priant Proust de signer son rare exemplaire. Marcel Proust couvrit les feuilles de garde de plusieurs grandes pages de souvenirs d'enfance.

*
* *

Rien ne servirait de le nier : Marcel Proust n'était pas content. Et encore, s'il avait tout su !...

S'il avait su que, dans la nuit du dimanche 6 au lundi 7 juillet, pendant qu'on imprimait le journal, Henri Vonoven, — devenu secrétaire de la rédaction du *Figaro* et qui comprenait mieux Marcel Proust que ne l'avait fait son prédécesseur Cardane, — s'était brusquement aperçu que, par suite d'une inexplicable erreur, *Une Rentrée littéraire* avait perdu sa bonne place en première page du *Figaro*, pour passer à la deuxième page : cela, c'était la catastrophe ! Il fallut arrêter les presses, changer la mise en pages, rendre les honneurs de la première page à mon malchanceux petit article sur Marcel Proust !

Malgré la drôlerie de sa comparaison avec les plus gros caractères employés pour rendre compte d'une fête à l'Hôtel Doudeauville, l'auteur des trois livres avait tort de se plaindre que l' « elzévir », plus élégant, attirant mieux le regard du lecteur, eût été choisi pour mettre sa « rentrée » en valeur. Mais où je lui donne volontiers raison, c'est dans son grief contre mon pseudonyme, adopté par étourderie et commencement d'habitude, qui n'avait pas l'air assez sérieux dans la circonstance. Et puisque mon nom ignoré du public eût amoindri la portée de mes éloges, j'aurais assurément mieux fait de reprendre un instant le masque impersonnel de

Louis Chevreuse, ce vieil « ami inconnu » de Marce
Proust.

Avoir indiqué ses tourments de santé, son « mar
tyre » physique, connu de tout le monde, cela n
me paraît point répréhensible, d'autant plus qu
le Temps l'avait fait avant moi ; j'avais cru, au
contraire, rendre ainsi hommage à la beauté moral
de l'écrivain malade, dont l'énergie produit de tel
livres.

Mais j'en viens au plus grave reproche : j'aurai
pu, j'aurais *dû* donner « plus d'importance à *l*
Recherche du Temps Perdu qui n'est pas que méti
culeuse et qui même ne l'est pas du tout ». Mo
excuse fut dans la hâte avec laquelle j'avais dû m
borner à parcourir l'œuvre et dans ma crainte d
risquer quelque sottise si j'insistais trop. Que dis-je
même sans insister, je n'avais pas réussi à évite
la fausse note d'une épithète, en parlant de « créa
tion poétique et d'analyse *méticuleuse* ». Voil
surtout ce que Marcel Proust ne pardonnait pas
ce qui brisait ses nerfs, ce qui l'épouvantait pou
l'avenir de son œuvre : comment serait-elle jamai
comprise, si j'étais à ce point incapable de la com
prendre, moi qui aurais dû me souvenir qu'en 1913
dès la naissance de *Swann*, il m'avait confié ceci
« Z***, délicieux écrivain d'ailleurs, m'a écrit un
lettre aimable et injuste. Il me dit : « Vous note
tout ! » Mais non, je ne note rien. C'est lui qu
note »[1]. J'avais oublié cette lettre, mais Prous
s'en souvenait probablement.

1. Lettre du 29 novembre 1913.

Ce qui m'a un peu consolé plus tard, c'est lorsque j'ai su que M. Louis de Robert lui-même, — le « premier ami de *Swann* », comme l'a nommé Marcel Proust, — lui avait sans doute donné le même sujet de plainte, car Proust lui écrivit un jour : « Vous me parlez de mon art minutieux du *détail*, de l'imperceptible, etc. Ce que je fais, je l'ignore, mais je sais ce que je veux faire ; or, j'omets (sauf dans les parties que je n'aime pas) tout détail, tout fait, *je ne m'attache qu'à ce qui me semble (d'après un sens analogue à celui des pigeons-voyageurs ; je vous dirai cela mieux un jour où je souffrirai moins) déceler quelque loi générale* ». Avant M. Louis de Robert, avant moi, André Beaunier avait peut-être, lui aussi, contrarié Marcel Proust en portant, sur le style de l'essai sur *la Lecture*[1], ce jugement d'où ne se dégage pourtant pas moins de bienveillance que de sens critique : « Ces longues phrases, encombrées de tous les détails et de toutes les circonstances, ont un charme étrange et délicieux : c'est la *méticuleuse* vérité qui le leur donne, etc. » Oui, ces mots *minutieux*, *méticuleux*, ces adjectifs à la Nessus qui empoisonnaient le repos de Marcel Proust, dont il ne parvenait pas à se délivrer, combien de fois ne les ai-je point vu renaître par la suite, sous la plume de ses plus fervents admirateurs, et cela avec une spontanéité, une innocence dans le mal qui m'affligeaient à mon tour. J'aurais voulu leur crier gare, les avertir que, s'ils redoutaient le blasphème, ils devaient s'abstenir, s'inter-

1. Voir chap. VI.

dire, d'interpréter l'œuvre de Proust comme une œuvre de minutie ou de méticulosité.

C'est le péché où ne sont point tombés les critiques les plus attachés à l'œuvre de Proust, notamment M. Benjamin Crémieux, et il se pourrait que le secret de sa profonde compréhension prît sa source dans cette particularité : au cours de sa belle étude, M. Benjamin Crémieux n'a jamais appliqué aux livres de Proust les deux adjectifs abhorrés ; si, une seule fois, il a parlé de « minutie »[1], ce fut pour caractériser — et cela vraiment avec exactitude ! — le mécanisme trop précis et sensible de ses sentiments affectifs, ce que je serais tenté d'appeler les variations infinitésimales de sa susceptibilité.

Marcel Proust était susceptible, mais il était juste et bon ; il ne tarda pas à me pardonner les nuances de son déplaisir, peut-être même à se reprocher de m'avoir déçu en laisant voir sa déception, et il s'efforça de panser la blessure, sans pouvoir cependant réfréner tout à fait les persistantes tentations de son affectueuse ironie.

1. Benjamin Crémieux, *XX^e Siècle*, I, p. 13.

II. — A la recherche d'un appartement.

Lettre.

[24 *juillet* 1919].
8 *bis, rue Laurent-Pichat* [1].

Mon cher Robert,

C'est encore moi qui t'écris et à un sujet cette fois qui n'a rien de littéraire. Il y a dans la maison contiguë à la tienne (156) un appartement à louer (au quatrième). Est-ce que tu pourrais me dire (quoique naturellement n'étant pas personnellement sensible à cela, tu doives moins le savoir, parce que tu n'as prêté moins d'attention) si, même à dose infinitésimale, la fumée du chemin de fer [2] peut imprégner l'air qu'on respire dans cette partie du Boulevard Malesherbes. Je ne veux pas te fatiguer des raisons qui sans cela me rendraient cet appartement assez favorable que je n'ose faire entrer en ligne de compte ton

1. Mme Réjane, propriétaire de cette maison, avait mis un appartement à la disposition de Marcel Proust, mais les émanations du Bois-de-Boulogne incommodaient le malheureux asthmatique, comme on l'a vu dans sa première lettre à Robert de Flers.
2. La ligne d'Auteuil, passant boulevard Pereire.

voisinage [1], sachant combien j'ai pu peu profiter de chers voisinages, dans une même maison, mais enfin l'avenir n'est pas forcément calqué sur le passé). J'aurais préféré un étage plus haut pour dominer davantage le bruit du tramway et surtout la poussière, et n'avoir personne au-dessus de ma tête. Mais enfin autant rue de Rivoli j'eusse souhaité un 6e pour être très haut au-dessus de l'humidité de la Seine, boulevard Malesherbes cela a moins d'importance [2]. Je suppose que tu ne connais pas tes voisins. Sans cela je t'aurais demandé si tu croyais (mais sans leur en parler) qu'en leur offrant par exemple le terme de Juillet, ils me laisseraient entrer en Septembre (avant le 10) au lieu d'Octobre. Car il faut, je crois, que je quitte d'ici vers le commencement de Septembre. Je n'ai d'ailleurs aucune idée de ce que peut être l'appartement, étant hors d'état de le visiter. J'espère que les murs sont épais, que la maison n'est pas humide, qu'il n'y a pas trop de piano au-dessus, et que des travaux

1. Le pauvre Marcel, dans sa volonté de solitude, redoutait *peut-être* déjà que je ne fusse tenté d'envahir trop souvent sa nouvelle retraite !

2. Dans son enfance, chez ses parents, Marcel Proust avait habité le boulevard Malesherbes à l'extrémité opposée, au n° 9, près de la Madeleine.

e sont pas à la veille d'être entrepris dans et immeuble. Peut-être, habitant si à côté, s-tu entendu dire : c'est humide. Ou : on a faire des percements pour mettre le chauf- age central partout. Ou le gérant est un ter- ible homme. Peut-être n'as-tu rien entendu ire du tout.

Je relis ton article, ma palme et ma gloire, uquel je n'ai pas su à la première seconde pprécier *toute* la beauté. Et maintenant je a trouve telle et si flatteuse pour moi, que e suis désespéré de la méchanceté qu'on a ue de le mettre en petits caractères, de sorte u'aucun des rares lecteurs du *Figaro* que ai vus n'avait lu ce Bartholo [1]. *Ab uno disce mnes.* Je voudrais pouvoir en couvrir les urs de Paris comme d'affiches électorales. 'est te dire à quel point je le trouve remar- uable et « flatté ».

Présente, je te prie, mes respectueux hom- nages à ta mère et crois, mon cher Robert, ma profonde amitié.

MARCEL PROUST.

1. Si j'avais eu sa mémoire, j'aurais rappelé à Marcel Proust qu'au- n abonné du *Figaro*, parmi ses intimes, n'avait lu jadis l'article André Beaunier sur *Sésame* (voir sa lettre du 20 juin 1906). — Et urtant, l'article de Beaunier était en tête du journal, et « en 9 » !

En principe le bruit de la rue n'est pas pour moi un inconvénient mais un avantage, continu comme le bruit de la mer, arrondissant les bruits intermittents des voisins, les seuls que je trouve désagréables [1]. Ainsi j'aurais beaucoup souhaité la rue Castiglione, mais n'y ai rien trouvé, au moins dans la partie où la proximité de la Seine dilue la poussière. En principe une large voie, s'il n'y flotte pas de parfums (le Boulevard des Italiens me serait odieux ou la rue de la Paix) m'est meilleure qu'une petite. Et je déteste être sur une cour ou sur un jardin. Si tu as une minute, dis-moi si tu me conseilles le 156, boulevard Malesherbes.

Tu n'as pas par hasard un article de moi sur les Demoiselles du Téléphone (dans le *Figaro*) qui s'appelait *Journées de lecture.* Cela me rendrait si grand service de l'avoir *une* journée [2].

1. « L'ouïe, ce sens délicieux, nous apporte la compagnie de la rue dont elle nous retrace toutes les lignes, dessine toutes les formes qui y passent, nous en montrant la couleur ». (*La Prisonnière*, I, p. 158, au début de la célèbre symphonie des cris de la rue.)

2. Cet article avait paru dans le *Figaro* du 20 mars 1907. Marcel Proust l'a utilisé dans *Guermantes* (I, p. 120), pour la scène du téléphonage entre Doncières et Paris. Dans le *Figaro* comme dans Guermantes, il y a un grand luxe de comparaisons pour définir les demoiselles du téléphone : les Vierges Vigilantes, les Danaïdes de l'Invisible, etc. Il pourrait être intéressant d'examiner les corrections de détail introduites par Proust recopiant l'ancien fragment. Par exemple,

* * *

Sitôt cette lettre reçue, je conseillai à Marcel Proust de louer sans perdre une minute ; mais il était déjà trop tard :

Lettre.

[28 *juillet* 1919].
8 *bis rue Laurent-Pichat.*

CHER ROBERT,

Hélas, je n'ai été ton voisin qu'une heure. Pendant cette heure je n'ai pu faire visiter. Et ce matin quand j'y ai envoyé, l'écriteau était enlevé, il était loué. Mais je vais m'adresser à des agences pour leur demander de me trouver quelque chose dans ton quartier.

Je n'ai pas bien compris ce que tu m'as dit de l'article publié 2 fois [1], je ne l'ai vu qu'une, et contrairement à ce que tu as l'air de croire, l'ai trouvé d'un éloge immense,

« les jalouses Furies » de 1907 deviennent dans *Guermantes* « les ironiques Furies » ; en 1907 elles « nous crient ironiquement », tandis que dans *Guermantes* elles « nous crient cruellement : « J'écoute ! »

1. J'avais sans doute indiqué dans une lettre à Marcel Proust l'épisode nocturne rappelé plus haut : l'article imprimé d'abord en seconde page, le brusque arrêt des presses, le remaniement de la mise en pages, etc.

immérité, mais délicieux. C'est pourquoi j'ai déploré que seul au milieu de la 1re page [1], il fût de caractère plus fins. A ce propos tu me demandes en quels caractères avait paru mon article sur les demoiselles du téléphone. Mais en gros caractères, puisque mes articles paraissaient toujours en tête du journal [2].

J'ai écrit à Daniel Halévy un petit mot qui, je l'espère, ne l'a pas fâché [3]. Mais je trouvais si absurde le manifeste qu'il a signé dans le *Supplément littéraire* [4] que je n'ai pu m'empêcher de le lui dire. J'aurais mieux fait de lui envoyer mes livres, de lui parler du sien et de lui renvoyer sa plaquette, toutes choses qui ne tarderont pas. Il faut dire comme excuse au Manifeste qu'il répondait à un autre manifeste que je ne connais

1. Étant seul en « elzévir », l'article se détachait mieux, et c'est ce qu'on avait voulu ; mais Marcel Proust se refusait décidément à le comprendre !

2. Je croyais me souvenir que certaines petites chroniques signées *Horatio* (pseudonyme de Marcel Proust) avaient pu paraître, elles aussi, en « elzévir », et l'une d'elles pouvait être consacrée aux demoiselles du téléphone. J'avais besoin de le savoir pour mes recherches. La question que j'avais posée n'était pas purement ironique.

3. En vue de permettre d'intéressants rapprochements de textes, M. Daniel Halévy me communique ce « petit mot » de Proust, qui ne l'avait nullement « fâché ».

4. Ce manifeste, intitulé *Pour un Parti de l'Intelligence*, avait paru, le 19 juillet, dans le *Supplément littéraire* du *Figaro*. — Cinquante-quatre écrivains, parmi lesquels Daniel Halévy, s'étaient groupés pour signer une « affirmation collective » condamnant des tendances qu'ils jugeaient funestes.

as, qui a paru je ne sais où, mais qui était, araît-il, « bolcheviste » et par conséquent lus déraisonnable [1]. Mais ce n'était pas une aison pour dire que l'Église a guidé les pro- rès de la Science [2], pour proclamer une pèce de « Frankreich über alles », gendarme e la littérature de tous les peuples [3], rôle u'il eût été plus discret d'attendre que les utres peuples lui confiassent [4].

1. Dans sa lettre à Daniel Halévy, Proust écrit de même : « Je n'ai s besoin de te dire que si je connaissais le manifeste « bolcheviste » le trouverais certainement mille fois pire que le vôtre. »
2. Allusion probable à ce passage du Manifeste : « Une des missions plus évidentes de l'Église, au cours des siècles, a été de protéger ntelligence contre ses propres errements, d'empêcher l'esprit humain se détruire lui-même, le doute de s'attaquer à la raison, gardant nsi à l'homme le droit et le prestige de la pensée. » — Proust écrit à niel Halévy : « Personne plus que moi n'admire l'Église, mais endre le contre-pied d'Homais jusqu'à dire qu'elle a été la tutelle s progrès de l'esprit humain, en tous temps, est un peu fort. »
3. Allusion probable à cette formule (en italique dans le document), i définit un des objets essentiels du Parti de l'Intelligence : « *Fédé- ion intellectuelle de l'Europe et du monde sous l'égide de la France torieuse, gardienne de toute civilisation.* »
Bien entendu, les signataires du Manifeste ne s'étaient nullement proprié la brutale devise germanique, — ils annonçaient au contraire r intention de se consacrer à leur « apostolat intellectuel, en tant e Français d'abord, mais aussi en tant qu'hommes, en tant que gar- ns de la civilisation », — et si Proust les critique d'avoir adopté ne espèce de « devise comparable, ce n'est là pour lui qu'un moyen agé et expressif de traduire vivement l'impression qu'il vient de sentir avec tant de vivacité.
Dans sa lettre à Daniel Halévy, Proust nuance mieux encore sa nsée : « Cette « hégémonie », née de la « victoire », fait involontaire- nt penser à « Deutschland über alles » et à cause de cela est légè- nent désagréable. » Et ceci encore : « Pourquoi prendre vis-à-vis autres pays ce ton si tranchant dans des matières comme les tres, où on ne règne que par la persuasion. »
4. Lettre de Proust à Daniel Halévy : « Que la France doive veiller les littératures du monde entier, c'est un mandat qu'on pleurerait

Présente mes respectueux hommages à ta mère et crois à ma profonde et reconnaissante amitié.

MARCEL PROUST.

*
* *

Marcel Proust ne fut assurément ni « bolcheviste » ni « nationaliste », — ni clérical, ni anticlérical. En politique, il s'est tenu toute sa vie, dans toutes les circonstances, au-dessus des passions et n'épousa aucune doctrine.

Son âme étant la plus tolérante peut-être de notre temps, aucun signe d'intolérance ne lui paraissait tolérable. Voilà pourquoi il s'impatientait et s'irritait même contre toute manifestation empreinte, suivant lui, d'étroitesse de vues dans son particularisme. Voilà pourquoi il s'emporte contre tous ces « manifestes » qui, — parce que leur dogmatisme exprime avec énergie, quelquefois avec violence, les préférences d'un groupe, quel qu'il soit, — s'opposent par définition [1] à ce qu'il aime par dessus tout : la douceur dans la vérité.

Tel on l'a vu dans cet article du *Banquet*, intitulé *l'Irreligion d'Etat*, — où, à vingt ans, il déplorait que « la négation d'une religion ait le même

de joie d'apprendre qu'on nous a confié, mais qu'il est un peu choquant de nous voir assumer de nous-mêmes. »

1. Dans sa lettre à Daniel Halévy, après avoir écrit que, s'il convenait l'autre Manifeste, il le trouverait « certainement mille fois pire » que le Manifeste du *Figaro*, Proust ajoute : « Mais le premier tort de ce dernier est d'être un manifeste. »

cortège de fanatisme, d'intolérance et de persécution que la religion elle-même »[1], équilibrant ainsi les torts dans une phrase équitablement balancée, — tel je le retrouve dans ses lettres condamnant le manifeste à son gré trop chauvin du patriotique Parti de l'Intelligence, mais où il se sent prêt à accorder que le manifeste adverse peut être « plus déraisonnable » : si ce manifeste, qu'il n'avait point lu, était par hasard tombé sous ses yeux, il prend soin d'affirmer ainsi qu'il se fût élevé contre ses excès avec une pareille véhémence.

Ce commentaire, que je crois vrai, ne risque guère de retirer à Proust la faveur des partis, car il n'a jamais recherché cette faveur ; c'est même son désintéressement à l'égard de leurs préférences respectives qui lui a valu des amis et continue de lui valoir, dans tous les partis, des admirateurs séparés entre eux par le démon de la Politique, mais attachés à sa gloire par le conciliant génie de la Littérature.

III. — Dernière lettre.

[2 *octobre* 1920].

Cher Robert,

Je ne t'écris qu'un mot, car je suis éreinté, étant sorti en pleine otite pour tâcher de faire avoir un prix à un écrivain très malheu-

1. *Banquet*, mai 1892. — Voir chap. III.

reux, très méritant, et je faisais partie du jury. J'aurais pu dire comme Phèdre : « Mes yeux sont éblouis du jour que je revois et mes genoux tremblants se dérobent sous moi. » Car je manquais de tomber tantôt sur Bergson et tantôt sur Boylesve.

Comment as-tu pu croire que je te cachais mon adresse, toi un de mes plus vieux amis, et plus chers amis. C'est 44 rue Hamelin. J'irais bien, quand l'otite sera finie, te voir au *Gaulois*, si tu as suivi Flers, au *Figaro* si tu es resté avec Vonoven, ou bien où tu es si tu n'es ni dans l'un ni dans l'autre.

Tendrement à toi

MARCEL.

IV. — La mort de Marcel Proust.

Deux ans plus tard, le 3 novembre 1922, mon ami Jacques Bizet mourut ; il fut de tout temps l'ami de Marcel Proust, qui l'avait connu dès l'enfance au cours Pape-Carpentier, où jadis ma mère me conduisait aussi. Pourtant, dans les jours qui suivirent, Marcel Proust ne se montra pas, n'écrivit aucune lettre. Cela m'inquiéta. Je m'informai et j'appris que sa santé donnait les plus graves inquiétudes. Enfin, le samedi 18 novembre, au *Figaro*,

Robert de Flers me dit tristement : « Marcel est mort ».

Le dimanche, je montai — pour la première fois — au petit appartement de la rue Hamelin, dernier abri de Marcel Proust, pour y partager l'affliction de mes amis Robert Proust et de leur charmante fille. Auprès d'eux, Céleste en larmes m'offrit de voir une dernière fois Marcel.

Je ne m'en sentis pas le courage.

En écrivant ces souvenirs, j'ai souvent pensé que, s'il a pu m'arriver parfois de me laisser aller à parler trop familièrement d'un ami si illustre, c'est parce que je ne l'ai pas contemplé dans la majesté de la mort et le revois toujours tel que je l'ai connu à l'âge le plus lointain, tel que je l'ai vu aux Champs-Elysées.

TABLE

Pages

édicace 7

LA JEUNESSE DE MARCEL PROUST

apitre Premier. — MARCEL PROUST AUX CHAMPS-ÉLYSÉES 11

ap. II. — MARCEL PROUST A DIX-SEPT ANS. 19

— III. — L'ANNÉE DU « BANQUET »..... 67

— IV. — OMBRES CHINOISES AU « CHAT-BOURBON »..... 114

MARCEL PROUST PEINT PAR LUI-MÊME

ap. V. — L'AMITIÉ ET LES LETTRES DE MARCEL PROUST 133

— VI. — « SÉSAME »..... 147

— VII. — LES PASTICHES..... 198

— VIII. — L'AMI INCONNU..... 242

— IX. — « SWANN »..... 277

— X. — TROIS LIVRES..... 310

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 NOVEMBRE 1926
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

5362

PQ2631. R63Z55 1926

a39001 003955583b

576